LIBRAIRIE MÉDICALE
Ch. BOULANGE
14, R. de l'Ancienne Comédie, PARIS (VI^e)

Bédigier 2. vol. à Paris.

23,929/B/4

95250

THÉORIE
NOUVELLE
SUR
LES MALADIES
CANCÉREUSES, NERVEUSES
Et autres Affections du même genre,

AVEC

DES OBSERVATIONS-PRATIQUES
SUR LES EFFETS DE LEUR REMEDE APPROPRIÉ.

Par J. M. GAMET.

Usus & impigræ simul experientia mentis
Paulatim docuit. Lucr. Lib. V.

PREMIERE PARTIE,
CONTENANT LA THÉORIE.

A PARIS,

Chez RUAULT, Libraire, rue de la Harpe, près la rue Serpente.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

AVANT-PROPOS.

LE corps humain, le plus parfait des êtres organisés, n'est qu'un foible composé de liqueurs & de poussiere. Assemblage admirable! mais sans cesse en danger de se dissoudre; une infinité de causes peuvent en troubler l'harmonie.

De tous les accidents capables de déranger cette machine merveilleuse, il en est peu d'aussi redoutables, & dont le principe soit moins connu que *les Affections nerveuses ou vaporeuses, les Humeurs froides, les Squirrhes & les Cancers*. Des Auteurs célebres, anciens & modernes, ont donné de savants Ouvrages sur ces Maladies; ils semblent avoir épuisé la matiere; cependant on trouve toujours ces Docteurs en opposition; ils se combattent les uns les autres sur tous les points; & après avoir lû leurs dissertations, on seroit tenté de croire qu'il est comme impossible

de percer le voile ſous lequel la Nature a caché le germe de ces fléaux de l'humanité, & le remede capable de l'étouffer. On diroit que jalouſe de ſon ſecret, elle nous laiſſe raiſonner ſur les effets, ſans nous permettre de pénétrer leurs cauſes. Heureux celui qui, par ſes travaux & ſes méditations aſſidues, parviendroit à découvrir quelques anneaux de cette chaîne immenſe de cauſes & d'effets dont la connexion forme le ſyſtême de l'univers.

Depuis que je me ſuis uniquement dévoué au traitement de ce genre de Maladies, l'étude particuliere que j'en ai faite, m'a donné des idées nouvelles. Des Obſervations ſuivies ſur la marche de la Nature dans les effets progreſſifs du Spécifique que j'ai découvert, ont fortifié ces idées: je les ai communiquées à des amis éclairés, & cédant à leurs ſollicitations, je ne crains plus de les rendre publiques.

Si la nouveauté de cette Théorie m'attire des contradictions, ſa vraiſemblance

me donnera peut-être des Approbateurs, & une main plus ſavante pourra perfectionner un ſyſtême préſenté comme une ébauche, ſans prétendre ériger mes conjectures en dogmes.

On dira peut-être, qu'il y a plus de curioſité que d'utilité réelle dans la diſcuſſion de ces queſtions profondes. En effet la plûpart des perſonnes atteintes des Maladies dont je vais parler, s'embarraſſeront peu d'en connoître la cauſe interne, ſi on leur indique un remede capable de rétablir leur ſanté. Que leur importe de pénétrer dans le ſanctuaire de la Nature, pour y voir diſtinctement tout ce qu'elle opere dans cette eſpece de combat, pourvu qu'il ſe termine à leur avantage?

On ſait que le Quinquina fait ceſſer les fievres intermittentes, que l'Hypécacuana arrête la dyſſenterie, que le Mercure détruit le virus vénérien, &c. &c. Mais ſait-on préciſément comment s'operent ces merveilles, & doit-on beaucoup s'en in-

quiéter? Le point véritablement intéressant, c'est d'être assuré de la réalité des effets.

S'il arrivoit, comme je le desire sincerement, que mon Remede ne fût plus un secret, son usage seroit sans doute plus universel, on l'appliqueroit peut-être avec succès à d'autres Maladies, & par des procédés supérieurs à mes connoissances, on pourroit lui donner quelques perfections dont je le crois susceptible; mais sauroit-on mieux de quelle maniere il agit, & par quelles opérations la Nature, avec son secours, dompte ces Maladies cruelles jusqu'à présent reputées incurables?

Tant qu'on ne connoîtra pas les premiers composants, les principes constituants d'une substance médicale quelconque; tant qu'on ignorera la combinaison variée à l'infini des semences morbifiques que l'on ne peut détruire que par la juste proportion des substances directement opposées, on sera réduit à deviner les myf-

teres du laboratoire de la Nature, & nous n'aurons que des conjectures plus ou moins vraiſemblables ſur les moyens qu'elle ſait employer pour ſe débarraſſer de ce qui lui eſt contraire, lorſque ſes forces ne ſont pas encore devenues inférieures à la violence du mal. L'Anatomie, même la plus déliée, ne nous montre dans un corps diſſéqué, que des reſſorts groſſiers, en comparaiſon d'une infinité d'autres qui échappent à nos yeux, quoiqu'aidés des meilleurs microſcopes. Nous ſommes aſſurés de l'exiſtence de ces petits organes, ſans en connoître la figure ni les connexions. Après tant de découvertes dont je ne conteſte pas l'utilité, on peut dire encore aujourd'hui avec l'Orateur Romain: *Pulchra videntur, pulchriora ſciuntur, & longè pulcherrima ignorantur.* Le fond des objets eſt inacceſſible à nos foibles regards: de-là tant de ſyſtêmes, d'hypothèſes, de variations ſur l'économie générale & particuliere de la machine animale.

Le ſavant M. Aſtruc regardoit comme un vrai Cancer occulte, *le Squirrhe devenu douloureux par des progrès ſucceſſifs*, (1) & cette opinion étoit aſſez générale. Depuis qu'on m'a vû guérir avec facilité, un grand nombre de tumeurs de cette eſpece, on s'eſt rendu plus difficile ſur les ſymptômes caractériſtiques du Cancer.

En préſentant des Malades aux Gens de l'Art, il m'eſt arrivé de les voir convenir unanimement de l'incurabilité du mal, mais ils ſe trouvoient de ſentiments différents ſur ſon caractere. Des tumeurs ſquirrheuſes, inégales, douloureuſes, avec changement de couleur à la peau, quoiqu'elles euſſent réſiſté aux remedes adminiſtrés ſelon les regles de l'Art, & même après un commencement d'ulcération, n'étoient pas encore, ſelon les uns, d'une nature cancéreuſe, & ſelon

(1) Traité des Tumeurs, tome 2, page 32.

d'autres, les mêmes tumeurs portoient le vrai caractere de cette formidable maladie. Mais que le mal ſoit cancéreux, ou non, dès qu'il peut le devenir, dès que ſon incurabilité eſt reconnue, & qu'il n'a cédé à aucun remede, l'uſage du mien en ſera-t-il moins utile aux Malades ?

C'eſt pour la conſolation & l'inſtruction de ces Victimes infortunées que j'ai recueilli celles de mes cures qui forment la ſeconde Partie de cet Ouvrage. On y verra quels effets a produit ma Méthode depuis le premier dégré des Maladies que je traite, juſqu'à leur dernier période.

Dans cette variété de ſymptômes, d'accidents, d'âge, de ſexe, de tempérament, un Malade aidé du conſeil de ſon Médecin, pourra reconnoître ſon état, & juger par comparaiſon de ce qu'il doit attendre de l'adminiſtration de mon Remede.

On verra que mes traitements n'ont pas toujours été heureux. Souvent on me

propoſe des ſujets épuiſés par l'âge, par des remedes mal aſſortis, & dans le dernier période d'incurabilité.

Poſtquam mortalia cernunt
Tentamenta nihil, nihil artes poſſe Medentum. Met. L. XV.

Lorſque des conſidérations particulieres me forcent de donner mes ſoins à ces Moribonds, peut-on me rendre reſponſable des événements?

Prévenu qu'on fait peu d'attention aux témoignages puiſés dans la claſſe inférieure des Citoyens, je me ſuis reſtraint à citer des perſonnes qui par leur état, leurs ſentiments, leurs lumieres, ſont à l'abri de tout ſoupçon d'erreur ou de ſéduction. Cette liſte ſeroit certainement bien plus intéreſſante, s'il m'eut été permis d'y comprendre pluſieurs Malades que j'ai eu le bonheur de guérir dans des cas graves & ſingulierement compliqués. Ceux qui ne ſont déſignés que par des lettres initiales, m'ont accordé la liberté de les

nommer, toutes les fois qu'on ſera intéreſſé à les connoître.

J'invite les perſonnes qui ſe croiront dans le cas de me faire appeller, de conſulter auparavant MM. les Médecins & Chirurgiens qui ont pris la peine de ſuivre mes traitements. Aucun motif ne les empêchera de dire la vérité, parce qu'ils ſont animés de ce même zele pour le bien public qui caractériſoit le ſavant & vertueux Muratori.

Il ne faut pas, diſoit ce grand homme, *ſe tant moquer des bonnes femmes, ni de tous ceux qui ſont les Médecins, ſans avoir pris le bonnet de Docteur, s'ils prétendent avoir le ſecret de guérir. . . . . S'ils guériſſent véritablement, pourquoi les mépriſer? Mais ils ne guériſſent pas, dit-on, il faut commencer par s'en aſſurer. . . . Il faut s'éclaircir, & voir ſi ces ſecrets ſont vrais, ou ſi ce ne ſont que des fables. S'ils ſont vrais, des Médecins prudents & des Philoſophes doivent les*

examiner, & en dire ensuite sincerement & franchement leur avis. (1)

Avant de développer mes idées sur la nature & le traitement des Maladies dont il est question, je donnerai la définition de plusieurs termes qui pourroient n'être pas entendus de tout le monde: on trouvera aussi dans le corps de l'Ouvrage quelques explications physiologiques. J'espere que les personnes de l'Art me pardonneront ces détails aussi inutiles pour elles qu'ils sont nécessaires à la plûpart des autres Lecteurs pour leur faciliter l'intelligence de ma Théorie.

---

(1) Traité du bonheur public, tome 2, page 68.

EXPLICATION
DE PLUSIEURS TERMES
Qui pourroient n'être pas entendus de tous les Lecteurs.

A.

ABDOMEN, *Abdominal ;* voyez *Bas-ventre.*

AMNIOS, membrane interne qui enveloppe immédiatement le fœtus. Elle eſt recouverte par une autre membrane appellée *Chorion.*

AMYGDALES, ce ſont deux corps glanduleux, rougeâtres, qui occupent chacun l'interſtice des demi-arcades latérales de la cloiſon du palais à droite & à gauche de la baſe de la langue.

ANASTOMOSE, c'eſt la communication de deux vaiſſeaux par la réunion de leurs orifices.

ANÉVRISME, tumeur contre nature occaſionnée par la dilatation, ou par l'ouverture de quelque artere. Ce dernier accident arrive quelquefois dans la ſaignée du bras. C'eſt alors un *faux* Anévriſme.

ARTERES, canaux membraneux, élaſtiques, qui ont la figure d'un cône allongé. Ils ſont liſſes & polis intérieurement, ſans valvules, ſi ce n'eſt dans le cœur. Leur deſtination eſt de recevoir le ſang du cœur & de le diſtribuer au poumon & à toutes les parties du corps.

ATROPHIE, amaigriſſement & conſomption de tout le corps, ou de quelques uns de ſes membres lorſqu'ils ne prennent plus ou preſque plus de nourriture.

B.

BAS-VENTRE ou *Abdomen*, c'eſt la région du corps qui commence au-deſſous du *Thorax*, ou de la poitrine, & ſe

termine par le fond du baſſin des os innominés. Voyez ſa diviſion au mot *Epigaſtre.*

Bifurcation, ſe dit des veines, des artères, &c. lorſqu'elles ſe diviſent en deux branches.

Bile, une des humeurs du corps qui ſe filtre dans le foie, & s'en ſépare pour ſe rendre dans les inteſtins. La partie de cette humeur qui eſt portée dans la véſicule du fiel ſe nomme Bile *cyſtique.*

Bubon, tumeur phlegmoneuſe ronde ou ovale, dure, avec inflammation, chaleur, rougeur, pulſation, douleur : elle vient aux glandes des aînes, quelquefois a celles des aiſſelles & du cou. Il y a des Bubons peſtilentiels. Les vénériens s'appellent *Poulains.*

C.

Cachexie, mauvaiſe diſpoſition des liqueurs, leſquelles en dégénérant, donnent à celui qui en eſt atteint une couleur pâle livide & plombée accompagnée de bouffiſſure.

Cacochyme, ſe dit d'un ſujet dont les humeurs ſont dépravées.

Cartilages, ſubſtance blanchâtre, ou couleur de perle, qui termine l'extrêmité des os joints par articulation. Ils ſont ſouples, pliants & capables de reſſort; mais ils s'endurciſſent avec l'âge & deviennent quelquefois oſſeux.

Chronique. On donne cette epithete aux maladies qui ſont de longue durée. Ordinairement elles ne ſont point accompagnées de fievre, & cedent difficilement aux remedes. Elles ſont oppoſées aux maladies aigües. Si celles-ci ne ſont pas terminées après quarante jours, elles deviennent chroniques.

Condylome, c'eſt en général une excroiſſance charnue qui vient aux doigts des mains & des pieds, autour de l'anus & des parties naturelles. Ces tumeurs ſont ſouvent des ſymptômes de vérole.

Conglobées, ſe dit des glandes ſéparées les unes des autres qui ſervent à perfectionner la lymphe, comme celles

des aînes, du méſentere, des aiſſelles. Les glandes Conglomérées ſont des amas de pluſieurs petites glandes deſtinées à ſéparer du ſang quelque liqueur particuliere : ainſi les *reins* qui ſéparent l'urine, le *foie* qui ſépare la bile, les *parotides* qui ſéparent la ſalive, ſont des glandes conglomérées.

Cutané, ce qui appartient à la peau, ce qui concerne la peau.

D.

Délitescence, c'eſt la diſparution d'un mal dont la guériſon a été palliée. La Déliteſcence ſubſiſte juſqu'à ce que le retour du mal ſe manifeſte par des ſignes ſenſibles.

Diaphragme, c'eſt un muſcle très-large, fort mince, ſitué à la baſe de la poitrine & qui la ſépare d'avec le bas-ventre comme une eſpece de cloiſon. Il forme une voûte oblique & inclinée dont la partie la plus élevée eſt en devant.

Diastole, dilatation; c'eſt un mouvement du cœur & des arteres par lequel ils ſe dilatent pour recevoir le ſang. Le mouvement oppoſé s'appelle *ſyſtole* ou conſtriction. Le cerveau, les membranes, les poumons, les fibres mêmes jouiſſent de ces deux mouvemens.

E.

Enkistée, ſe dit d'une tumeur enveloppée dans une membrane ou ſac qui ſe nomme *Kiſte*.

Epigastre, la région ſupérieure du bas-ventre. Elle commence au creux de l'eſtomac, & ſe termine au-deſſus du nombril. La région moyenne ſe nomme *Ombilicale*, & la derniere ou troiſieme s'appelle *Hypogaſtrique*.

Erétisme, irritation & tenſion violente des fibres qui ſurmonte le mouvement naturel de leurs oſcillations.

Ethmoïde, os Ethmoïde ou cribleux. Il eſt à la racine du nez en dedans.

Etiologie, partie de la Médecine qui traite des cauſes des maladies.

Excrémenticielles, c'est l'épithete des humeurs qui se séparent du sang pour n'y plus rentrer, telles sont la sueur, l'urine, l'humeur muqueuse des narines, &c.

Extravasion ou Extravasation, action, mouvement par lequel le sang ou une autre humeur sort de ses vaisseaux & se répand dans les interstices des parties molles, comme il arrive après de fortes contusions.

F.

Fibres, se dit des petits filets ou filamens dont les différentes parties du corps sont composées. Les fibres simples ou élémentaires en forment d'autres qu'on appelle composées.

Fic, espece de condylome ou excroissance charnue qui pend en maniere de figue, & dont la substance interne est composée de quantité de petits grains. Ceux qui surviennent au fondement & aux parties naturelles sont ordinairement des effets du virus vénérien & quelquefois du vice cancéreux.

Foie, viscere du bas-ventre qui sépare la bile de la masse du sang. C'est une grosse masse médiocrement ferme d'un rouge obscur, tirant un peu sur le jaune, & située immédiatement sous la voûte du diaphragme, occupant presque entierement l'hypocondre droit.

G.

Gastrique, dérivé du mot *Gaster*, estomac. Le suc gastrique est léger, transparent & salin; il découle continuellement des sécrétoires de l'estomac pour la dissolution & le mêlange des alimens.

Glandes, molécules formées par l'entrelassement de vaisseaux de tout genre, recouvertes d'une membrane & destinées à séparer de la masse du sang quelque liqueur particuliere, ou à perfectionner la lymphe.

H.

Hydatides, petites vésicules transparentes & pleines d'eau. Elles naissent en différentes parties du corps tant intérieurement qu'extérieurement, comme sur la superficie du

du foie, aux jambes, &c. Elles ſont auſſi cauſées par les brûlures, les véſicatoires, les bandages trop ſerrés, &c.

Hypocondres, ce ſont les parties latérales de la région épigaſtrique, qui s'étendent depuis les fauſſes côtes juſqu'aux iles ou flancs.

Hystérique, ſe dit de ce qui a rapport à la matrice. Paſſion ou affection *hyſtérique*, vulgairement *mal de mere*, parce qu'on croyoit que cette maladie étoit cauſée par le vice de la matrice.

I.

Ichoreux, ſe dit d'une eſpece de ſanie ou de pus âcre & ſéreux qui découle de certains ulceres.

Injection, action par laquelle on fait entrer avec une ſeringue quelque liqueur dans le corps par l'anus, l'urêtre, les ulceres, les fiſtules, &c. Les Anatomiſtes font des injections colorées en bleu & en rouge pour diſtinguer les arteres & les veines.

L.

Ligament, ſubſtance blanche, fibreuſe, ſerrée & compacte qui forme des cordons étroits, ou des bandes larges, ou des toiles minces. Ils ſervent à attacher ou à contenir d'autres parties, ſoit dures, ſoit molles.

Lochies, évacuations de ſang & d'humeurs qui ſe font par la matrice après l'accouchement. Elles durent plus ou moins longtems.

Lymphe, humeur lympide, un peu viſqueuſe; c'eſt la partie blanche du ſang dont elle ſe ſépare par les vaiſſeaux lymphatiques, pour être diſtribuée à différens organes: filtrée dans le cerveau, elle y acquiert le dernier dégré de ſubtilité, & devient fluide nerveux, ou ſuc animal, qui eſt l'eſſence primogène, vivifiante & nutritive de toutes les parties corporelles.

M.

Marasme, extrême maigreur, conſomption de tout le corps. C'eſt le dernier dégré de l'Atrophie

Mediastin, c'eſt une double membrane qui paſſant

par le milieu de la poitrine, en diviſe la cavité en deux parties.

Membranes, tiſſus flexibles de fibres rangées ou ourdies les unes avec les autres. Elles ſont plus ou moins épaiſſes, ſuivant le nombre des plans appliqués les uns ſur les autres. Ces plans tapiſſent les principales cavités du corps, & forment les arteres, les veines, &c.

Mésentere, toile membraneuſe qui empêche les circonvolutions du canal inteſtinal de s'embarraſſer les unes les autres par leurs différentes rencontres, & leur permet un flottement doux & en même tems borné par ſes attaches.

Métacarpe, partie de la main ſituée entre les doigts, & l'endroit où le bras joint la main.

Métastase, déplacement, tranſport d'un mal ou d'une humeur viciée d'une partie du corps dans une autre.

Moelle allongée & épiniere ſont des prolongemens de celle du cerveau qui s'étendent dans toute l'épine du dos.

Mucus, humeur viſqueuſe aſſez ſemblable à la glaire d'œuf. Elle ſe trouve dans différentes cavités du corps. Le *Mucus* des narines s'appelle *Morve* en François.

Muscles, maſſes fibreuſes ou organes charnus qui animés par le fluide nerveux, exécutent immédiatement tous les mouvemens du corps humain.

N.

Nerfs, cordons blanchâtres & cylindriques qui partent du cerveau, du cervelet & de la moëlle épiniere, pour ſe diſtribuer dans toutes les parties du corps. Ils ſont formés par l'aſſemblage de petits filets d'une ténuité extrême dans leſquels coule un fluide très-ſubtil, qu'on appelle nerveux ou fluide animal. Les nerfs ſont le principe du mouvement, du ſentiment; ils ſont auſſi l'organe de la nutrition.

O.

Œdeme, on employe particulierement ce mot pour déſigner une tumeur phlegmatique, molle & froide qui

cede à l'impreſſion du doigt & la retient pendant quelque tems ſans être accompagnée d'aucune douleur. Cette maladie affecte les pieds plus fréquemment que les autres parties.

Œsophage, canal membraneux qui conduit les alimens depuis la bouche juſques dans l'eſtomac.

Orgasme, c'eſt une efferveſcence, une agitation, un mouvement impétueux des humeurs.

Oscillation, balancement, vibration qui fait aller & venir une choſe d'un côté à l'autre. On attribue ce mouvement à toutes les fibres du corps humain, & c'eſt par ce moyen qu'elles broyent & atténuent les liquides en accélerant leur circulation.

P.

Pancréas, c'eſt un corps glanduleux, long & plat de l'eſpece des glandes qu'on appelle conglomérées. Il eſt placé ſous l'eſtomac entre le foie & la rate. Sa figure eſt à peu près celle d'une langue de chien. Il fournit un ſuc deſtiné à perfectionner la digeſtion.

Paroxisme, c'eſt la criſe, le moment le plus violent de la maladie où la cauſe morbifique exerce le plus ſes forces par les ſymptômes les plus graves & les plus nombreux.

Péricarde, membrane ou eſpece de ſac qui enveloppe cœur.

Périoste, membrane déliée & très-ſenſible qui couvre les os.

Péristaltique, ſe dit particulierement d'un mouvement propre aux inteſtins, par lequel leurs parties ſont comprimées de haut en bas, ſucceſſivement les unes après les autres. Ce mouvement ſert à faire entrer le chyle dans les vaiſſeaux lactés, & à pouſſer les excrémens dehors.

Péritoine, enveloppe membraneuſe qui couvre & enveloppe les viſceres du bas-ventre comme une eſpece de ſac.

Phalanges, ce ſont les os des doigts.

PHARYNX, eſpece de ſac muſculeux & glanduleux placé au fond de la bouche, & par lequel paſſent les alimens avant de deſcendre dans l'œſophage.

PHLEGMON, ſe dit particulierement d'une tumeur inflammatoire, dure, élevée, circonſcrite, avec rougeur, douleur & pulſation. Elle eſt cauſée par une abondance de ſang arrêté & accumulé par fluxion dans une partie & occupe les tégumens & les muſcles.

PHLOGOSE, c'eſt une inflammation interne ou externe, ardeur, chaleur contre nature ſans tumeur.

PHYSIOLOGIE, partie de la Médecine. Elle donne la connoiſſance des différens principes qui conſtituent le corps humain, & les diverſes parties qui le compoſent. Elle développe la ſtructure de ces parties, leurs rapports & leurs fonctions.

PLÉTORE, ou plénitude. Elle a lieu lorſque les vaiſſeaux ſont tellement remplis, qu'ils ſont menacés de rupture.

PLEVRE ou PLEURE, membrane qui tapiſſe la paroi intérieure de la poitrine.

PROSTATES, c'eſt le nom de deux glandes ſituées vers le col de la veſſie. Elles fourniſſent une humeur deſtinée à enduire l'urêthre afin qu'il ne ſoit pas offenſé par l'acrimonie de l'urine. Cette humeur ſert auſſi de véhicule à la liqueur ſpermatique.

PYLORE, ouverture & cercle charnu dans le fond de l'eſtomac, par lequel les alimens deſcendent dans les inteſtins grêles.

Q.

QUINTESSENCE, la partie la plus pure, la plus volatile & la plus exquiſe des mixtes.

R.

RATE, maſſe & viſcere du bas-ventre d'une couleur bleuâtre tirant ſur le rouge. Sa figure eſt ovale, un peu allongée, longue de ſept à huit travers de doigt & large de quatre ou cinq. La Rate eſt placée dans l'hypocondre gauche. Son uſage n'eſt pas encore bien connu.

Récrémenticielles, ſe dit des humeurs ou ſucs qui ſe ſéparent du ſang pour y rentrer, & être employés à quelque uſage interne du corps, comme la bile, la lymphe, &c. &c.

S.

Sanie, pus ſéreux qui ſort des ulceres, particulierement de ceux des jointures. Le véritable pus eſt plus épais & plus blanc que la Sanie.

Scrophules, ce ſont les *Ecrouelles.*

Sébacée, ſe dit d'une humeur qui reſſemble à du ſuif. On donne la même épithete aux glandes qui ſéparent cette humeur. Elles ſont diſtribuées dans toute la peau, ſurtout dans les endroits où naiſſent les poils & les cheveux.

Sécrétoires, on donne ce nom à tous les petits vaiſſeaux & glandes qui filtrent les humeurs du corps.

Semiprolapsus, chûte incomplette de la matrice.

Spasme veut dire *Convulſion.*

Sphacele, mortification complette & entiere de quelque partie du corps cauſée par l'interception de la circulation du ſang & des autres humeurs. Le Sphacele eſt le dernier dégré de la gangrene; il attaque toutes les parties, ſans excepter les os.

Stagnation, amas, congeſtion du ſang ou des humeurs qui ont preſque perdu leur mouvement progreſſif dans les vaiſſeaux, ſoit à cauſe de leur abondance, de leur épaiſſiſſement ou du vice des tuyaux par où elles doivent paſſer.

Stéatome, eſpece de tumeur qui renferme une ſubſtance ſemblable à celle du ſuif.

Stimulant, ſe dit des remedes qui aiguillonnent, excitent & animent. On donne auſſi ce nom à certains médicamens énergiques qui augmentent l'action de ceux avec leſquels ils ſont employés.

Styptique, c'eſt ce qui a la vertu d'aſtreindre & de reſſerrer.

Synovie, liqueur viſqueuſe, mucilagineuſe, ſemblable à un blanc d'œuf battu. Elle ſe trouve dans toutes les arti-

culations mobiles & ſert à les humecter, facilite leurs mouvemens & empêche que les ſurfaces des os ne ſe froiſſent & que leurs croutes cartilagineuſes ne s'uſent & ne ſe deſſèchent.

SYSTALTIQUE, on donne cette épithete au mouvement du cœur, des arteres, des nerfs & de toutes les fibres nerveuſes qui par leur vertu élaſtique, ſe contractent, ſe reſſerrent continuellement & alternativement, broyent les liquides & en accelerent le mouvement progreſſif.

SYSTOLE, voyez DIASTOLE.

T.

TENDON, partie ſolide d'un blanc glacé de bleu, compoſée de filets étroitement unis entr'eux. Le Tendon termine ordinairement le muſcle.

THORACHIQUE, nom qu'on donne à un vaiſſeau ſitué dans le *Thorax* ou poitrine. Il conduit le chyle de ſon réſervoir dans la veine ſouclaviere gauche.

THYMUS, eſpece de groſſe verrue rougeâtre ou blanchâtre, ordinairement indolente, qui a des aſpérités, des rugoſités & des crevaſſes. Elle ſe forme à la paume de la main, à la plante des pieds, &c. &c. THYMUS eſt encore cette partie que l'on nomme *ris* dans les veaux & les agneaux. Elle eſt beaucoup plus groſſe dans les enfans que dans les adultes.

TISSU ou MEMBRANE CELLULAIRE; on l'appelle auſſi *adipeuſe*, parce qu'elle eſt le reſervoir de la graiſſe. Sa ſituation eſt entre la partie interne de la peau & la ſurface extérieure des muſcles. Elle eſt formée par une multitude innombrable de petites cellules qui communiquent les unes avec les autres, & elle enveloppe toutes les parties mobiles du corps.

TRACHÉE-ARTERE, canal cartilagineux & membraneux qui conduit l'air de la bouche au poumon.

V.

VAGIN, conduit qui aboutit depuis l'orifice externe des parties naturelles juſqu'à celui de la matrice.

Varices, ce ſont des tumeurs molles, inégales, noueuſes ou tortueuſes, indolentes, livides ou noirâtres, cauſées par la dilatation de quelque veine engorgée d'un ſang épais ou gêné qui s'y rallentit.

Veines, canaux membraneux, plus minces & moins élaſtiques que ceux des arteres. Ils rapportent au cœur la portion du ſang & des autres humeurs qui n'a point été employée dans la circulation pour l'entretien des parties du corps.

Ventricule, c'eſt l'eſtomac.

Vertebres, ce ſont les vingt-quatre os de l'épine ſur leſquels roulent la plupart des mouvemens du tronc de nos corps.

Uterus, autrement la *Matrice*, viſcere où ſe fait la conception & où l'enfant ſe nourrit.

ERRATA de la premiere Partie.

PAGE 27, *ligne* 6, ruyau. *lisez* tuyau.
Pag. 36, *lig.* 1, s'y introduire, *lis.* s'introduire.
Pag. 40, *lig.* 19, du ſang, *lis.* de ſang.
Pag. 44, *lig.* 21, MM. Darcet &c. *liſ.* M. Darcet, Docteur de la Faculté de Médecine de Paris, dans le laboratoire de M. Rouelle, Démonſtrateur de Chymie au Jardin du Roi, & depuis par &c.
Pag. 50, *lig.* 1, ſubſtance à la, *liſ.* ſubſtance néceſſaire à la.
Pag. 78, *lig.* 2, la partie, *liſ.* ſa partie.
Ibid. lig. 10, électrique, *liſ.* électriſée.
Pag. 124, *lig.* 12, menus, *liſ.* ſemences.
Pag. 142, *lig.* 14, croupiſſanet, *liſ.* croupiſſante.
Pag. 151, *lig. dern.* excluſif, *liſ.* exceſſif.
Pag. 159, *lig.* 26, particulieres, *liſ.* particuliers.
Pag. 184, *lig.* 15, de le remplir, *liſ* d'y arriver.
Pag. 189, *lig.* 14, ſavoureux, *liſ.* ſavonneux.
Pag. 208, *lig.* 16, ſe réparent, *liſ.* ſe ſéparent.
Pag. 217, *lig.* 21, derniers, *liſ.* dernieres.
Pag. 226, *lig.* 11, délitiſcence, *liſ.* déliteſcence.
Pag. 240, *lig. dern.* inteſtinable, *liſ.* inteſtinale.

THÉORIE

THÉORIE
NOUVELLE
SUR LES MALADIES
CANCÉREUSES & NERVEUSES.

ARTICLE PREMIER.

Le sang est la source de tous les fluides du corps humain ; ces fluides composent tous les solides, & c'est dans leur mouvement régulier que consiste la santé.

Le corps humain est composé de parties solides & fluides. Les parties solides forment un tissu presqu'infini de tuyaux correspondants ou anastomosés, les uns durs, c'est-à-dire les os, les autres plus ou moins mous & fléxibles, c'est-à-dire les membranes, les vaisseaux sanguins & lympha-

tiques, les nerfs, les ligaments, les cartilages, les glandes, les muscles & les chairs.

La substance des solides est la même que celle des fluides, d'où ils tirent leur origine, & desquels ils ne different que par plus d'agglutination, de condensation, & de consistance. (1) C'est le sang qui fournit aux uns & aux autres la matiere de leur composition.

Divisé en partie rouge, séreuse, lymphatique, il est le réservoir & le dispensateur de toutes les humeurs qu'il prépare pour les distribuer dans sa circulation, à toutes les parties auxquelles l'auteur de la nature les a destinées.

C'est par le moyen des conduits artériels qu'il charie, sans interruption, ce tribut vital depuis le cœur jusqu'aux organes les plus éloignés, & les veines lui ménagent le retour de l'excédent qui n'a pas été employé.

C'est lui qui fait distiller dans le ventricule le suc gastrique, pour servir à la digestion des aliments, & à la confection du chyle, d'où il tire ensuite sa subsistance, pour s'entretenir lui-même,

---

(1) MM. Boerhaave, Haller, Lieutaud, & les meilleurs Physiologistes, sont tous à peu-près de cette opinion fondée sur les observations les plus exactes.

former de nouveaux sucs, & réparer ses déperditions continuelles. C'est encore principalement pour cette raison qu'il fournit à certaines glandes l'humeur salivaire, au pancréas son suc, & au foye la bile qui se filtre dans ce viscère.

Il donne au péricarde l'eau nécessaire à humecter & à rafraîchir le cœur; il pourvoit aussi la pleure, le péritoine & les ventricules du cerveau d'une rosée à peu-près semblable; l'humeur trachéale, celle des glandes sur-rénales, des intestins, de l'amnios, des prostates, & de la tunique vaginale sortent également de sa source.

C'est par la transmission de sa graisse qu'il en tapisse toutes les parties du corps, qu'il remplit les os d'une huile médullaire, & les articulations de synovie.

Il fait couler par les vaisseaux spermatiques la matiere séminale; il verse abondamment le suc laiteux dans les glandes mammaires, & lorsque le besoin cessé n'exige plus cette économie, il restitue à l'utérus ses purgations menstruelles.

Il porte au cerveau sa substance la plus subtile & la plus pure, pour en extraire les esprits animaux, qui par le ministere des nerfs se communiquent à tous les organes des sens, du mouvement & de la nutrition.

Par une infinité de conduits excréteurs, il donne

iſſue à l'inſenſible tranſpiration, aux ſueurs, & à la matiere ſébacée, & par là il ſe décharge des humeurs ſurabondantes qui arroſent en même-temps la peau, & lui procurent la ſoupleſſe néceſſaire.

L'œil, le nez, l'oreille en reçoivent pareillement les excrétions convenables à leurs fonctions, & c'eſt par les reins qu'il fait paſſer ſa ſéroſité ſuperflue.

Par cette analyſe des opérations du ſang, on peut conclure avec certitude, qu'il eſt la ſource des reſſorts innombrables qui conſtituent le corps humain, puiſque c'eſt de lui que dérivent tous les fluides, & que de ces fluides réſultent la formation, l'accroiſſement, & la réparation de tous les ſolides.

Cette théorie ſera plus claire & plus ſenſible, en y ajoutant quelques légeres obſervations concernant les ſolides : elles donneront aux perſonnes peu inſtruites une connoiſſance ſuffiſante du méchaniſme du corps humain, pour pouvoir juger elles memes de l'importance des maladies dont je vais parler, & de l'utilité du remede qui leur eſt approprié.

J'ai déja fait remarquer que c'eſt du ſang que ſe ſépare la matiere ſéminale, de même que tous les autres ſucs du corps humain ; cette matiere eſt compoſée comme lui de particules élémentaires.

Déposée dans l'utérus, elle y constitue ou développe le germe d'un nouveau corps, qui suivant les observations de Malpighi & de Leeuwenhoek, commence à nous laisser appercevoir la moële épiniere, laquelle sert comme de queue au cerveau qui lui succede : deux petits globes paroissent ensuite, & composent les yeux; puis se forme le cœur, & successivement toutes les autres parties. On doit faire attention que de tous nos organes, c'est le cerveau qui paroît le premier.

Cette génération se fait par le moyen des fibrilles contenues d'abord dans la substance séminale, & accrues journellement par les sucs nourriciers maternels.

Ces fibrilles sont des filaments très-déliés & imperceptibles. Extrêmement attenuées, elles sont fluides, & ne deviennent solides qu'en s'unissant les unes avec les autres, plus ou moins étroitement selon leur force innée, & les divers genres de toutes les parties qu'elles composent.

Elles sont toutes de la même espece, & forment l'os le plus dur, & la chair la plus molle. Leur différence ne consiste que dans leur tissure, relativement à laquelle on les distingue en droites, obliques, & spirales ou circulaires, parce qu'elles s'unissent & s'entrelacent, soit de la premiere maniere simplement, soit de la premiere & de la

seconde à la fois, soit de toutes les trois manieres ensemble.

C'est ainsi qu'elles commencent à former des membranes simples, lesquelles roulées sur elles-mêmes, forment des tuyaux d'une ténuité extrême, qui se joignant & s'entrelaçant de nouveau, ourdissent une nouvelle membrane vasculeuse; celle-ci en produit de même une troisiéme, & cette regle est exactement observée par toutes celles qui leur succédent, en plus ou moins grand nombre proportionnellement à la qualité & à la consistance des différents vaisseaux dans lesquels elles sont employées: une liqueur glutineuse sert de mastic pour consolider toutes les parties de cet édifice admirable, & les tenir étroitement pressées.

On conçoit donc que les fibres sont la trame universelle de toutes les parties corporelles. Le principe qui domine dans les fibres est presqu'entierement le principe terreux, ou terre calcaire, comme on peut le voir dans les os calcinés.

Elles sont d'une si grande finesse que bien loin de pouvoir être apperçues à l'aide même des meilleurs microscopes, on ne voit seulement pas les premiers petits vaisseaux qu'elles composent, & ce n'est que par leur connexion mutuelle qu'elles deviennent visibles.

A infiniment plus de délicatesse près, on peut les comparer au lin le plus délié, dont on joint plusieurs filaments pour composer le fil qui entrelacé, forme ensuite la toile.

Quelques Physiciens prétendent que les fibrilles, quoique d'une petitesse insensible, ont pourtant des cavités; mais il paroît plus raisonnable de penser avec Boerhaave, que les fibrilles, les fils élémentaires sont purement solides, & que ce n'est que par la conjonction de plusieurs fibres simples qu'elles forment des cavités propres à la circulation, n'étant pas naturel de croire qu'un corps creux soit une partie simple, puisqu'elle pourroit être divisée, un creux ne pouvant exister sans plusieurs parties qui l'environnent de toutes parts.

A l'exception de la fibre simple, le corps humain n'est donc qu'un assemblage immense de canaux & de conduits de diverses formes, de différentes grandeurs, la plupart imperceptibles qui ont entr'eux la plus parfaite liaison, la plus exacte correspondance pour faire circuler le sang & tous les sucs dont ils sont remplis, desquels ils tirent leur origine, & d'où ils reçoivent continuellement leur nutrition.

Pour avoir une idée encore plus distincte du corps humain, on peut se le représenter comme un assez gros faisceau uniquement composé de

tubes & de filieres d'une consistance plus ou moins dure ou molle, plus ou moins élastique & fléxible, qui se courbent, s'entortillent, se communiquent, se pénétrent en tous sens, sans la moindre interruption, sans le moindre interstice, de maniere que la plus légere piquûre dans quelque partie du corps que ce soit, ne peut pas se faire sans rencontrer un tube ou filiere, & même plusieurs à la fois.

Leur nombre & la petitesse de la plupart surpassent toutes les mesures & tous les calculs : on peut en juger par la subtilité des liqueurs qui y circulent. Plusieurs expériences physiques nous assurent que 3240 globules de sang qui ne peuvent couler que l'un après l'autre dans les plus petits vaisseaux sanguins égalent à peine le diametre d'un pouce.

La lymphe six fois plus subtile que le sang, & le suc nerveux infiniment plus que la lymphe, ont aussi des vaisseaux proportionnés.

Ainsi par la subtilité des fluides, on peut juger de celle de leurs couloirs respectifs du premier genre qui servent de tissu à ceux du second calibre, ceux-ci successivement à d'autres, par une gradation insensible jusqu'aux plus gros vaisseaux & aux plus grandes cavités.

C'est dans le cours régulier du sang & de toutes

les humeurs que consistent la santé & la vie. Si quelque vice étranger, si quelque corps hétérogene altere le mouvement des fluides, gêne ou empêche leur passage dans une ou plusieurs parties, la maladie survient grave ou légere en proportion de la cause.

Pour guérir cette maladie, il faut nécessairement détruire l'obstacle survenu à la circulation, rendre aux humeurs leur fluidité, nettoyer, déboucher les vaisseaux & rétablir leurs communications mutuelles. La mort n'est qu'une suite de la cessation totale de la circulation des fluides.

Je ne m'arrêterai pas davantage sur cette matiere si susceptible d'étendue, mon dessein n'étant pas de faire un traité physiologique, mais de donner simplement une idée générale des fluides & des solides qui composent le corps humain, pour que tout homme attentif & intelligent puisse concevoir les opérations du méchanisme animal.

ARTICLE SECOND.

DES NERFS ET DU FLUIDE NERVEUX.

§. I.

Qu'eſt-ce que le fluide nerveux, & quels ſont les principes qui le compoſent?

SECTION PREMIERE.

Méchaniſme des Humeurs.

C'EST par le miniſtere des nerfs & de leur fluide connu ſous les noms d'eſprits animaux, ou fluide nerveux que s'exécutent les fonctions vitales les plus intéreſſantes, & que s'entretient le commerce établi entre les deux principes de l'homme, c'eſt-à-dire entre l'ame & le corps.

Les nerfs & leur fluide doivent donc être regardés comme l'eſſence principale de la vie. C'eſt d'eux que dépendent, non-ſeulement la faculté de ſentir & de mouvoir, mais encore la formation, l'accroiſſement & la nutrition de toutes les parties corporelles, ainſi que la correſpondance immédiate des ſenſations.

Auſſi tant qu'on ignorera ou confondra la vraie nature & le miniſtere direct de ces agents ca-

pitaux, on ne doit pas ſe flatter d'acquérir une connoiſſance exacte de l'économie animale.

De très-grands hommes ont ſenti depuis long-temps l'importance de cette vérité, mais les épaiſſes ténebres dont elle eſt enveloppée, ſemblent avoir plus ou moins offuſqué leurs lumieres. Animé du même zele, je me croirai fort heureux, ſi en voulant éclaircir leurs obſervations par les miennes, je puis contribuer à rectifier une ſeule des erreurs qui ont pû les ſéduire. Nous les examinerons à meſure qu'elles ſeront relatives aux divers ſujets que nous allons traiter.

Pour mieux concevoir cette queſtion très-obſcure, il convient de reprendre la choſe de plus haut, & de faire une expoſition ſuccinte du méchaniſme humoral.

Les aliments triturés par les dents & humectés par le ſuc ſalivaire forment dans la bouche une eſpece de pâte plus ou moins groſſiere, ſelon le dégré de la maſtication, & telle que tout le monde la connoît.

Cette pâte deſcendue par l'œſophage dans l'eſtomach, y eſt diſſoute & digérée tant par les ſecouſſes de ce viſcere, que par l'action continuée de la ſalive qui la pénétre, & par celle d'un autre ſuc appellé *gaſtrique*, parce qu'il réſide dans l'eſtomach. De cette ſeconde élaboration, réſulte

une bouillie nommée *chyme*, d'une couleur grisâtre, & d'une consistance beaucoup moins épaisse que la pâte alimentaire.

Cette bouillie est déposée par le pylore dans les intestins grêles où se rendent la bile & le suc pancréatique : ces deux nouveaux sucs perfectionnent la digestion commencée dans l'estomach, & cette troisiéme préparation forme le chyle d'une couleur laiteuse & d'une consistance plus fine que celle du chyme, qui a été séparé en chyle & en matieres stercorales.

Le chyle est absorbé par l'ouverture des veines lactées qui partent de la surface nerveuse & interne des intestins grêles, contre laquelle il est poussé par le volume stercoral, qui pressé lui-même par l'action des organes, à peu-près comme une décoction exprimée dans un filtre, continue lentement sa route le long du canal pour se rendre dans les gros intestins.

Le chyle reçu est charrié par les veines lactées dans le mésentere, & de-là dans son réservoir, d'où il est repris par le canal thorachique, qui le transporte & décharge dans la veine sous-claviére gauche, où il se mêle avec le sang.

En sortant des intestins, le chyle n'est encore que grossierement broyé, il s'affine à mesure qu'il passe dans les organes qui lui sont destinés. Il y

est en même temps délayé par la lymphe qui s'y rend de presque toutes les parties du corps, & avec laquelle il arrive dans la sous-claviere.

A cette arrivée, les globules chyleux malgré toutes les préparations précédentes, sont encore informes & plus gros que ceux du sang. M. Haller assure que c'est après avoir circulé avec ce fluide dans toute l'habitude du corps, environ 80 mille fois, qu'ils commencent à contracter la nature & les propriétés des globules rouges: ils deviennent plus petits, plus nombreux, & se perfectionnent peu à peu à force de circuler & d'être fermentés par la chaleur.

En même tems les globules sanguins, les plus anciens & les mieux perfectionnés, se changent en molécules jaunes une fois plus petites qu'eux; celles-ci se divisent successivement en deux, & ces dernieres en deux autres, pour parvenir à la forme lymphatique, six fois plus ténue que la sanguine.

La lymphe délayée par la sérosité, qui lui sert toujours d'alliage & de véhicule, passe aussi par les mêmes voyes graduées, pour s'introduire dans les sécrétoires les plus fins, & surtout dans celui du cerveau où se forme le fluide nerveux.

L'humeur séreuse elle-même, quoiqu'elle soit encore plus ténue que les trois autres

liqueurs, se subtilise par dégré jusqu'à l'évaporation.

Le fluide nerveux est l'extrait le plus pur, le plus subtil, la quintessence de tous ces fluides. Le cerveau plus parfait que tous les autres sécrétoires, après avoir fabriqué & filtré ce suc précieux, le transmet dans toutes les parties du corps par le moyen des nerfs, comme par autant de conduits dont il est l'origine & le principe.

Tel est le méchanisme admirable par lequel le chyle, le sang, la lymphe, & l'humeur séreuse, ces quatre mere-liqueurs, tirant leur origine les unes des autres, se métamorphosent successivement, & acquierent peu-à-peu la finesse proportionnée au calibre des différents vaisseaux destinés à leur passage ; à peu-près comme un lingot se réduit à la forme capillaire, après qu'il a passé par les ouvertures successivement plus étroites des filieres.

SECTION SECONDE.

Erreurs générales concernant l'origine & la nature du Fluide nerveux.

Je ne m'arrêterai pas à discuter méthodiquement les diverses opinions sur le fluide nerveux.

Sa nature paroît aussi mystérieuse, que la plûpart de ses effets sont sensibles.

Quelques Auteurs ont nié son existence : ils ont prétendu que les nerfs étoient purement solides, & que par le moyen des vibrations de toute espece, dont ils sont susceptibles, ils pouvoient sans le secours d'aucun fluide, servir d'instruments aux sens & au mouvement.

D'autres ont cru avec plus de fondement, & ont même démontré par des raisonnements décisifs, que les nerfs étant enveloppés de tous côtés par des parties molles, humides & graisseuses, se divisant, & étant engagés de mille manieres dans toutes ces parties, y faisant des circuits sans nombre, depuis le cerveau jusqu'aux extrémités du corps, sont incapables d'exécuter, avec des vibrations rallenties par tant d'obstacles, les actes instantanés du mouvement & des sens.

L'impossibilité évidente de soutenir ce systême, a fait naître l'idée de placer l'ame, soit en essence, soit en puissance, dans toutes les parties du corps, & par ce moyen on explique avec facilité les opérations les plus étonnantes.

L'invention est belle & commode, mais tout le brillant de cette hypothèse s'évanouit, lorsqu'on fait attention qu'elle n'est fondée que sur

l'action d'un Agent immatériel, dont les influences sur le corps ne peuvent être ni expliquées, ni définies.

A la vérité la plûpart des Auteurs ont regardé ce fluide comme matériel ; mais les uns l'ont composé d'une matiere subtile, presqu'aussi inconnue que la prétendue puissance de l'ame, & les autres ne se sont servi que d'extraits volatils de sels, de soufre, de feu, & d'autres matieres semblables, toutes contraires à la nature des nerfs, & qui dépourvues d'un alliage correctif, bien loin d'être utiles, ne manqueroient pas de dessécher, de corroder, de cautériser des filieres aussi délicates & aussi sensibles que celles des membranes & des parties nerveuses.

Enfin je ne connois aucun système, suivant lequel ce fluide animal ne soit plus ou moins dénaturé ou confondu, soit dans sa composition, soit dans ses prérogatives.

L'ingénieux, le profond M. le Cat s'écartant des routes communes, en a bien senti les inconvénients; mais en nous donnant des idées plus lumineuses sur le vrai fluide des nerfs, il lui a associé un prétendu esprit universel, impossible à concevoir, & absolument étranger à la simplicité des regles de la nature, & il paroît en exclure

clure des ſubſtances connues & néceſſaires (1).

Ce génie ſublime en éclairciſſant l'obſcurité de ſes premieres conjectures, & en ramenant la ſingularité de ſes principes à l'ordre naturel des êtres, étoit bien capable de remplir la carriere qu'il avoit ouverte. Peut-être ne nous auroit-il rien laiſſé à deſirer ſur ce point important de l'économie animale, ſi un malheureux incendie n'eût détruit en un inſtant, & ſes travaux précieux d'un demi ſiécle, & nos eſpérances (2)

Quoi qu'il en ſoit, il y a lieu de s'étonner qu'en marchant ſur les traces de ce grand homme, perſonne n'ait encore entrepris d'exécuter le plan qu'il n'a fait qu'ébaucher. En attendant je hazarderai de réunir mes idées aux ſiennes, & je me fais gloire d'avouer que c'eſt la lueur de ce flambeau qui a guidé mes pas chancelants, & qui a le plus éclairé toute ma pratique.

---

(1) Voyez ſon Traité du fluide des nerfs, édition de Berlin 1765.

(2) Le cabinet de cet Auteur fut brûlé par accident peu de tems avant ſa mort, & la plûpart de ſes écrits ont été la proie des flammes.

SECTION TROISIEME.

Véritable origine du Fluide nerveux.

Au milieu des ſuppoſitions incompréhenſibles ou incroyables que nous venons de rapporter, quel parti prendre ? Celui de reſpecter les bornes preſcrites par la nature, & de juger de ſes opérations cachées par ſes opérations connues. Ses loix quoique discordantes en apparence, ſont au fonds toujours uniformes dans toutes ſes productions.

En conſéquence je ne crains pas d'aſſurer, que la liqueur ou lymphe nervale n'eſt qu'une eſſence corporelle, & qu'on ne l'appelle eſprit animal, qu'à cauſe de ſon incomparable ſubtilité.

Il ne faut point perdre de vue ce que nous avons dit ſur le ſang, le regardant comme la ſource de tous les fluides. Pouſſé dans les arteres par la force contractile du cœur, il dépoſe dans tous les organes ſécrétoires qu'il rencontre à ſon paſſage, une portion de lui-même, pour y être transformée en toutes les différentes humeurs néceſſaires aux uſages intérieurs & extérieurs du corps.

Les ſécrétoires ſont cette infinité de glandes

disperſées dans les viſceres & dans toutes les parties. Lorſqu'il s'en trouve pluſieurs amaſſées enſemble, on appelle ce corps une glande conglomérée, le cerveau eſt la plus parfaite des glandes conglomérées, c'eſt le filtre le mieux travaillé, dans lequel ſe prépare cette ſubſtance vitale, ou eſprit animal, appellé autrement fluide nerveux.

C'eſt par les arteres carotides & vertébrales que le ſang eſt lancé du cœur au cerveau; c'eſt dans la ſubſtance corticale de celui-ci, que notre fluide ſe ſépare de la maſſe du ſang, il eſt porté de-là dans les fibres médullaires, qui ſont ſes excrétoires & ſes réſervoirs.

L'Extrait le plus pur du ſang eſt admis ſeul dans ces fibres qui, par leur extrême fineſſe, ſont inacceſſibles à toute autre liqueur. Une portion de la ſubſtance admiſe, ſert ſans doute à délayer des molécules moëlleuſes du cerveau même, dont l'alliage forme ce ſuc précieux, & l'autre portion aſſimilée doit par conſéquent s'incorporer à la moëlle de ce viſcere, pour réparer la déperdition des particules délayées.

Quelle doit donc être la nature de cet extrait le plus pur, le plus ſubtil du ſang?

On ſait que l'eau eſt le principe dominant du ſang, & qu'elle eſt ſuſceptible de la plus grande

atténuation ; il en paſſe donc une grande quantité dans ce filtre quelque fin qu'il ſoit, quantité d'autant plus néceſſaire, que c'eſt cette eau même qui doit délayer la ſubſtance farineuſe & ſéminale du cerveau, pour former le levain du fluide nerveux.

On ſait auſſi qu'il y a des ſels dans le ſang, & que ces ſels ſont ſuſceptibles de volatiliſation, par conſéquent ces ſels ne trouveront pas plus de difficulté à s'introduire dans notre laboratoire.

On n'ignore pas non plus, que le ſang contient beaucoup d'huiles & de feu élémentaire, & que le feu a la faculté de pénétrer tous les corps, même les plus condenſés ; ainſi le cerveau malgré tous ſes détours, ne lui eſt pas inacceſſible.

Le fluide de la lumiere étant la partie la plus pure du feu a encore plus de ſubtilité que les principes précédents, & vû la nobleſſe de la nature de notre fluide animal, & la puiſſance ſublime de ſes opérations ; il eſt plus que probable que la matiere lumineuſe tient le premier rang dans ſa compoſition.

L'air que les expériences de Muſchenbrock prouvent ne pouvoir paſſer par les pores de nos membranes ; l'air, dis-je, & la terre moins diviſibles & moins pénétrants que ces autres ma-

tieres paroîtroient devoir être exclus de leur aſſociation ; mais il eſt impoſſible qu'il ne s'y en joigne auſſi des particules aſſorties, puiſqu'on voit que la moëlle du cerveau délayée d'abord pour ſervir de levain à notre fluide, réparée enſuite & renouvellée ſans ceſſe par le fluide formé, poſſede elle-même des principes terreux dont la ténuité extrême ne changeoit pas la nature.

Quant à l'air, on ſait par les expériences faites dans la machine du vuide, que toutes les liqueurs en contiennent. Ainſi le ſuc nerveux n'en eſt pas dépourvu, puiſqu'il eſt extrait des liqueurs. On doit ſeulement ſuppoſer que cet air eſt de la plus grande ſubtilité.

La nature, par des modifications diverſifiées à l'infini, aſſocie & combine tous les éléments dans ſes productions ; elle les a aſſujettis à un beſoin mutuel & réciproque. Nous voyons que la terre eſt ſtérile & totalement impuiſſante ſans l'eau, que l'eau ſe congele & perd ſa fluidité ſans le feu, & que ſans l'air le feu s'éteint, ou pour mieux dire ſon expanſion ceſſe d'avoir lieu.

Je penſe donc que ce ſont-là les vrais matériaux qui, ſans aucun ſecours étranger ou ſurnaturel, compoſent le fluide des nerfs. Alliés ici d'une maniere beaucoup plus parfaite qu'ailleurs, corrigés, tempérés les uns par les autres, ils réu-

niſſent & ſe communiquent réciproquement leurs vertus, ſans expoſer les organes à la moindre altération, au moindre inconvénient.

Dans l'aſſemblage des principes dont tous nos fluides ſont combinés, les uns dominent toujours plus, les autres moins; les ſubſtances les plus ſubtiles, les plus actives & les plus ſpiritueuſes, ſont celles qui dominent dans le fluide des nerfs.

La matiere lumineuſe & le feu élémentaire, les plus rapides & les plus actifs de tous les fluides connus, méritent donc la ſupériorité dans cette fabrication, pour l'exercice des fonctions inſtantanées du mouvement & des ſens.

Les autres principes qui ſont unis à ces premiers leur ſervent de véhicule: en favoriſant la bonne diſpoſition des conduits nerveux, ils temperent l'orgaſme de la matiere ardente; ils empêchent ſa dilatabilité naturelle & ſa force exploſive, qui ne manqueroit pas d'occaſionner dans les organes les plus grands déſordres, ſi elle n'étoit retenue par un mélange aſſorti. D'ailleurs ces adjoints ſont indiſpenſables pour les fonctions alimentaires de toutes les parties.

L'artifice infini qu'on admire dans le ſecrétoire du cerveau, prouve le travail extrême avec lequel ce ſuc précieux eſt préparé, & pour ainſi

dire ſpiritualiſé. Il n'eſt, & ne peut être autre choſe qu'une émanation de la ſubſtance médullaire du cerveau, jointe à la ſubſtance la plus ſpiritueuſe du ſang.

C'eſt ainſi que notre fluide vital, composé d'une maniere ſimple, & conforme aux regles générales de toutes les productions, doit avoir la faculté naturelle de remplir à la fois toute l'étendue du miniſtere dont il eſt chargé : ce que je tâcherai d'expoſer dans les paragraphes ſuivants.

§. II.

Quelles ſont les propriétés du Fluide nerveux ?

SECTION PREMIERE.

La formation & l'accroiſſement du corps ſont l'ouvrage du Fluide nerveux.

LE cerveau, ce chef-d'œuvre qui eſt le ſiége de toutes les connoiſſances, & qui ſe connoît ſi peu lui-même, eſt la racine & la ſubſtance formatrice de tous les nerfs.

Ce viſcere eſt composé de deux ſubſtances ; la premiere appellée cendrée, ou corticale, parce qu'elle eſt comme l'écorce du cerveau, & l'environne de toutes parts. La ſeconde ſubſtance eſt renfermée ſous cette eſpece d'écorce. On la nom-

me médullaire à cauſe de ſa reſſemblance à la moëlle.

Le cerveau ſe diviſe en grand cerveau, & en cervelet ; il eſt enveloppé par les méninges qui ſont deux membranes. La premiere qui lui eſt immédiatement appliquée, ſe nomme la pie-mere, parce qu'elle eſt très-délicate ; la membrane extérieure qui couvre la pie-mere, eſt appellée la dure-mere, parce qu'elle eſt très-ſolide.

Quelques Anatomiſtes célebres, & principalement M. Ruyſch, diſtinguent entre ces deux enveloppes une membrane intermédiaire qu'on nomme l'arachnoïde. Mais comme cette opinion n'intéreſſe point mes vûes, je n'entrerai pas dans cette diſcuſſion.

Dix paires de nerfs ſortent immédiatement de la moëlle allongée qui eſt une portion médullaire du cerveau, ſituée à la baſe du crâne, où commence la moëlle épiniere. Celle-ci n'eſt qu'une continuation de la moëlle allongée, & une eſpece de queue du cerveau même, laquelle deſcendant par le grand trou de l'os occipital, s'étend le long du dos, & ſe termine à l'extrémité de l'os ſacrum.

Trente autres paires de nerfs naiſſent de cette moëlle épiniere, & ſortent d'entre les vertebres qui la renferment.

Ces 40 paires de nerfs, tant du cerveau que de la moëlle épiniere, ſont des tuyaux qui ſe diviſent & ſubdiviſent en une infinité de branches, de ramifications & de filets imperceptibles, leſquels s'étendent, ſe diſtribuent, s'inſerent, s'incorporent par des contours & des infléxions de toute eſpece, dans toutes les parties, tant intérieures qu'extérieures du corps humain.

Les méninges qui embraſſent le cerveau, continuent à fournir une double gaîne à la moëlle épiniere, & cette double gaîne ſe communique à tous les nerfs, tant aux premiers qui ſortent du crâne, qu'aux vertebraux.

On doit donc concevoir que l'enveloppe extérieure des nerfs n'eſt qu'un allongement de la dure-mere, & la tunique intérieure celui de la pie-mere.

Ces deux tuniques ſont la matiere principale, ou pour mieux dire, la matiere même du nerf, & elles contiennent une ſubſtance pulpeuſe qui eſt une émanation de la moëlle du cerveau.

Ainſi les membranes du cerveau compoſent tous les nerfs, les envoyent, les prolongent par une infinité de détours, dans toutes les régions, même les plus éloignées de leur origine.

Ce ſont auſſi ces membranes qui, par l'expanſion de leurs lames, forment les enveloppes qui

tapissent tous les viscères, ainsi que les parois internes & externes de tous les vaisseaux.

Ce sont elles encore qui fournissent de tissus cellulaires toutes les parties molles, & revêtent les dures de leurs périostes.

Les fibres musculaires sont aussi en grande partie leur ouvrage, & généralement toutes les membranes du corps, celles-ci n'étant formées que par les différents épanouissements de leurs meres.

De-là on comprendra aisément la communication de toutes les fibres, les unes avec les autres, & la vérité de ce qu'a dit Hipocrate; *actio una, conspiratio una.*

La propagation des méninges dans toutes les parties nerveuses du corps, n'est point une supposition gratuite : elle est fondée sur les démonstrations les moins douteuses que j'ai pour la plûpart vérifiées, tant sur les hommes que sur les animaux. D'ailleurs par quel autre moyen la nature fabriqueroit-elle ces parties ?

Après avoir vû comment ces méninges se propagent, il est indispensable d'examiner leur structure particuliere, qui est toujours uniforme dans tous leurs prolongements.

Nous avons observé dans le premier article, que la liqueur séminale qui est une espece de

cerveau en embryon, fournit les fibrilles, les premiers fils élémentaires, dont la réunion forme un feuillet infiniment mince, lequel roulé ſur lui-même, compoſe la fibre du premier genre, qu'on peut ſe repréſenter comme un très-petit tuyau à peu près cylindrique.

Les tiſſus de ces fibres en nouvelles toiles, & de ces toiles en nouveaux tuyaux, conſtruiſent enfin la dure & la pie-mere qui enveloppent le cerveau, lequel étant de tous les organes le premier formé, eſt auſſi le ſeul qui puiſſe fournir les matériaux & la main-d'œuvre pour conſtruire ces deux meres.

La ſubſtance blanche & moëlleuſe du cerveau enveloppée par ces deux meres, eſt préciſément la même choſe que la ſubſtance farineuſe & huileuſe que nous voyons dans les graines ou noyaux des ſemences, c'eſt-à-dire le principe de la germination. Pour ſe développer, il n'a beſoin que du concours des circonſtances, la poſition, l'humidité, la chaleur.

Le germe farineux ou huileux de ces graines ou noyaux eſt renfermé entre deux lobes, & enveloppé par une cuticule adhérente, laquelle eſt formée de pluſieurs feuillets très-fins appliqués les uns ſur les autres qu'il eſt poſſible de ſéparer. Les feuillets de cette enveloppe ſont exactement

la dure & la pie-mere de ce germe ou cerveau végétal, & les deux lobes qui le renferment, ne doivent être regardés que comme des vaiſſeaux mammaires, qui fourniſſent la nourriture à la radicule naiſſante du germe, juſqu'à ce qu'elle ait étendu aſſez de racines chevelues & fibreuſes, pour pomper elle-même les ſucs nourriciers de la terre.

Avec un peu d'attention on ſe convaincra que l'écorce du plus grand chêne & celle de toutes ſes branches, ne ſont qu'un prolongement de l'écorce des racines, & que celle des racines n'eſt qu'une propagation des premiers feuillets de la cuticule adhérente au germe concentré dans le gland.

Il eſt eſſentiel de remarquer que cette écorce ſe diviſe en deux parties, l'une extérieure & l'autre intérieure. Un réſeau de fibres ſolides & groſſieres, forme la partie extérieure qui eſt exactement la dure-mere. L'écorce intérieure adhérente au corps ligneux, eſt d'un tiſſu beaucoup plus fin & plus délié. C'eſt le *liber* des Phyſiciens ; elle tient lieu de pie-mere dans tous les végétaux.

Malpighi & les meilleurs Obſervateurs aſſurent que l'écorce eſt deſtinée à deux fonctions, premiérement à la préparation ou à la coction de la ſéve, ſecondement à l'accroiſſement des

arbres qui ſe fait chaque année par l'addition de nouvelles couches ligneuſes, & les obſervations confirment leur ſentiment.

Il faut faire bien attention à cette économie végétale, pour pouvoir comprendre l'économie animale dont nous parlons ; leur analogie eſt exacte.

Il réſulte de cette explication, que les racines & leur double membrane coriacée ſont le cerveau effectif de l'arbre ; que cette double membrane des racines, par la ſuccion de ſes ramifications fibreuſes, pompe la ſubſtance nutritive de la terre, & qu'après l'avoir filtrée, elle la communique tant au corps ligneux qu'elle enveloppe, qu'à toutes ſes productions corticales.

C'eſt ainſi que la ſéve préparée & aſcendante, s'étend toujours par le miniſtere de l'écorce tant des racines que de la tige juſqu'aux extrémités les plus éloignées, pour y produire les bourgeons, les feuilles & les fruits.

C'eſt encore ainſi que la partie intérieure de l'écorce ou le *liber* forme annuellement, par une gradation inſenſible, un anneau de vaiſſeaux ſéveux qui s'endurciſſant peu à-peu, ſe convertit à la fin de chaque année, en un anneau de bois parfait, quoique moins dur que les anneaux plus anciens.

Ces anneaux, lorſque la tige eſt coupée, ſont aiſés à diſtinguer par les zones ou cercles concentriques que les crues annuelles ont formés depuis le centre juſqu'à l'écorce, & qui ne ſont autre choſe qu'une agrégation des couches, & des dépouillements laiſſés ſucceſſivement par la portion intérieure de l'écorce, jointe à la ſéve, & corporifiés avec le corps ligneux même.

Pour vous convaincre de cette vérité, vous pouvez répéter les expériences de M. Duhamel.

Lorſque la ſéve monte dans un arbre qui n'eſt pas trop vieux, coupez autour de la tige une bande annullaire de l'écorce, environ d'un pied de largeur; à la faveur de la ſéve vous pourrez la ſoulever, & la détacher facilement ſans débris. Vous ratiſſerez le corps ligneux que vous aurez découvert, pour en extirper tous les filamens de communication avec l'écorce inférieure & ſupérieure. Appliquez tout autour de ce corps ligneux une lame de plomb proportionnée que vous ſerrerez & ſouderez dans ſa jointure. Adaptez par-deſſus cette lame l'écorce détachée: vous l'affermirez par des liens, & vous borderez toutes ces jointures avec quelque maſtic réſineux pour l'empêcher de ſe deſſécher, & lui faciliter les moyens de reprendre avec le reſte de l'écorce. Quelques années après retirez ce même anneau

d'écorce, & vous verrez que les crues ligneuſes annuelles ſe feront formées par-deſſus la lame de plomb interpoſée. C'eſt donc l'écorce qui produit principalement ces crues annuelles ; car ſi elles étoient produites par le corps ligneux, elles ſe trouveroient néceſſairement ſous la lame interpoſée & non par-deſſus.

Ce même méchaniſme que nous voyons établi dans le corps végétal par le moyen des racines & de leurs enveloppes ou écorces, s'exécute conſtamment dans le corps animal, par le moyen du cerveau & de ſes membranes, la dure & la pie-mere.

Quelque fines, quelque déliées que ſoient les diverſes lames nerveuſes adoſſées les unes contre les autres qui conſtituent ces deux membranes primitives & toutes leurs productions, il eſt cependant certain que chacune de ces lames ſoit originelle, ſoit produite, eſt formée par un treillis de fibres creuſes d'un tiſſu, & d'un calibre extrêmement ſerré.

C'eſt dans les cavités imperceptibles de ces lames membraneuſes & dans celles de tous les nerfs que coule le plus exquis, le plus ſubtil & le plus ſpiritueux de nos fluides. C'eſt la véritable ſéve animale, qui par le miniſtere des membranes du cerveau eſt diſtribuée à tout le corps.

La pie-mere qui s'implante dans toutes les anfractuoſités de ce viſcere & en tapiſſe les ventricules, reçoit immédiatement le ſuc préparé & mis en réſerve dans le laboratoire du cerveau, dont les pulſations, c'eſt-à dire, les battements des arteres, ſervent comme de piſtons où de ſtimulans, pour pouſſer ce ſuc dans les filaments implantés de cette premiere membrane qui le communique à ſa compagne & à tous leurs prolongements.

Nous avons déjà obſervé au commencement de cette ſection que les nerfs ſe diſtribuent, s'inſerent & s'incorporent par des circonvolutions infinies dans toutes les parties du corps, que toutes les parois tant internes qu'externes des inteſtins des vaiſſeaux ſanguins, lymphatiques, adipeux ou graiſſeux, & généralement de tous les vaiſſeaux quelconques, ſont des tiſſus nerveux; que tous les viſceres, les muſcles, les chairs ne ſont autre choſe que des vaiſſeaux membraneux remplis de différents ſucs, que des réſeaux nerveux réunis en plus ou moins grand nombre, plus ou moins ſerrés & entrelacés en tout ſens, dont toutes les parties réunies ſont enveloppées par une membrane générale qui communique avec toutes les parties contenues. L'os le plus dur n'eſt également compoſé que de vaiſſeaux membraneux

braneux ou périoſtes, plus preſſés, plus endurcis & enveloppés de même. Repréſentez-vous la peau, les ongles, les cheveux mêmes, vous reconnoîtrez partout les mêmes matériaux qui ne different que dans la forme.

Dans tous ces vaiſſeaux coulent les différentes liqueurs qui arroſent tout le corps, & dans le tiſſu des parois de ces mêmes vaiſſeaux, ainſi que dans les filieres de tous les nerfs coule le ſuc nerveux.

Or il eſt aiſé de comprendre que tout ce qui entre & circule dans le corps, ou qui en ſort de quelqu'eſpece, & ſous quelque forme que ce ſoit, ne peut toucher, & ne touche effectivement que des parties nerveuſes, puiſque les parois de tous les vaiſſeaux, de tous les couloirs quelconques, ſont réellement nerveuſes.

On doit comprendre également que ces parois ſont des lames qui, à beaucoup plus de cohéſion & de fineſſe près, reſſemblent à des toiles d'araignée, dont les fils ſont les couloirs du ſuc nerveux.

La liqueur ſpermatique paroît copieuſement pourvue de ſuc nerveux, & avoir une affinité intime avec lui; ſes ſécrétoires différents de ceux qui filtrent les humeurs ſubalternes, ont tant de reſſemblance avec le cerveau, qu'on peut les re-

garder comme de petits cerveaux eux-mêmes, tant par le rapport de leur substance, que par l'analogie de la matiere animale qu'ils préparent pour servir à la génération. Il y naît même comme dans le cerveau quelques ramifications nerveuses, qui servent de vaisseaux déférents à la matiere préparée.

C'est ainsi que le cerveau & les deux premieres membranes, la dure & la pie-mere, trouvent les matériaux élémentaires de leur formation dans la liqueur spermatique, à laquelle succéde ensuite le suc nerveux qui se fabrique dans l'intérieur de ces deux enveloppes originelles, pour fournir à leur propagation & à leurs épanouissements, d'où résultent successivement toutes les parties.

La substance spermatique n'est pas la seule qui soit animée par ce suc spiritueux : le sang & toutes les liqueurs filtrées participent plus ou moins aux impressions de ce levain qui les vivifie.

Quelque subtil que soit le fluide nerveux, sa qualité laiteuse & gélatineuse le rend propre à s'adapter & à se consolider aisément. Composé des mêmes principes que toutes les parties du corps, il les accroît par dégré, les perfectionne, les nourrit, les répare, & s'identifie avec elles,

pour les faire ſervir d'inſtruments à ſa génération, comme il eſt la ſource de la leur.

SECTION SECONDE.

Le Fluide nerveux eſt l'organe de la nutrition, comme il eſt celui de la ſenſibilité & du mouvement.

Il doit paroître étrange que tant d'hommes ſavants ayant connu depuis long-tems la néceſſité & l'exiſtence de ce ſuc animal, aient pu méconnoître en même-tems une partie de ſes fonctions, & les borner à la ſenſibilité & au mouvement. M. Haller, M. Lieutaud, & avec eux les plus célébres Phyſiologiſtes, attribuent excluſivement à la lymphe ex-ſanguine la qualité nourriciere.

Quoique cette théorie ſoit preſque généralement adoptée, qu'on me permette de dire auſſi mon ſentiment, & qu'on ait la complaiſance d'en bien péſer toutes les raiſons.

Quelque pure & quelque bien élaborée que ſoit la lymphe ex-ſanguine, il ne paroît pas poſſible de lui attribuer toutes les qualités requiſes, pour compoſer, accroître & nourrir les parties ſolides. Il eſt bien vrai qu'après avoir eſſuyé des préparations infinies, elle acquiert enfin dans le cerveau, la ſubtilité, la perfection néceſſaire

pour s'y introduire dans les organes primitifs & absolument imperceptibles, dans lesquels seuls la nutrition peut s'opérer; mais alors elle a changé de nature, elle est devenue fluide nerveux.

Pour faciliter l'explication de cette théorie, j'emprunterai de M. Quesnai son excellente description de la structure générale des parties solides, comme la plus conforme aux loix de l'économie animale. Cette description qui a été adoptée par M. Levret, se concilie avec les opinions du grand Boerhaave & avec la plûpart des principes du célébre M. le Cat. Elle répandra un grand jour sur tout ce que j'ai à dire.

» Les parties solides des corps des animaux » ne sont que des tissus de vaisseaux, composés » eux-mêmes de vaisseaux, lesquels sont encore » formés d'autres vaisseaux, ainsi de suite, jus- » qu'aux premieres trames du tissu de nos parties. » Un tronc d'arteres ou de veines, est composé » de plusieurs tuniques ou membranes, dont on » apperçoit sensiblement les vaisseaux. Les vais- » seaux sont composés aussi de tuniques faites de » vaisseaux : ceux-ci sont encore formés de tu- » niques qui ne sont de même qu'un tissu de » vaisseaux, &c. &c.

» Si on suit un tronc d'arteres, il conduit à » diverses parties auxquelles il se distribue. Les

» parties bien examinées ſe trouvent uniquement
» formées de vaiſſeaux rangés, entaſſés & re-
» pliés, qui ſont entrelacés d'autres vaiſſeaux plus
» petits, qui eux-mêmes ſont auſſi croiſés & liés
» par d'autres qui ſont encore plus petits. Il y en
» a qui ſont ſi déliés & ſi fins, que mille de ces
» vaiſſeaux n'égalent pas la groſſeur d'un cheveu.
» Ruiſch, cet Anatomiſte ſi célébre par ſes mer-
» veilleuſes injections, dit qu'il s'en trouve des
» millions ſous le volume d'un grain de ſénevé.
» Ces vaiſſeaux diſpoſés par couches, par paquets,
» par lames, par pelotons, compoſent les muſ-
» cles, les os, les membranes, les nerfs, les li-
» gaments, la peau, le tiſſu véſiculaire des graiſ-
» ſes, les tiſſus vaſculaires, les glandes, les ré-
» ſervoirs, le cerveau, le poumon, le foie & les
» autres viſceres : enſorte que la texture la plus
» intime de toutes les parties du corps, n'eſt for-
» mée que de petits filets creux, extrêmement
» menus & imperceptibles, qui compoſent des
» toiles ou des membranes très-minces ; ces
» membranes forment d'autres vaiſſeaux qui for-
» ment auſſi eux-mêmes d'autres membranes plus
» compoſées, de maniere que toutes nos parties
» ſolides ne ſont que membranes & vaiſſeaux.

» De cette compoſition réſultent non ſeulement
» des vaiſſeaux de différentes groſſeurs, mais auſſi

» de différents genres, & destinés à divers usa-
» ges ; les uns renferment la masse du sang, & les
» autres ne contiennent que des sucs blancs &
» limpides. Ainsi dans leur composition, toutes
» nos parties sont formées suivant la même loi.
» Vaisseaux sanguins, vaisseaux ex-sanguins,
» tant ceux qui portent le sang du cœur à tous les
» points du corps de l'animal, que ceux qui rap-
» portent ce fluide de ces mêmes points vers le
» cœur, & enfin au cœur même : canaux sécré-
» teurs & ex-créteurs de tout genre & de toute
» espece, rien n'en est exempt, pas même les
» nerfs. Quoique les microscopes les plus par-
» faits n'aient pu jusqu'à présent y faire décou-
» vrir aucune cavité sensible, ils n'en sont pas
» moins formés d'un assemblage de vaisseaux ex-
» trêmement déliés qui contiennent un fluide
» très-subtil & très-actif qu'ils reçoivent du cer-
» veau, & qu'ils distribuent à toutes les parties
» du corps, pour leur donner la vie, la nourriture,
» le sentiment & le mouvement. Il paroît comme
» nous l'allons remarquer, *& cette remarque mérite*
» *la plus grande attention* ; il paroît, disons-nous,
» que ce sont ces petits vaisseaux qui forment le
» premier ordre de vaisseaux dont le tissu de nos
» parties est composé.

» La nourriture des parties solides, & l'accroif-

» ſement de ces parties ne peuvent ſe faire que
» dans les plus petits vaiſſeaux, je veux dire,
» dans ceux qui compoſent les premieres trames
» dont nos parties ſont formées: car ces petits
» vaiſſeaux ne peuvent être nourris que par le ſuc
» nourricier qui coule dans leur cavité; celui qui
» couleroit dans les autres vaiſſeaux ne pourroit
» pas les nourrir, parce qu'il ne pourroit les tou-
» cher & s'attacher à leurs parois que par le côté
» qui ſe préſente à la ſurface intérieure des vaiſ-
» ſeaux qui ſont compoſés de ces petits vaiſſeaux;
» ceux-ci ne pourroient donc pas ſe nourrir, &
» s'accroître également partout, c'eſt-à-dire dans
» toute leur circonférence. Il faut donc que le ſuc
» qui les nourrit, pénétre dans leur cavité même,
» pour remplir de tous côtés les petits vuides qui
» reçoivent les particules nourricieres capables
» de réparer les pertes que la ſubſtance de leurs
» parois peut ſouffrir, ou pour augmenter cette
» ſubſtance dans l'accroiſſement; d'où il s'enſuit
» évidemment qu'il ne ſe fait aucune nutrition
» dans les vaiſſeaux compoſés. En effet les petits
» vaiſſeaux ne ſauroient croître que les tuniques
» des autres vaiſſeaux qu'ils compoſent n'augmen-
» tent auſſi : les tuniques de ceux-ci ne peuvent
» pas non plus augmenter ou s'étendre, ſans que
» les autres vaiſſeaux plus compoſés qu'elles for-

» ment, n'augmentent également, ainſi de ſuite ;
» juſqu'aux plus gros vaiſſeaux.

» Toutes les parties du corps doivent auſſi augmenter à meſure que les vaiſſeaux augmentent, » parce qu'elles ne ſont formées que de vaiſſeaux, » d'où il faut conclure auſſi que toutes ces parties » ſont uniformes dans leur ſubſtance, puiſque les » premieres trames des vaiſſeaux ne ſont formées » que de petits vaiſſeaux qui ſont du même genre. » Les différentes couleurs par leſquelles cette » ſubſtance paroît varier dans les différents vaiſ- » ſeaux du corps, dépendent uniquement des » différents ſucs qui coulent dans ces vaiſſeaux ; » car les vaiſſeaux n'ont par eux-mêmes aucune » couleur, ils laiſſent ſeulement appercevoir à » travers de leurs parois, celle des humeurs qu'ils » renferment. Dans les premiers tems de la for- » mation du fœtus, où les vaiſſeaux ſont encore » privés du ſang, toute la ſubſtance du petit corps » qui ſe forme, ne paroît renfermer qu'un ſuc » homogène, & elle paroît elle-même n'être » composée que d'un même genre de vaiſſeaux, » elle ne repréſente au commencement qu'un » petit ver qui forme d'abord la moëlle allongée, » & d'où naiſſent enſuite ſucceſſivement toutes » les parties du corps ; ainſi les vaiſſeaux ont tous » la même origine, & n'ont point d'autre prin-

» cipe que celui des nerfs. Cette partie du cer-
» veau, je veux dire la moëlle allongée, eſt donc
» la premiere origine de toutes nos parties, & la
» premiere ſource du ſuc nourricier qui déploye;
» qui étend les filets nerveux, dont toutes les
» parties ſont compoſées, & qui leur fournit toute
» la ſubſtance dont ils ont beſoin pour leur nour-
» riture & pour leur accroiſſement. Parmi ces
» petits vaiſſeaux nerveux, il y en a qui ſont diſ-
» poſés à prendre plus de nourriture que les
» autres, & à acquérir plus de conſiſtance & de
» ſolidité: de-là réſultent les parties dures & les
» parties molles du corps.

Cette expoſition ſi conforme à l'état naturel & viſible des parties conſtituantes de nos organes, prouve que l'accroiſſement & la nutrition ne peuvent s'opérer que dans les plus petits vaiſſeaux; qui par leur aſſemblage, compoſent les premieres trames dont nos parties ſont formées. Or le calibre imperceptible de ces petits vaiſſeaux étant trop étroit pour admettre les globules connus de la lymphe ex-ſanguine, ils ne peuvent pas ſervir à ſa circulation, & conſéquemment l'ouvrage de la nutrition ne ſauroit être attribué à cette lymphe.

On obſerve que cette lymphe avant d'avoir acquis dans le cerveau la qualité de ſuc nerveux,

peut former, & forme en effet, par quelqu'accident ou vice qui l'épaissit & l'arrête, des concrétions, des carnosités informes, des membranes contre nature, quoiqu'assez semblables aux parties organisées; mais de-là il ne s'ensuit pas qu'elle serve de matiere immédiate à ces dernieres. Elle n'a la faculté d'en composer quelquefois d'un ordre irrégulier, que parce que, quoiqu'imparfaite encore, elle renferme le germe mal préparé de cette composition. C'est par la même raison que l'on peut former des membranes, au moyen du sang battu dans l'eau chaude. On seroit donc également fondé à conclure que c'est le sang qui forme les membranes dont toutes les parties sont composées.

On observe aussi que les parties solides quelconques du corps peuvent facilement se résoudre en un suc gélatineux, & conforme à la lymphe coagulable dont on les prétend formées & nourries, comme l'expérience le démontre, lorsque par le moyen du feu, on fait cuire & résoudre quelques-unes de ces parties. Mais cette résolution ressemblante prouve bien que la substance de ces parties est analogue à la lymphe ex-sanguine, & même qu'elle en dérive; mais elle ne prouve absolument pas que cette lymphe ait composé directement ces parties, puisqu'il est impossible à cette

lymphe, telle qu'elle eſt univerſellement connue, de pénétrer dans les vaiſſeaux infiniment déliés de la nutrition.

M. Lieutaud prétend que le ſuc nerveux, par ſa volatilité & ſa ténuité extrême, eſt incapable de ſervir à la nutrition, & d'acquérir la conſiſtance dont nos parties ſolides ſont douées. Mais par tout ce que nous venons de dire, il eſt aiſé de ſentir que cette ténuité même eſt indiſpenſable à cette opération ; & bien loin que ce méchaniſme répugne à la vraiſemblance, il s'accorde parfaitement, tant avec la diſpoſition particuliere des organes, qu'avec les loix générales par leſquelles nous voyons les corps les plus durs, réſulter des principes les plus ſubtils.

Les arbres les plus compactes ont certainement des vaiſſeaux beaucoup plus déliés que ceux des animaux. Que l'on juge donc de la fineſſe de la ſéve qui doit néceſſairement paſſer par ces vaiſſeaux, pour acquérir la ſolidité des corps ligneux les plus ſerrés.

La ténuité des principes métalliques eſt encore plus grande que la ligneuſe, puiſqu'il n'y a pas de métal qui ne puiſſe être entierement réduit en vapeurs par les procédés connus de la Chimie. L'or même quoique très-fixe au feu le plus violent ſe volatiliſe par l'eſprit de ſel. D'ailleurs ce

métal le plus denſe, eſt auſſi le plus diviſible; puiſqu'un ſeul grain d'or s'étend ſur le fil vulgairement nommé trait applati, de la longueur de plus de 400 pieds, & à une ſurface de plus de 100 pouces quarrés.

M. de Réaumur prétend que le trait continue d'être doré quand on n'employe qu'une ſeule partie d'or ſur 360 d'argent.

M. Cadet de l'Académie des Sciences, m'a aſſuré qu'un grain d'or peut être étendu, en l'applatiſſant, juſqu'à 2900 pieds, & couvrir une aire de 1400 pouces quarrés. Enfin Valerius dit qu'on a calculé qu'un ducat qui ne peſe guere plus d'un gros, peut dorer un Cavalier, ſon cheval, & tout l'équipage qui en dépend.

Le diamant même dont on connoît la dureté extrême, eſt auſſi d'une volatilité extraordinaire. On ne peut plus en douter après les expériences faites, tant par le grand Duc de Toſcane, que par l'Empereur François I, & publiquement confirmées depuis peu à Paris, par MM. Darcet & Rouelle, Démonſtrateurs de Chymie, au jardin du Roi, ainſi que par MM. Roux & Macquer, Docteurs de la Faculté.

Tous ces Obſervateurs les uns après les autres ont mis des diamants dans des boules de pâte de porcelaine, & ils ont tous également remarqué

que ces boules ſortoient cuites, ſaines & entieres du fourneau ; mais étant caſſées, les diamants avoient diſparu ; ils s'étoient volatiliſés ſans endommager les boules, & ſans laiſſer dans leurs lits aucune trace de leur préſence.

Cette volatiliſation ſurprenante des corps les plus ſolides, prouve indubitablement la ténuité inviſible des principes qui les compoſent. Il eſt même conſtant que plus les corps ſont compactes, plus leurs filets poreux ſont menus & imperceptibles. Or la ſubſtance primogêne de ces corps doit être néceſſairement d'une fineſſe proportionnelle à celle de leurs pores. Donc plus les corps ſont compactes, plus leur ſubſtance formatrice doit être ſubtile.

D'où il s'enſuit que quelque grande que ſoit la ſubtilité du ſuc nerveux, elle doit être abſolument inférieure à celle des ſucs végétaux les plus capables de cohéſion, & de preſque tous les minéraux. Il ne doit donc pas paroître étrange que ce ſuc puiſſe compoſer, puiſſe nourrir nos parties ſolides, & en acquérir la conſiſtance, puiſque des ſucs beaucoup plus ſubtiliſés compoſent des corps bien autrement ſolides que les nôtres, & puiſque la ſolidité même des corps compoſés paroît ne provenir que de la ſubtilité des principes qui entrent dans leur compoſition.

M. Lieutaud obſerve encore que la matiere des eſprits animaux, ou le ſuc nerveux, eſt en trop petite quantité, pour compoſer, accroître & nourrir le grand nombre des diverſes parties qui conſtituent le corps humain.

Si l'on fait bien attention à la gradation lente & inſenſible de toutes ces opérations, on verra ſans peine que l'Agent qui les exécute, le fait à peu de frais, & n'y emploie pas une ſi grande quantité de matériaux qu'on pourroit le croire.

Il eſt certain que la vîteſſe proportionnelle de l'accroiſſement & de la nutrition, n'eſt jamais auſſi grande dans aucun âge que dans le fœtus; puiſque commençant par une goutte de liqueur limpide, il acquiert dans l'eſpace de neuf mois, la peſanteur à peu-ptès de douze livres. Cependant cet accroiſſement conſidérable, compenſation faite d'un jour à l'autre, n'exige qu'environ cinq gros & demi ou onze ſeizieme d'une once de ſubſtance par jour.

Ce fœtus mis au jour devient dans l'eſpace de vingt ans, environ douze fois plus peſant, c'eſt-à-dire il ajoute onze fois autant de peſanteur à celle qu'il avoit en naiſſant. Ce ſecond accroiſſement moins rapide que le premier, compenſation également faite d'un tems à l'autre, n'exige qu'environ deux gros un tiers, ou ſept vingt-quatrieme d'une once par jour.

Depuis l'âge de vingt ou vingt un ans, le corps ne croît plus en longueur, il grossit ordinairement, mais il est rare que son poids augmente de plus de trente livres, depuis vingt jusqu'à soixante ans, & souvent il diminue dans la vieillesse, de maniere que depuis vingt ans jusqu'à la mort, l'accroissement en grosseur, dans un état naturel, étant divisé par jour, ne peut généralement être estimé au de-là de la trentieme partie d'une once.

Reste à évaluer la quantité de suc nourricier nécessaire à réparer les déperditions substantielles qui se font journellement. Quand on évalueroit deux, quatre & même six fois plus cette quantité réparante que celle qui est employée à l'accroissement depuis la naissance jusqu'à l'âge de vingt ans, (ce qui doit certainement paroître excessif) le tout ensemble ne monteroit au plus qu'à deux onces par jour; & cette quantité quoiqu'exagérée peut-être de moitié, est-elle donc si énorme, pour que la nature ne puisse pas employer à cette opération le même Agent qui sert au mouvement & au sentiment? Voyons donc si le cerveau est capable de fournir non seulement cette quantité de deux onces de suc nourricier, réputée tout au plus nécessaire par jour, mais encore beaucoup davantage, s'il en étoit besoin.

On ſait que quatre arteres conſidérables, les deux carotides, & les deux vertébrales portent abondamment dans le cerveau, les parties les plus vives & les plus ſpiritueuſes du ſang. Les effets viſibles & plus ou moins prompts des poiſons ſubtils, & de toutes les liqueurs fumeuſes qui affectent principalement le cerveau, & en alterent ſubitement les fonctions comme dans l'ivreſſe, ne permettent pas de douter que les ſubſtances les plus animées ne lui ſoient deſtinées par préférence. M. Haller & avec lui tous les Obſervateurs les plus attentifs, ont eſtimé généralement qu'il monte dans ce viſcere la ſixieme partie au moins de tout le ſang du corps humain. Et le Succeſſeur de l'immortel M. le Cat, qui met cette eſtimation au plus bas, a démontré par un calcul fort exact, que le cerveau reçoit à lui ſeul par ſes quatre arteres, un gros de ſang au moins par chaque ſeconde eſpace ordinaire de chaque mouvement ſyſtaltique du cœur, ce qui fait ſept onces & demie par minute.

D'après cette évaluation il réſulte qu'il paſſe & repaſſe dans le cerveau vingt-huit livres deux onces de ſang par heure; ce qui dans un jour, ou vingt-quatre heures, monte à 675 livres, qui par des renouvellements ſans ceſſe répétés, entrent, ſortent, rentrent & circulent ſucceſſivement

ment dans ce viſcere, ſoit ſous la forme ſanguine, ſoit ſous la forme lymphatique.

Pourquoi donc ce ſécrétoire reçoit-il un tribut incomparablement plus abondant & plus pur que tous les autres? Eſt-il probable que la nature ait voulu prendre tant de ſoins, & faire de ſi grands frais pour n'extraire que le peu de ſubſtance entiérement volatile des eſprits animaux uniquement deſtinés au mouvement & aux ſenſations? D'après cela eſt-il croyable que cette même nature toujours ſimple & ſage, ait voulu charger du miniſtere de la nutrition, un autre agent, quand même l'impuiſſance de cet agent pour remplir cette fonction, ne ſeroit pas d'ailleurs viſiblement reconnue? Eſt-ce ſon caractere de multiplier ainſi ſes moyens ſans néceſſité, & par quelle raiſon s'écarteroit-elle de l'unité de ſes principes dans cette ſeule occaſion?

Revenons à notre calcul. Quand on ſuppoſeroit que la liqueur dépoſée & filtrée dans le ſécrétoire du cerveau, ne ſeroit que la millieme partie du ſang qui y eſt admis, cette millieme partie produiroit encore dix onces ſix gros & deux cinquiemes de ſubſtance, filtrée dans les vingt-quatre heures.

Or cette millieme partie ſeroit beaucoup plus que ſuffiſante, pour fournir non ſeulement la

ſubſtance à la ſpiritualité & au mouvement ; mais encore celle de la compoſition, de l'accroiſſement, de la nutrition & de la réparation de tous les ſolides, ainſi que le levain ſpiritueux dont la matiere ſéminale eſt copieuſement pourvue, & le peu qui ſe communique généralement à tous les ſucs.

Quand on réduiroit même de moitié cette millieme partie, le produit balanceroit encore la dépenſe. D'ailleurs cette dépenſe & ce produit ne peuvent pas être les mêmes dans tous les corps. Quoique ces deux objets doivent toujours être relatifs l'un à l'autre, pour former le juſte équilibre qui établit la ſanté parfaite ; cependant ils peuvent varier, comme ils varient en effet, ſelon la diverſité des conſtitutions, des âges & des ſituations. Mais le plus ou le moins qui réſulte de cette variété, n'affoiblit point la réalité eſſentielle de ce méchaniſme indiſpenſable.

Par tout ce que nous venons de voir, on peut conclure contre le ſentiment du célébre M. Lieutaud, & de beaucoup d'Auteurs reſpectables, que la ténuité volatile & la petite quantité du ſuc nerveux, ne ſont pas des raiſons pour l'exclure de la nutrition, puiſque la premiere qualité eſt abſolument néceſſaire, & que la ſeconde eſt très-ſuffiſante à cette opération. Paſſons à une autre difficulté.

Rien ne me paroît ſi obſcur & ſi peu raiſonnable que tout ce qu'on a dit jusqu'ici pour expliquer la nutrition.

Les anciens ont cru pendant plus de vingt ſiécles que les arteres ſanguines fourniſſoient immédiatement le ſuc nourricier à tout le corps. Cette erreur n'a guere été bien connue, que depuis que Bartholin découvrit en 1651, les vaiſſeaux lymphatiques ; mais il paroît que cette découverte n'a détruit une ancienne erreur que pour en introduire une nouvelle.

A peine cette lymphe a-t-elle été manifeſtée, qu'on lui a conféré de commun accord le privilege excluſif de la nutrition, dont le ſang avoit joui jusqu'alors ; elle méritoit ſûrement cette préférence, parce que c'eſt un ſuc beaucoup mieux élaboré, quoique non encore aſſez parfaitement pour exercer cet emploi.

Cette révolution a fait naître des ſiſtêmes plus vraiſemblables que ceux des anciens, mais dans le fait, ils ne ſont gueres mieux fondés, comme nous l'avons déja vû en partie. Les uns ont imaginé que cette lymphe extrêmement atténuée par des circulations ſans nombre, & par le jeu des organes, s'inſinue ſous la forme de roſée ou de vapeur, à travers une infinité de pores, dans les plus petits interſtices de toutes les fibres, ſoit pour

les accroître, ſoit pour réparer leurs pertes & les renouveller, en s'y appliquant exactement, & en y acquérant la conſiſtance relative, par le moyen de la chaleur, du repos, & de ſa qualité glutineuſe.

D'autres, transformant cette lymphe en ſubſtance cellulaire qui ſert d'enveloppe à toutes les parties du corps, ont penſé qu'elle leur ſert en même tems de matiere formatrice & réparante; ce qui n'eſt appuyé que ſur des apparences illuſoires.

Enfin, la plupart ont décidé que cette liqueur eſt fournie par l'extrêmité des vaiſſeaux collatéraux des arteres lymphatiques, à toutes les parties du corps, dans leſquelles ces vaiſſeaux s'inſérent de toutes parts, & en tout ſens, pour y charrier ce prétendu ſuc nourricier qui par la voye de la *juxta poſition*, comme ils l'appellent, s'adapte dans tous les petits vuides qu'il rencontre, s'y colle par des couches à peu-près ſemblables à celles d'un vernis, & emprunte avec le tems, la forme, la figure & la cohéſion ſpécifiques de chaque partie réparée.

Ce qu'il y a de bien ſingulier, c'eſt que toutes les autorités ſe réuniſſent pour attribuer généralement à tous les ſucs la deſtruction ſucceſſive des organes, opérée par leurs frottements continuels,

& que perſonne, au moins que je ſache, n'en ait même excepté le ſuc nourricier dans ſon état naturel; de maniere qu'il paroît que ce ſuc quel qu'il puiſſe être, contribue comme les autres à la deſtruction des parties, au même tems qu'il les répare.

Ces différentes hypothèſes ſont plus ingénieuſes que ſolides. Je n'entreprendrai pas de les combattre, quoique j'y aie trouvé des difficultés inſolubles; cependant les obſervations de ces ſavants Auteurs peuvent conduire, comme par dégrés, à la découverte des vrais principes. En ajoutant mes conjectures aux leurs, j'eſpere de donner ſur cette matiere importante un ſentiment mieux fondé ſur les loix générales de la nature, & aſſez intelligible pour être compris des Lecteurs attentifs.

Nous avons déja vû comment toutes les humeurs, par des circulations & des préparations multipliées, s'épurent, s'affinent & ſe tranſforment les unes dans les autres, jusqu'à ce qu'elles ſoient parvenues à l'élaboration ſuprême du ſuc nerveux qui eſt leur dernier terme, d'après lequel elles abandonnent en partie la claſſe des liquides pour entrer dans celle des ſolides qu'elles compoſent.

Nous avons vû également d'après les meilleurs

Auteurs, que ce n'eſt que dans les plus petits vaiſſeaux qui compoſent les trames primitives dont nos parties ſont formées, que l'accroiſſement & la nutrition peuvent ſe faire, & que ces petits vaiſſeaux ſont purement nerveux.

Nous avons auſſi démontré que ni le chyle, ni le ſang, ni la lymphe ne peuvent entrer dans ces vaiſſeaux primitifs; que ce n'eſt que dans leur intérieur que la nutrition peut ſe faire, & qu'il n'y a que le ſuc nerveux qui ait les qualités convenables pour y pénétrer, & conſéquemment pour les nourrir.

C'eſt en ſortant du cerveau que ce ſuc ſe diſtribue dans tout le ſyſtême nerveux qui eſt la baſe primordiale de tout le corps, la voie correſpondante de toutes les parties, & la gaîne univerſelle de tous les vaiſſeaux de la nutrition. La maniere dont ces vaiſſeaux ſe trouvent nourris, échappe à tous les ſens; mais elle doit être fort ſimple, comme toutes les opérations de la nature.

Nous avons vû (1) que ce ſuc nerveux n'eſt autre choſe que l'extrait le plus pur des autres

---

(1) Voyez la ſect. 3e. du premier paragraphe de cet art. pag. 18.

liqueurs, composé des mêmes principes, sans addition d'aucune substance étrangere & inconnue. Nous avons vû que dans l'aggrégation de ces principes, les plus spiritueux prédominent sur les autres, c'est-à-dire les particules lumineuses & ignées que je regarde comme identiques, à la seule différence près de leur subtilité respective. Il paroît que le feu élémentaire doit nécessairement prédominer, si l'on fait attention que ce principe est le seul doué d'activité par lui-même, le seul qui donne le branle à tous les corps. Nous avons vû enfin que cet être incoercible exerceroit les plus grands ravages dans tout le systême nerveux, si sa force impétueuse & expansive n'étoit retenue & tempérée par l'alliage de ses associés élémentaires.

Après toutes ces observations, il faut expliquer comment la vertu nutritive doit & ne peut résider que dans cette société. Les éléments qui la composent sont tellement subtilisés, qu'ils ne doivent guere former qu'une espece de vapeur chaude, humide & coagulable qui s'étend dans toutes les cavités imperceptibles des fibres primitives ou nerveuses. L'élément qui domine, agite continuellement cette vapeur dont il est enveloppé; il la presse contre les parois convexes des fibres nerveuses où elle est contenue, & ces

fibres élaſtiques de leur nature réagiſſant ſur la vapeur comprimée, aident à repouſſer la force dilatante.

De-là il eſt aiſé de comprendre le mouvement muſculaire, & pourquoi un muſcle ſe raccourcit à chaque contraction, puiſque l'action dilatante du feu dominant, en preſſant la vapeur qui le lie, doit néceſſairement élargir la cavité de chaque fibre; ce qui ne peut ſe faire qu'aux dépens de ſa longueur.

On objectera ſans doute que le raccourciſſement du muſcle, occaſionné par la dilatation de ſes fibres, devroit par conſéquent augmenter ſon volume, tandis que l'expérience prouve le contraire.

M. le Cat a répondu ſolidement à cette objection, dans ſon Traité ſur le mouvement muſculaire. Cet Obſervateur attentif démontre que le muſcle très-rouge & très-poli dans ſon relâchement, ſe ride & devient pâle dans ſa contraction. Cette diminution de rougeur ne peut provenir que de ce que la force dilatante de la fibre, ſupérieure à celle des vaiſſeaux ſanguins qui ſe diſtribuent abondamment dans le muſcle, les comprime, & en expulſe une partie du ſang qui les remplit & les colore.

D'où il s'enſuit que les vaiſſeaux ſanguins doi-

vent néceſſairement diminuer de volume, & que cette diminution ſubite doit plus que compenſer le gonflement des fibres contractées.

On concevra auſſi par-là que les rides ſont un effet indiſpenſable du froncement & des inégalités, dont ces divers tuyaux entremêlés doivent être ſuſceptibles, puiſque les uns ſe déſempliſſent à meſure que les autres ſe gonflent & ſe raccourciſſent. Enfin tous ces changements doivent diſparoître dans l'extenſion ſucceſſive & commune des différents tuyaux dont le muſcle eſt compoſé.

Revenons au méchaniſme de la nutrition. En même tems que la vapeur preſſée par le feu dominant fait contracter le muſcle, étant glutineuſe de ſa nature, elle dépoſe contre les parois de chaque fibre un enduit fort léger, qui ſans ceſſe répété, échauffé, comprimé par la même cauſe, s'y applique, s'y imbibe, s'y incorpore, & acquiert la conſiſtance relative à l'action plus ou moins longue & continuée qu'il éprouve, ſelon le plus ou le moins de réſiſtance de la partie à laquelle il s'incorpore; & c'eſt par cette raiſon que les parties dures ſont plus longtems à ſe former que les molles.

Mais, dira-t-on, quelque léger que ſoit l'enduit continuellement dépoſé, il doit facilement boucher des cavités auſſi imperceptibles que celles

des fibres primitives, & les rendre en peu de tems totalement ſolides.

Cette obſervation eſt juſte: auſſi arrive-t-il que lorſque la vapeur nourriciere ou le ſuc nerveux, ſe trouve vicié, épaiſſi, deſſeché, trop ou trop peu échauffé, quantité de filets nerveux ſe rétréciſſent & même ſe ſolidifient; ce qu'il eſt aiſé de remarquer ſur-tout dans la vieilleſſe, âge auquel ce ſuc eſt trop affoibli ou trop dépourvu de principes ſpiritueux, pour ne pas occaſionner plus ou moins cet inconvénient, auquel les vieilles gens doivent principalement attribuer la roideur de leurs articulations, la lenteur de leurs mouvements, les paralyſies & autres maux de cette eſpece. Mais cet inconvénient qui n'arrive que par la dépravation de ce ſuc, devient impoſſible, tant que ce ſuc conſerve ſes qualités naturelles.

A meſure que l'enduit léger eſt dépoſé par la vapeur preſſée contre la ſurface interne de chaque fibre primitive, la ſurface externe de cette même fibre qui ſert de trame à tous les autres genres de vaiſſeaux, eſt en même-tems rongée & détruite par le frottement également continuel de tous les ſucs ſubalternes qui y circulent; de maniere que chaque fibre primitive perd autant à l'extérieur, qu'elle acquiert en même-tems à l'intérieur.

Mais, dira t'on, cela ne doit pas empêcher la prompte ſolidification de la fibre, parce que quoiqu'uſée en dehors, elle ne doit pas moins ſe remplir en dedans.

On réſoudra facilement cette difficulté, ſi on fait attention que la vapeur nourriciere ou l'enduit dépoſé à l'intérieur, n'eſt d'abord qu'une matiere infiniment molle & extenſible ; que cette matiere eſt toujours ſoumiſe à l'action dilatante de l'agent qui la preſſe, & qui doit par conſéquent l'écarter autant que le calibre fibreux peut s'étendre, tellement que ce calibre doit toujours être le même, malgré les couches dépoſées, parce que l'agent renfermé les écarte continuellement par ſon action ; action qui ſert en même-tems à comprimer ces couches intérieures, de maniere à leur faire acquérir la conſiſtance néceſſaire aux couches extérieures, qui s'uſent, & auxquelles les intérieures ſe trouvent ſucceſſivement ſubſtituées.

C'eſt ainſi que nos plus petits vaiſſeaux & par conſéquent toutes nos parties qui en ſont formées, ſe détruiſent & ſe régénerent ſans ceſſe. Ne voit-on pas que l'épiderme extérieurement écaillé ou rendu farineux, eſt intérieurement remplacé par des lames nouvelles ? Les poils, les ongles extérieurement coupés ou uſés, ne renaiſſent-ils

pas de même ? Ce méchaniſme eſt univerſel.

De-là il eſt évident qu'il ne ſe fait point de déperdition dans l'intérieur des vaiſſeaux primitifs, & qu'elle ne peut ſe faire qu'à leur extérieur, qui ſert de parois aux vaiſſeaux de tous les autres genres ; parce qu'il eſt abſurde de penſer que la même liqueur qui ſert à détruire les vaiſſeaux par les frottements de ſa circulation, répare ces vaiſſeaux en même-tems qu'elle les détruit.

Si la liqueur circulante a la force d'arracher des vaiſſeaux qui la contiennent des parties déja ſolidifiées ; par quel miracle n'entraîneroit-elle pas en même-tems la matiere encore molle & fluide qu'elle laiſſe à la place des matieres déja fermes qu'elle enleve ?

Je ſuppoſe qu'on forme un canal de pierres ; qu'on faſſe couler dans ce canal une eau rapide, & que cette eau ſoit en même-tems chargée de particules pierreuſes de même eſpece que celles dont le canal eſt formé ; l'expérience prouve que cette eau courante à force de froiſſer les parois du canal, les rongera peu-à-peu, & entraînera les particules rongées. Croiroit-on que cette même eau qui a la force de ronger & d'entraîner des parties déja fermes & ſolides, auroit en même-tems la faculté de dépoſer, à la place des parties enlevées, les matieres encore mobiles dont

elle eſt imprégnée, pour réparer les breches qu'elle fait aux parois du canal ? Croiroit-on que les particules dépoſées contre les petits vuides de ces parois, auroient le pouvoir de s'y incorporer & d'éluder l'action de l'eau qui y coule & les froiſſe ſans ceſſe, tandis que la pierre la plus dure ne ſauroit réſiſter à cette action ? Si l'eau après avoir dépoſé les matieres réparantes, ceſſoit de couler par intervalle, les matieres dépoſées pourroient dans ces intervalles, acquérir de la conſiſtance & de la fermeté, à peu-près comme du ciment qui ſe deſſéche & s'affermit contre un mur : mais on doit obſerver que l'eau coule toujours, & dans ce cas il eſt impoſſible qu'elle détruiſe & répare en même-tems les ſurfaces du canal qui ſont aſſujéties aux frottements dans ſon cours.

On ne manquera pas de m'objecter que les tuyaux qui ſervent à conduire l'eau, & à la conduire rapidement, s'obſtruent & finiſſent par ſe boucher totalement, ſi l'eau qu'ils renferment, eſt ſélétineuſe comme celles d'Arcueil, d'Iſſy & beaucoup d'autres.

Cette obſervation fortifie mon opinion. De deux choſes l'une : ou l'eau qui coule dans un canal, dépoſe, ou ne dépoſe pas. Si elle ne dépoſe pas, il eſt certain que par ſes frottements

continuels elle rongera les parois du canal qu'elle parcourt ; & il eſt également certain que dans ce cas elle ne pourra pas ſubſtituer aux matieres rongées d'autres matieres réparantes. Si au contraire cette eau dépoſe, elle formera à la vérité des concrétions capables de remplir avec le tems la capacité du canal ; mais pour lors cette eau ne pourra plus ronger les ſurfaces plaquées par les enduits dépoſés. Ainſi de quelque nature que ſoit l'eau coulante, elle ne peut pas avoir la double faculté de détruire & de réparer en même-tems le canal qui la contient.

Il en eſt de même de nos humeurs relativement à la nutrition. Le chyle, le ſang, la lymphe, la ſéroſité, les urines, les ſueurs, la bile, la ſalive, & généralement tous les ſucs ſubalternes qui circulent dans le corps humain, rongent les vaiſſeaux par leſquels ils paſſent continuellement, & les détruiſent plus ou moins en raiſon de l'action particuliere de chaque liqueur, & de la réſiſtance plus ou moins grande des vaiſſeaux deſtinés à chaque eſpece : mais il répugne à la raiſon, qu'aucune de ces liqueurs puiſſe réparer en même tems ce qu'elle détruit ; la ſeule liqueur qui ne détruit pas, c'eſt celle qui nourrit, & cette liqueur ne peut être que le ſuc nerveux.

Il peut cependant arriver, & il arrive en effet

que ce ſuc nourricier ceſſe de nourrir, & devient quelquefois deſtructif lui-même; mais ce ne ſera jamais dans ſon état naturel, & ſeulement lorſque quelque vice eſſentiel l'aura fait dégénérer; comme nous l'expliquerons plus au long dans l'article des affections vaporeuſes.

Si l'on obſerve attentivement la conſtruction du nerf, on ſera de plus en plus convaincu que ſon ſuc eſt véritablement la ſeule ſubſtance nourriciere.

Tous les troncs nerveux au nombre de 40 paires, naiſſent du cerveau & de la moëlle épiniere; tous ces troncs ſont composés de filets innombrables & ſi déliés, que ſuivant la découverte de Lewenhoeck, une petite portion de nerfs, groſſe comme trois poils de barbe, eſt composée pour le moins de mille petits tuyaux diſpoſés en ſpirale. Ces filets étroitement unis, & joints enſemble par les cloiſons membraneuſes de la pie-mere qui s'y prolonge, ſont tous continus depuis leur origine juſqu'à leur inſertion, & cette continuité exiſte également dans les ſubdiviſions infinies qui naiſſent des troncs originels.

Or il eſt certain que la lymphe ex-ſanguine ne peut pénétrer & ne communique point en effet dans l'intérieur de ces filets nerveux, ſoit réunis en troncs, ſoit diviſés en fibres. Il eſt également

certain que ces nerfs réunis ou divisés renferment un suc; il l'est aussi qu'ils sont nourris, & qu'ils ne peuvent l'être qu'intérieurement.

Donc il est impossible que la lymphe ex-sanguine qui dans le fait ne peut pénétrer & ne pénétre point dans l'intérieur des nerfs, les nourrisse. Donc il est évident qu'ils ne peuvent être nourris que par le suc qu'ils renferment, & que ce même suc qui les nourrit, les compose également, parce que la nutrition n'est autre chose qu'une génération continuée.

Après cela, est-il croyable que le même suc qui compose & nourrit les nerfs, ne nourrisse & ne compose pas de même toutes les autres parties dont l'origine est purement nerveuse? Est-il croyable que la nature ait établi deux sucs alimentaires différents, l'un destiné aux nerfs seulement, & l'autre à tout le reste du corps? Il faudroit des preuves, les plus physiquement sensibles, pour faire croire que la nature est capable d'une combinaison si extraordinaire, généralement démentie par toutes ses opérations connues, qu'on voit toujours dirigées par des principes uniformes.

Dira-t-on que ce suc n'existe pas? Mais on convient que son existence est nécessaire au mouvement & au sentiment. Pourquoi donc la nieroit-on

nieroit - on lorſqu'il s'agit de la nutrition ?

D'ailleurs quelque ſubtil que ſoit ce ſuc, pluſieurs Auteurs très-célebres & dignes de foi atteſtent l'avoir obſervé. Malpighi aſſure poſitivement en avoir vû une aſſez grande quantité ſuinter d'un gros nerf coupé à un bras vivant. Gliſſon, Vienſſens, le Cat ont ſoutenu cette vérité, quoiqu'ils l'aient tous plus ou moins enveloppée & obſcurcie par des ſuppoſitions étrangeres.

Palfin dans ſon Anatomie refondue par M. A. Petit, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine en l'Univerſité de Paris, dit expreſſément avoir preſſé des nerfs un peu gros entre ſes doigts, & en avoir exprimé une liqueur lymphatique très-légérement colorée; que cette liqueur ne venoit point des cellules du tiſſu qui unit & lie enſemble les filets qui forment le nerf, mais du milieu de la fibre nerveuſe elle-même, & qu'il a répété pluſieurs fois cette expérience dans ſes leçons publiques & particulieres. Il croit cependant que cette liqueur exprimée n'eſt point l'eſprit animal, & que c'en eſt peut-être le véhicule.

Si M. Palfin eût fait attention que cet eſprit animal ne pouvoit être que l'extrait le plus pur des autres ſucs, il auroit reconnu ſans doute que la liqueur exprimée ne pouvoit donc être autre choſe que des particules nourricieres les plus

épaiſſies, qui ſervent effectivement de véhicule, d'alliage, & de lien à cet être ſpiritueux, qui particulierement chargé des fonctions actives & ſenſitives, ſe communique en même tems à ſes co aſſociés, pour exercer de concert les fonctions nutritives : parce qu'il eſt impoſſible à la nature d'exécuter la moindre production dans aucun de ſes trois regnes, ſans le concours du feu élémentaire, le premier de tous les principes, & le ſeul qui vivifie.

Il eſt vrai que les expériences que j'ai citées n'ont pas été confirmées par beaucoup d'autres ; mais on doit faire attention qu'il eſt très-rare que ce ſuc extrêmement ſubtil, ſe trouve ſuffiſamment épaiſſi pour devenir viſible, comme il l'a été aux yeux de Malpighi & de Palfin : & il eſt plus que probable que ſa viſibilité eſt preſque impoſſible, ſurtout dans des nerfs affaiſſés par la privation de la vie, comme le ſont ceux que l'on ſoumet ordinairement aux expériences. Dans le cas même que l'expérience ſe faſſe ſur le nerf d'un animal vivant, la douleur convulſive que ce nerf doit ſouffrir, eſt bien capable de faire refluer le ſuc contenu plutôt que de le faire ſortir, comme l'a judicieuſement remarqué M. le Cat.

Malgré ce défaut de confirmation expérimentale, il n'y a pas lieu de ſoupçonner que des Sa-

vants, que d'honnêtes gens, qui ne pouvoient avoir en vûe que l'amour du vrai, l'inſtruction & le bien public, aient voulu en impoſer. Il faut donc croire que des circonſtances particulieres, qui ne ſe rencontrent preſque jamais, leur ont procuré cette découverte, qui s'eſt refuſée à mille autres, d'autant mieux que les effets les plus ſenſibles prouvent néceſſairement l'exiſtence de leur cauſe, quoiqu'elle échappe à nos ſens.

Si l'on examine encore attentivement les ramifications nerveuſes dans leurs ſubdiviſions infinies, on verra qu'elles paroiſſent ſe réſoudre en tiſſu cellulaire qu'un Auteur moderne des plus recommandables a regardé comme la ſubſtance directement nourriciere des organes.

Je ne m'arrêterai pas à parler des uſages connus de la graiſſe dans les parties qu'elle occupe, & auxquelles elle ſert généralement d'enveloppe. Je remarquerai ſeulement que cette enveloppe a des communications directes, tant avec elle-même dans toute ſon étendue, qu'avec toutes les parties qu'elle accompagne; comme l'expérience de bourſoufler les corps au moyen de l'air, & d'autres obſervations le démontrent évidemment. Je remarquerai auſſi que les molécules graiſſeuſes ſont ſubtiles, oléagineuſes, ardentes & coagulables: par conſéquent leur nature eſt aſſez ſem-

blable à celle qui doit caractériser le suc nourricier.

Ne seroit-il donc pas juste de regarder la graisse comme une surabondance du suc alimentaire le plus grossier que les filets nerveux qui se résolvent en tissu cellulaire, y déposent? Ne seroit-ce pas-là la source de cette rosée lymphatique, de cette vapeur gluante, qui s'exhale & s'amasse dans ce tissu? Ne seroit-ce pas ainsi que la nature prévoyante formeroit cette réserve, pour s'en servir dans les tems de disette?

En effet, ne voit on pas cette graisse disparoître, soit par l'abstinence, les maladies, ou la grande vieillesse, soit par trop d'exercice, de travail ou de fortes contentions d'esprit? Comment disparoît-elle ainsi? Voici ce qu'il me paroît raisonnable de penser.

Dans la vieillesse extrême, après de longues dietes, de longues maladies, des contentions d'esprit forcées, &c. la matiere des digestions venant à manquer ou à se vicier, ce qui revient à peu-près au même, le sang privé de chyle, ne porte plus dans le cerveau son tribut ordinaire; ce viscere dépourvu de matiere, ne peut pas fabriquer la quantité de suc nécessaire à l'aliment du corps. Pour lors les veines repompent le suc déposé dans un tems d'abondance, & le repor-

tent dans les voies de la circulation, pour suppléer en partie au beſoin ſurvenu. Voilà comment on maigrit à la ſuite des accidents dont nous venons de parler.

Quant à l'excès de travail & d'exercice, on ſait qu'il procure une grande déperdition de ſubſtance, quoique les digeſtions ſe faſſent bien, & en quantité convenable. Mais la dépenſe étant proportionnée au produit, il ne reſte que peu ou point de ſuperflu; par conſéquent les extrêmités nerveuſes n'ont que peu ou rien à dépoſer dans le magaſin cellulaire; & voilà comment les gens de travail ne ſont preſque jamaïs gras.

Au contraire les perſonnes naturellement bien conſtituées, bien nourries, oiſives, & ſans inquiétudes, ne font preſque pas de déperdition relativement à la quantité de ſuc nourricier que leur cerveau fabrique. Cette quantité n'étant pas à beaucoup près employée, eſt miſe en réſerve, comme nous l'avons dit, & lorſqu'elle eſt exceſſive, loin d'être une reſſource utile, elle devient une véritable cauſe d'infirmité. La trop grande réplétion, en diminuant l'élaſticité des organes, fait croupir & condenſe les ſucs contenus, d'où réſultent tous les accidents rapportés ci-après. (1)

(1) Voyez art. 3, parag. 2, ſect. premiere.

Le tiſſu cellulaire ou muqueux n'eſt donc point du tout l'organe directement nutritif du corps ; cette opération ne peut appartenir qu'au ſuc filtré dans le cerveau, & tranſmis dans toutes les fibres primitives ou nerveuſes, dont les extrêmités dépoſent le ſuc graiſſeux ; & enfin la ſubtilité pénétrante des particules élémentaires de la graiſſe, ainſi que ſes autres qualités connues démontrent ſon analogie intime avec le fluide nerveux, & directement nourricier, d'où elle dérive, & où elle retourne dans l'occaſion, étant repompée par les vaiſſeaux.

On répétera peut-être une grande objection qui ſemble détruire la néceſſité & même la poſſibilité de la préparation du fluide dans le cerveau ; puiſque pluſieurs fœtus ſont venus au monde, ſans cerveau, ſans cervelet, ſans moëlle épiniere, & même ſans tête & ſans cou, par conſéquent ſans organe propre à cette ſécrétion ; exemples que l'on peut voir dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, années 1701 & 1711. Cependant ces fœtus ont joui de la vie un certain tems, & ont par conſéquent été nourris.

Pluſieurs Auteurs ont déja répondu que ces fœtus devoient avoir, ſoit à la baſe du crâne, ſoit dans le canal de l'épine ou au principe des nerfs, une membrane garnie de glandes, ou des

vaiſſeaux propres à ſéparer du ſang artériel cette lymphe ſpiritueuſe.

Je ne répondrai pas non plus à l'objection qui réſulte de ce qu'un nerf lié ne ſe gonfle pas ſenſiblement au-deſſus de la ligature, tandis qu'il perd ſon action au-deſſous; d'où l'on prétend conclure qu'il ne coule aucun fluide dans le nerf. M. Col de Villars & pluſieurs autres, ont fait voir la futilité de cette obſervation, qui n'autoriſe pas le moindre doute ſur l'exiſtence réelle du ſuc nerveux, communément reconnu pour l'inſtrument immédiat de la ſenſibilité & du mouvement, & qu'il n'eſt gueres poſſible de méconnoître non plus pour celui de la nutrition.

Comme on ne refuſe pas au fluide nerveux les propriétés de faire ſentir & mouvoir, je ne crois pas néceſſaire de m'arrêter ſur ces deux objets. Je ne ferai que rapporter quelques exemples aſſez connus, qui achevent de démontrer que la vertu nutritive ne pouvant être attribuée à la lymphe ex-ſanguine, appartient néceſſairement à la lymphe nervale.

Qu'un nerf ſe trouve coupé, vous verrez qu'il conſervera le mouvement & la ſenſibilité, depuis ſa ſource juſqu'à ſa diviſion, parce que le fluide animal peut encore couler dans ſes filieres juſqu'à cette diviſion; au lieu que vous verrez

la partie séparée devenir immobile & insensible, parce que ne conservant plus de communication avec sa source, elle n'en peut plus recevoir le fluide qui l'animoit; donc les nerfs & toutes les parties nerveuses ne sont sensibles & mobiles que par l'intervention du fluide qui coule dans leurs filieres.

Voyez un membre parfaitement paralysé, il est non seulement presque toujours immobile & insensible, mais encore desséché faute d'une nourriture suffisante, cependant vous voyez la lymphe ex-sanguine, de même que le sang, & d'autres fluides couler encore abondamment dans ce membre, la lymphe nervale en est seule interceptée : donc son interception cause seule son immobilité, son insensibilité, son atrophie; donc sa présence seule lui procuroit la mobilité, la sensibilité, la nourriture.

Si la lymphe ex-sanguine nourrissoit, un bras paralysé devroit être nourri comme tout le reste du corps, puisqu'elle y circule également. Or il est certain que ce bras ne cesse d'être nourri qu'en cessant de se mouvoir & d'être sensible. Donc il est évident que le même suc que l'on reconnoît pour l'instrument de la sensibilité & du mouvement, est en même-tems celui de la nutrition.

Dira-t-on que les organes de ce bras ayant

perdu leur élaſticité tonique, ne permettent plus à cette lymphe d'y exercer ſes fonctions nutritives ? Mais la diminution de l'élaſticité organique, bien loin de diminuer la nutrition, ne devroit-elle pas l'augmenter ?

On ſait que cette lymphe eſt viſqueuſe, lente & coagulable de ſa nature, par conſéquent le défaut de la réaction organique devroit l'arrêter & l'accumuler dans ce bras : la nourriture ſeroit donc plus abondante dans cette partie en repos que dans les autres douées d'action ; or le contraire arrive : donc ce n'eſt pas cette lymphe qui nourrit ; donc c'eſt le ſuc qui ne circule plus, ou que très-peu dans ce bras ; donc ce ſuc ne peut être que celui des nerfs.

SECTION TROISIEME.

Le Fluide nerveux eſt l'organe des ſenſations.

APRÈS avoir ſuffiſamment établi que le fluide nerveux n'eſt autre choſe que le produit le plus parfait de tous les ſucs corporels, & que ſans nul autre ſecours il devient l'inſtrument direct dont la nature ſe ſert, non ſeulement pour compoſer, accroître & entretenir tous les êtres animés ; mais auſſi pour leur communiquer le mouvement, la ſenſibilité, la vie ; il reſte à voir comment ce mê-

me fluide eſt auſſi le miniſtre immédiat de la correſpondance admirable qui régne entre le cerveau & les ſens, entre l'ame & le corps.

Nous avons remarqué dans la ſection précédente que le feu élémentaire eſt ſeul doué d'action par lui-même. Il eſt à obſerver qu'il poſſéde auſſi la propriété excluſive de faire ſentir dans le même moment ſon action dans un point fort éloigné de celui où il reçoit le choc, comme nous le démontrerons par la ſuite.

Sans le feu élémentaire tous les corps ſeroient éternellement immobiles, en ſuppoſant qu'ils puſſent exiſter ſans lui ; ce n'eſt que de lui que chacun d'eux reçoit le dégré d'activité proportionné à ſon eſpece. Cette activité communiquée eſt plus ou moins rapide ou rallentie, en raiſon de l'organiſation plus ou moins réſiſtante des ſubſtances diverſement combinées, auxquelles ce premier mobile ſe trouve uni.

Les principes extrêmement ſubtiliſés qui lient le feu élémentaire dans le fluide nerveux, ſuffiſent à peine à retenir la véhémence dangereuſe de ſon action, ſans rien diminuer de ſa vîteſſe néceſſaire ; & cet Agent eſt le ſeul capable de parcourir en un clin d'œil toute l'étendue des filieres nerveuſes, qui ſe communiquent depuis leur extrémité juſqu'à leur ſource.

Le sang même dans lequel cet agent est beaucoup affoibli & pour ainsi dire noyé dans un fleuve aqueux, & qui d'ailleurs est une liqueur fort grossiere, en comparaison de celle des nerfs, le sang, dis-je, est encore doué d'un grand mouvement, puisque dans une minute, selon le témoignage de M. Haller, il parcourt dans les plus grandes arteres, depuis 74 jusqu'à 149 pieds de distance.

Qu'on juge donc de la rapidité que doit avoir un fluide infiniment plus spiritueux; impossible à définir elle ne peut qu'être conçue; celle des éclairs n'est pas plus prompte & paroît parfaitement analogue, puisqu'elle est produite par le même principe dominant dans notre fluide.

Cette rapidité paroîtra bien moins surprenante si l'on songe à celle de la lumiere qui se propage du soleil à la terre en huit minutes, quoiqu'il y ait au moins trente-trois millions de lieues de distance.

Le fluide nerveux est donc la vraie substance médiatrice entre l'ame & le corps, le vrai Ministre subordonné à l'empire de ces deux Puissances correspondantes. Il en est de même en Physique, deux substances opposées ne se réunissent jamais & ne se combinent point ensemble avec leurs parties, à moins qu'elles ne trouvent un

medium junctionis. L'huile & l'eau dans leur état naturel, resteroient éternellement séparées, si p. exemp. on ne les unit pas par le moyen du sucre, &c.

On sait que plus un fluide est subtil, plus il est susceptible d'agitation, & qu'il n'est jamais dans un repos parfait, même dans sa plus grande stagnation, & quand ce fluide seroit simplement aqueux, à moins qu'il ne fut dans l'état de glace. A plus forte raison celui de nos nerfs est toujours en action, & cette action est plus ou moins vive, tant en raison de sa subtilité constitutive, que relativement aux chocs qu'il reçoit des Puissances qu'il sert.

Ainsi les objets n'affectent nos organes qu'autant qu'ils ébranlent plus ou moins le fluide qui les remplit; en même-tems la partie la plus active, & la plus subtile du fluide ébranlé rend au cerveau qui est son centre, l'impression reçue, & en fait réfléchir aussitôt la détermination que l'impression rendue a formée.

On diroit que la partie la plus active de notre fluide vital, est à peu-près comparable à des rayons de lumiere, qui par les filieres nerveuses seroient lancés du cerveau aux sens, & réfléchis des sens au cerveau par les impressions des objets extérieurs, avec une vîtesse égale à celle de deux

miroirs parallélement oppoſés, dont l'un répéte, dans le même inſtant, l'image directement repréſentée par l'autre. Chacun d'eux ſe la renvoie, la multiplie réciproquement ſans le moindre intervalle ſenſible de tems, quoiqu'il y en ait certainement un, mais ſi court, qu'on ne peut ni l'appercevoir, ni le déterminer qu'en raiſon de leur diſtance comparée à celle d'environ trente-trois millions de lieues que la lumiere parcourt en huit minutes.

Nos ſenſations ſont produites avec la même célérité. Leur méchaniſme ne doit pas paroître plus extraordinaire que celui de tous ces phénomenes que nous voyons, & que la nature opere par des principes auſſi ſimples qu'admirables.

Perſonne n'ignore que nos ſens, ces inſtruments de toutes nos connoiſſances, ſont au nombre de cinq, & que chacun d'eux eſt affecté d'une maniere différente. L'explication la plus ſimple de leurs affections particulieres achevera de prouver que le fluide nerveux eſt le véritable inſtrument de toutes nos ſenſations.

Le toucher a pour objet toute matiere aſſez ſolide & aſſez conſiſtante pour ébranler la ſurface de notre peau. Les mammelons nerveux qui y aboutiſſent, ayant reçu immédiatement l'impreſſion, leur ébranlement excite une émotion

ſubite dans le fluide ſenſitif qui remplit leurs filieres, & la partie la plus ſpiritueuſe répete, dans le même moment, entre le ſens affecté & le cerveau, l'impreſſion de l'un & la réſolution de l'autre, de la même maniere, auſſi promptement, & auſſi naturellement qu'un miroir réfléchit les rayons lumineux qui le frappent, ou que le fluide électrique communique une commotion ſimultanée à mille perſonnes qui ſe tenant les unes les autres, forment la chaîne électrique.

Le ſel eſt le principe actif des ſaveurs. Diverſifié ſelon les divers mêlanges des autres principes élémentaires auxquels il eſt aſſocié, il forme les diverſes ſenſations du goût. Les papilles nerveuſes qui s'élevent ſur la partie ſupérieure & les bords latéraux de la langue, ſont les organes qui reçoivent l'impreſſion directe ; le fluide contenu dans leurs filieres agit auſſi-tôt de la maniere que j'ai expliquée.

Les odeurs différent peu des ſaveurs, ſi ce n'eſt en ce que les ſels ſavoureux ſont groſſiers, & que les ſels odorans ſont volatils. Ces ſels volatils diverſifiés auſſi ſelon la diverſité de leur alliage, ſe répandent dans l'atmoſphere, & l'air qui par le moyen de la reſpiration heurte continuellement la membrane pituitaire dont le nez

eſt tapiſſé, eſt le véhicule par lequel ces corpuſcules apportés impriment la ſenſation de l'odorat ſur cette membrâne dont le fluide diſtribué dans ſes conduits exécute comme ailleurs ſon miniſtere correſpondant.

L'air eſt l'inſtrument paſſif qui tranſmet les ſons. Remué par les corps ſonores ou bruyants, il forme des vibrations rapides, qui parvenues aux nerfs auditifs agitent les organes de l'ouie, & le fluide vital qui les anime, fait en même-temps ſon office comme dans les organes précédents.

Perſonne ne peut douter que la lumiere ne ſoit la cauſe de la vue. Nous ne pouvons voir qu'autant que les rayons lumineux réfléchis par les objets, frappent & remuent nos organes viſuels.

Le fluide de la lumiere ſurpaſſe autant tous les fluides connus en ſubtilité & en vîteſſe, qu'il leur eſt inférieur par ſa force mouvante. Auſſi la nature toujours juſte dans ſes combinaiſons a-t-elle compoſé nos yeux d'un tiſſu tout nerveux, beaucoup plus ſenſible & plus délicat que tous les autres ſens, pour proportionner la réſiſtance de l'organe aux foibles impreſſions de l'agent. C'eſt par la même raiſon que cet organe ſitué très-près du cerveau abonde tellement en

efprits, qu'il femble le feul véritablement animé, au point qu'il eft généralement regardé comme le miroir de l'ame.

De-là il réfulte, que les rayons de la matiere lumineufe quelque foibles qu'ils foient, n'étant même que réfléchis par les images, font pourtant affez puiffants pour ébranler l'organe de la vifion & par lui le fluide animal dont il eft abondamment pourvu & qui au moyen du choc reçu, exerce en même-temps fes fonctions médiatrices.

Quelque tendres, quelque délicats que foient nos yeux, il eft cependant très-certain qu'ils font infiniment plus groffiers que le fuc nerveux ou efprit animal. Or fi les vibrations lumineufes font capables de remuer l'organe de la vue, ne doit-on pas à plus forte raifon convenir de leur puiffance à mettre en action le fuc nerveux, infiniment plus fubtil que cet organe?

On demandera fans doute, comment la fubftance lumineufe à peine capable de remuer les objets les plus délicats, peut avoir la force d'exciter ces fecouffes terribles qu'on éprouve quelquefois dans tout le corps par le feul effet de l'imagination ou des impreffions extérieures.

Cette objection feroit fondée fi je compofois le fuc nerveux de la feule matiere lumineufe; mais

mais comme elle ne fait qu'y dominer avec le feu élémentaire associé aux autres élémens purifiés & subtilisés de la maniere déja expliquée, paroîtra-t-il donc impossible que le concours de toutes ces forces réunies excite les secousses extraordinaires dont on s'étonne? Elles seroient encore beaucoup plus impétueuses & même insoutenables, si les principes passifs de cette société n'opposoient, par une juste combinaison, une digue proportionnée à la véhémence de ses agents.

Malgré l'opinion presque générale des Physiciens qui semblent distinguer en deux corps la matiere inflammable & la lumineuse, il y a tout lieu de croire qu'elles ne sont qu'une seule & même matiere, c'est à dire que la lumiere n'est autre chose que la substance la plus pure qu'une émanation du feu même. Je défie qu'on produise le moindre filet lumineux sans feu (1).

(1) Les vers-luisants, les bois pourris, le poil des chats & des chevaux, & tous les phosphores qui brillent plus ou moins dans l'obscurité, ne produisent cet effet, que parce que ces matieres recelent dans leur intérieur le principe de l'inflammation d'où résulte leur lumiere.

Les personnes qui seront arrêtées par cette objection, peuvent lire la quinziéme leçon de M. l'Abbé Nollet. Ce Physicien y explique savamment la cause & la diversité de ces phénomenes, soit naturels, soit artificiels. Tom. 5, sect. 1, seconde édition.

Qu'on ſuive ce rayon produit quel qu'il ſoit, on trouvera toujours que le centre d'où il eſt parti, eſt un tourbillon de feu. Comment donc la lumiere pourroit-elle être autre choſe qu'une émanation du feu même ?

Ainſi par tout où il y a du feu, il doit y avoir de la lumiere apparente ou cachée; tous nos fluides corporels en ſont imbus & ce principe domine ſur-tout dans le ſuc nerveux.

C'eſt ainſi que ce ſuc ou eſprit animal, par l'action & la rapidité de la matiere inflammable & lumineuſe qui domine dans ſon compoſé, & qui eſt en même-temps tempérée par une juſte combinaiſon des autres principes élémentaires, devient le médiateur entre le cerveau & les ſens.

Mais que la matiere lumineuſe ſoit différente de l'inflammable, ou que ces deux matieres ne ſoient qu'une ſeule & même ſubſtance; ſoit auſſi que la volonté de l'ame, ou que l'impreſſion des organes ébranle le fluide animal; il eſt également certain que la partie dominante & la plus ſpiritueuſe de ce fluide doit être ébranlée la premiere, & plus puiſſamment que les autres parties moins ſuſceptibles d'ébranlement.

Donc la matiere lumineuſe & inflammable, doit être vivement ébranlée la premiere, les

autres principes élémentaires ſes alliés, ne font que participer à ſon action & contenir ſa déflagration dans les organes qu'ils rempliſſent d'une eſpece de vapeur humide, adouciſſante & aſſez pénétrable, pour ne pas retarder le mouvement ſubit de la ſubſtance lumineuſe & inflammable, à laquelle ſeule on peut attribuer l'exercice inſtantané des ſenſations, par le pouvoir qu'elle a malgré toutes les circonvolutions des organes, d'être en même-temps contigue entre le cerveau & les ſens, de même qu'un rayon de lumiere eſt lancé & réfléchi à travers toute l'étendue de l'air & ſans aucun intervalle ſenſible de temps, entre le ſoleil & la terre.

La preuve que le ſeul fluide des nerfs eſt l'inſtrument des ſenſations, s'établira encore plus ſolidement par les obſervations ſuivantes.

Nous avons déja vu qu'un bras parfaitement paralyſé n'a ni mouvement ni ſenſibilité; donc il eſt incapable de ſenſations.

Or ſi ſelon les diverſes opinions que nous avons citées (1), les ſenſations dépendoient, ſoit des vibrations nerveuſes, ſoit de tout autre

---

(1) Voyez la ſeconde ſection du premier paragraphe de cet article.

fluide indépendamment de celui des nerfs, ſoit d'un eſprit univerſel répandu par tout & communiqué au ſang par la reſpiration, ſoit de l'ame même diſtribuée également dans toutes les parties corporelles, il eſt certain que ce bras, quoique parfaitement paralytique, ne devroit pas être privé des ſenſations.

1°. Parce qu'il eſt encore pourvu de toutes ſes parties nerveuſes que les prétendues vibrations devroient mettre en jeu.

2°. Parce que tous les autres fluides, excepté ſeulement celui des nerfs, coulent encore abondamment dans ce bras.

3°. Parce que la perſonne qui porte ce bras, reſpire comme à l'ordinaire; par conſéquent elle devroit continuer à recevoir par cette voie le prétendu eſprit univerſel, & le communiquer au ſang qui à ſon tour le porteroit dans ce bras, puiſqu'il y circule encore.

4°. Parce qu'enfin ſi l'ame eſt diſtribuée également dans toutes les parties, je demande pourquoi elle ſe retire de ce bras qui tient à un corps animé & en fait partie? On me répondra ſans doute que c'eſt à cauſe de ſon infirmité, à cauſe du vice des organes.

Mais quel eſt donc le vice organique de ce bras? Qu'eſt-ce qui lui manque? Il eſt certain

qu'il a tout, à l'exception du fluide nerveux. Redonnez-lui ce fluide, & vous allez le rendre capable de ſenſation comme tous les autres membres. Donc ce fluide ſeul eſt l'inſtrument des ſenſations.

C'eſt ainſi que M. Jallabert en 1747, réuſſit à guérir parfaitement par le moyen de l'électricité, un nommé Nogués, Serrurier de Genève, qui avoit le bras droit paralytique, flétri, livide & deſſéché depuis quatorze ans.

C'eſt ainſi que M. Allaman avec douze électriſations délia la langue paralyſée d'une fille Hollandoiſe.

C'eſt ainſi que M. le Roi, de l'Académie des Sciences, parvint par le même moyen à guérir un Profeſſeur de Strasbourg attaqué de ſurdité.

C'eſt ainſi que M. de Sauvages a guéri à Montpellier pluſieurs maladies ſemblables.

C'eſt encore ainſi que M. de Villers, Démonſtrateur de Phyſique expérimentale & membre de l'Académie de Lyon, m'a rendu témoin d'un grand nombre de belles cures de la même eſpece qu'il a faites dans cette ville par la même méthode.

Comment ces habiles Phyſiciens ont ils pu à la faveur de l'électricité opérer ces guériſons

miraculeuſes ? la raiſon en eſt fort ſimple.

C'eſt que le fluide électrique ayant excité des commotions véhémentes dans le fluide nerveux qui ſe trouvoit diſtribué dans toutes les autres parties du corps de ces paralytiques, & ces deux fluides analogues s'étant réunis & agiſſant de concert avec beaucoup de force ont tellement ébranlé par des ſecouſſes vives & multipliées, les parties paralyſées qu'ils ont débouché leurs filieres nerveuſes obſtruées ou affaiſſées, & ont enfin vaincu les obſtacles qui en fermoient le paſſage, de maniere que le fluide nerveux ayant pu s'introduire de nouveau dans ces conduits rouverts, a continué à les tenir diſtendus & à exercer comme auparavant dans ces membres délivrés, ſes fonctions vitales & ſenſitives. Voilà tout le miracle.

Le tonnerre même a quelquefois opéré des effets ſemblables à ceux du fluide électrique, en agiſſant par les mêmes moyens. En voici un exemple tout récent.

Au moment que j'écris dans le mois d'Octobre 1771, j'apprends qu'à Irwin en Ecoſſe, le ſieur Donaldſon, qui avoit été ſourd pendant vingt ans, vient d'être frappé du tonnerre, en travaillant dans la campagne. Ayant reſté pendant quelque tems ſans connoiſſance, & repre-

nant enſuite ſes eſprits, il s'apperçut que la grande commotion qu'il avoit reçue, lui avoit rendu le ſens de l'ouie dont il étoit privé depuis ſi longtems.

Il réſulte de ce que nous avons dit, que toutes les fonctions de nos ſens s'exécutent par le moyen du fluide nerveux, c'eſt-à-dire, par un principe purement matériel, ſans l'intervention d'aucune puiſſance imaginaire. Nous ne pouvons pas douter que la nature ne ſoit invariable dans ſes loix. Pourquoi donc lui attribuer des vûes & des voies différentes dans l'ouvrage de nos ſenſations?

Quelques Phyſiciens accoutumés à élever leur vue perçante juſqu'aux globes les plus éloignés dans l'eſpace, & à la faire deſcendre dans les abymes les plus profonds, ne pouvant déterminer l'eſſence poſitive du fluide vital renfermé en eux-mêmes, au lieu de ſuivre la ſimplicité des regles générales, ont cru devoir s'en écarter, pour compoſer ce fluide d'une maniere ſurnaturelle.

Quelques-uns auſſi pour économiſer en même tems les frais de la correſpondance qui regne ſi conſtamment entre le cerveau & les ſens, ont imaginé, comme nous l'avons déja obſervé, que l'ame doit être également diſtribuée, ſoit en eſſence, ſoit en puiſſance, dans toutes les parties du corps, dans chacune deſquelles elle reçoit

immédiatement les ſenſations, & prononce en même tems ſes ordonnances.

Je ſouhaiterois que ce ſyſtême qui ſimplifieroit en effet l'ouvrage des ſenſations, pût autant s'accorder avec la raiſon, qu'il paroît y répugner.

J'appelle ame cette ſubſtance capable de penſer & de vouloir qui réſide en moi Or il n'eſt pas d'être penſant qui ne ſente que ſa penſée & ſa volonté ne réſident que dans ſon cerveau, & que ſon pied ne penſe pas plus que ſon foulier. Il eſt donc impoſſible que cette ſubſtance penſante réſide dans ce pied, non plus que dans les autres parties qui ne penſent pas.

De-là réſulte la néceſſité d'un médiateur, pour établir la communication entre la partie penſante, & les parties non penſantes. Quel ſera donc ce médiateur, ſi ce n'eſt le fluide animal ? Et comment compoſera-t-on ce fluide, ſi ce n'eſt conformément aux loix générales de la nature, que nous voyons ſuivies exactement dans toutes ſes productions ?

Je crois donc que mes conjectures ſur la compoſition, les propriétés & les fonctions de ce fluide merveilleux, ſont aſſez bien fondées. Nous dirons un mot des ſolides qui le contiennent, avant de finir cet article.

Ceux qui ont attribué les ſenſations à la ſimple

élaſticité des nerfs, ſe ſont certainement trompés, & je crois que ceux qui nieroient le concours des vibrations nerveuſes avec l'action du fluide contenu, ſe tromperoient également.

Les nerfs & toutes les parties nerveuſes ſont élaſtiques & vibratiles de leur nature, c'eſt-à-dire, ſuſceptibles de contractions très-vives. Or leurs filieres ébranlées par l'agitation continuelle d'un fluide auſſi actif & auſſi ſpiritueux, réagiſſent ſur ce fluide, d'une maniere infiniment plus accélérée, quoique ſemblable au mouvement contractile des vaiſſeaux artériels, lequel réagit ſur le mouvement progreſſif du ſang qui coule dans ces vaiſſeaux.

C'eſt cette réaction des nerfs qui a fait illuſion à nos Vibrateurs au point de la faire regarder comme la cauſe unique des ſenſations, tandis qu'elle n'en eſt qu'une circonſtance coopérante.

On doit ſentir que cette réaction ou vibration des nerfs & de toutes les parties nerveuſes, eſt relative à la vivacité des principes qui dominent dans leur fluide. La chaleur qu'on éprouve dans les commotions véhémentes, eſt une preuve ſenſible que le feu élémentaire eſt le principe prédominant de ce fluide. Quelle autre raiſon peut produire cette chaleur, ſi ce n'eſt que les molécules du feu concentré ſe développent, ſe di-

latent en proportion du mouvement qui les agite.

Conséquences relatives a la santé qui résultent de cet Article.

Ces connoiſſances appliquées à la médecine, doivent nous apprendre que le fluide nerveux ou l'eſprit animal, étant non-ſeulement la ſubſtance formatrice, nourriciere & réparante des nerfs, & par eux de toutes les parties du corps, mais qu'étant encore l'organe du mouvement & des ſenſations, il doit être néceſſairement la baſe de la ſanté & la cauſe principale des maladies.

Si le ſang dépoſe dans le cerveau des matériaux bien compoſés, ce viſcere, s'il eſt bien conformé lui-même, filtrera un ſuc vital de bonne qualité. Mais ſi le ſang dépoſe une liqueur viciée, cette liqueur filtrée ne pourra produire qu'un extrait proportionné à l'altération de ſes principes.

Suppoſez, par exemple, que la partie ſéreuſe domine dans le ſang beaucoup au-delà de la meſure qui lui eſt preſcrite, la lymphe nervale qui en proviendra, ſera inanimée & preſque ſans action, comme on le remarque dans ces tempéraments appéſantis & phlegmatiques dont les

reſſorts ſont relâchés par une humidité ſurabondante.

Si au contraire dans un ſang aride & acrimonieux, les parties volatiles & ſulfureuſes excédent trop la combinaiſon requiſe, il n'en pourra réſulter qu'un ſuc incendiaire & ſuſceptible des agitations les plus violentes, même pour des impreſſions fort légeres, il agacera, affoiblira, deſſéchera ſes filieres organiques; & de-là naiſſent ces criſpations paſſageres ou habituelles des nerfs, ces troubles, ces ſaiſiſſements qui affectent nos ſens au point de nous en faire perdre quelquefois l'uſage; comme on le voit ſi ſouvent dans ces tempéraments colériques & impétueux que le moindre choc irrite & enflamme malgré eux.

Lorſque ces altérations plus ou moins grandes ne ſont pas héréditaires, elles ſont toujours la ſuite des abus plus ou moins grands du régime naturel & des paſſions. Comme de tous les fluides celui des nerfs eſt le plus ſubtil, le plus délicat, le plus eſſentiel, auſſi eſt-il le plus intimement affecté par ces abus; & mes obſervations pratiques m'ont aſſuré, à n'en pouvoir douter, que les effets les plus fréquents de ces mêmes cauſes ſe réduiſent aux affections nerveuſes, ſur-tout lorſque les paſſions de l'ame ſe joignent aux dérangements du corps. C'eſt auſſi ce que nous allons démontrer.

ARTICLE TROISIEME.

DES CAUSES GÉNÉRALES DE LA DÉPRAVATION DU FLUIDE NERVEUX.

§. I.

Des Causes accidentelles.

SECTION PREMIERE.

Distribution trop inégale des Biens.

C'EST de la mixtion juste & proportionnée des principes élémentaires que dépend la bonne constitution du sang, d'où provient celle de toutes les humeurs & par conséquent celle de tous les solides, de maniere qu'il est très-vrai de dire, *qualis mixtio elementorum, talis sanguis; qualis sanguis, tales humores; quales humores, talia solida.*

Mais cette combinaison pour être parfaite, dépend de tant de circonstances, que je ne la crois pas possible; elle n'a pu se rencontrer que dans le premier homme, lorsqu'il est sorti des mains du Créateur.

D'ailleurs en supposant la meilleure combinaison possible, comment se conserveroit-elle? No-

tre maniere de vivre, les affections de l'ame, la nature des aliments, l'intempérie des saisons, auroient bientôt altéré ce précieux équilibre.

Le dérangement une fois contracté s'accroît par dégré, se fortifie; il devient même héréditaire. Les déréglements de nos ayeux ont influé sur nos peres, ceux de nos peres ont influé sur nous, les nôtres influent sur nos enfants, & les leurs influeront sur les races futures.

C'est de-là aussi que naît la diversité des tempéraments, des goûts & des caracteres, le moral étant toujours relatif au Physique, diversité aussi grande que celle des figures.

Plus les hommes s'écartent de la simplicité de la nature, plus ils augmentent leurs besoins & dégradent leur constitution. Rarement le riche opulent jouit-il d'une santé ferme, rarement se voit-il entouré d'une postérité nombreuse & robuste. On trouvera plutôt ce double avantage chez l'indigent, quoique souvent forcé à un travail excessif. Trop d'aisance nuit encore plus au premier que l'indigence au second; la nature se contente de peu, les indigestions occasionnent plus de morts que la faim.

Cependant ces deux extrémités sont la source de mille maux qui se communiquent aux classes intermédiaires des citoyens, dans la proportion

où elles participent aux mauvais exemples des riches & à l'oppreſſion des pauvres.

Cette diſproportion dans le corps politique y produit préciſément les mêmes effets que dans les végétaux. Des grains ſemés dans une terre ſurchargée d'engrais, ſont étouffés & ſuccombent ſous les efforts d'une ſéve trop abondante qui s'épuiſe à donner des feuilles en détruiſant les parties de la fructification ; les fleurs doubles cultivées par les amateurs en ſont la preuve. Ceux au contraire que l'on répand dans un terrein extrêmement maigre, périſſent faute de ſubſtance, ou ſont d'un très-petit rapport ; ils proſpéreroient tous les deux, ſi l'excédent des uns étoient communiqué à la diſette des autres.

Ce vice moral épuiſe les tempéraments, étouffe le germe vital, énerve le courage & la force nationale, il détruit la population, & l'expérience de tous les ſiécles nous apprend qu'il occaſionne enfin la ruine des plus puiſſants Empires.

Trop de travail ou trop de repos, trop de nourriture ou trop d'abſtinence, l'excès des veilles comme celui du ſommeil, les paſſions & les plaiſirs, les chagrins & les peines dérangent l'équilibre des humeurs.

Un travail rude & continuel occaſionne une trop grande déperdition de ſubſtance, en diſſi-

pant la férosité du sang & le fluide nerveux. Si à ce travail on joint une nourriture insuffisante ou mauvaise, des veilles forcées par le besoin, & tous les chagrins qu'une pareille situation procure, comment pourra-t-on réparer les pertes journalieres & rétablir des forces épuisées ?

La substance vicieuse des aliments mal-sains se mêlant avec les humeurs, causera des fiévres, des inflammations, des ulceres, &c. ou la masse du sang s'appauvrissant de plus en plus, toutes les parties souffriront de l'appauvrissement de leur source. La matiere nécessaire manquera aux sécrétions, & tous les sucs diminueront en proportion. Leur volume diminué ne remplira plus les cavités des vaisseaux, d'où résulteront les plus grands inconvénients.

Les fluides & les solides ont un mouvement réciproque. On appelle mouvement progressif celui des fluides ; c'est le cours ordinaire des liqueurs. Le mouvement des solides est tonique & vibratile. Il consiste dans la contractilité élastique, dont les vaisseaux sont doués, tant en raison de la consistance de leur tissu fibreux, que de l'affluence du suc nerveux qui parcourt sans cesse les filieres de leurs tuniques.

C'est dans ces deux forces motrices que consiste le principe vital, & c'est de leur correspon-

dance réguliere que dépend la régularité de toutes les fonctions.

Lorsque la quantité des sucs bien conditionnés est proportionnée à la capacité des couloirs, l'action des sucs repousse la résistance des vaisseaux qui par leur contraction alternative réagissent sur les sucs, hâtent leur circulation, en atténuent les parties grossieres & perfectionnent leur coction.

On conçoit que le volume diminué des sucs ne remplissant plus les cavités des vaisseaux, les uns & les autres ne pourront plus se prêter leur mutuel secours d'action & de réaction, la circulation se rallentira, les fluides moins travaillés par le jeu des vaisseaux deviendront grossiers, contracteront différents dégrés d'épaississement, de crudité, d'alcalescence, d'acrimonie, de putréfaction, formeront des stagnations, des embarras, des obstructions, & plusieurs especes différentes de tumeurs.

D'un autre côté les solides plus ou moins privés de leurs sucs réparants & nutritifs, ainsi que du mouvement nécessaire à leur distension, se dessécheront, s'affaisseront, & leurs parois se rapprochant de plus en plus, parviendront même dans la suite à fermer entiérement leurs cavités, en commençant par les plus petits canaux & par gradation dans les autres, qui consolidés comme

comme des cordes à violon, ne laisseront plus de passage aux liqueurs, & les obligeront de refluer dans d'autres parties ou de former des congestions locales.

Je ne ferai point l'énumération des maux qui, de cette source abondante doivent refluer sur l'économie animale, en détruisant le rapport régulier des fluides avec les cavités qui les contiennent. Ce désordre porte le trouble dans les organes, & après avoir ébranlé l'édifice dans ses fondements, il opere enfin son entiere destruction.

Tels sont en général les funestes effets que la misere, l'infortune, l'excès de travail, le défaut de subsistance produisent dans plusieurs états policés sur la portion la plus nombreuse & la plus utile de l'espece humaine.

Les maladies qui en sont la suite, deviennent souvent incurables, soit par la négligence ou la pauvreté des malheureux qui en sont attaqués, soit par l'ignorance de ceux à qui ils sont contraints d'avoir recours, surtout à la campagne, ne sachant le plus souvent que saigner, purger & appliquer quelqu'emplâtre; ils achevent d'épuiser les forces au lieu de les rétablir.

J'ai eu mille occasions de voir des malades de cette espece dans les villages voisins de ma pa-

trie & parmi le menu peuple de Lyon ; connoiſſant la ſource de la maladie , j'en ai plus guéri par des reſtaurants que par tout autre moyen.

J'obſerverai que le défaut de fluide , c'eſt-à-dire de nutrition & de réparation , ne produit pas toujours des effets également graves , également ſenſibles. La diſpoſition de chaque corps y contribue ſelon le dégré de la cauſe qui agit. Les uns ſuccombent promptement , d'autres languiſſent plus long tems , quelques-uns n'en ſont qu'affoiblis , j'en ai même vu parvenir à une extrême vieilleſſe , quoiqu'endurcis de concrétions & accablés de ſouffrances.

Mais de quelque maniere que cette cauſe ſe développe , on ne ſauroit trop ſe hâter de la détruire , puiſque ſes progrès ſont ordinairement funeſtes au malade & à ſa poſtérité. Un corps vicié , exténué , produira-t'il des enfants vigoureux , & en auſſi grand nombre que s'il étoit vigoureux lui-même ?

C'eſt ainſi que la population ſe détruit , que les campagnes deviennent déſertes , & que leurs habitants autrefois capables de travaux exceſſifs , peuvent à peine ſupporter maintenant les fatigues ordinaires. C'eſt ainſi que les villes ſont remplies de ſpectres languiſſants , de corps énervés & de figures agoniſantes. Le luxe en augmente le nom-

bre, il occaſionne des maladies encore plus pernicieuſes

SECTION SECONDE.

Abus & dangers des Richeſſes.

La Providence n'a élevé les hommes les uns au-deſſus des autres, que pour maintenir par cette inégalité l'ordre & l'union de la ſociété.

Le riche dans l'origine n'étoit & n'auroit jamais dû être que le conducteur, l'économe & le dépoſitaire du pauvre. De cette maniere l'adminiſtration fidele de l'un & le travail modéré de l'autre auroient concouru, par une diſtribution équitable, à leur commun bonheur. Mais les vices de l'humanité ont corrompu inſenſiblement cette ſage inſtitution; au lieu de contribuer à la conſervation de l'un & de l'autre, l'inégalité eſt devenue la ſource de leur deſtruction réciproque.

L'homme riche a tellement multiplié ſes beſoins, qu'en s'appropriant toute la ſubſtance du pauvre, il eſt réellement devenu pauvre lui-même. Son eſprit ſubjugué par des paſſions dont il apperçoit ſouvent l'extravagance, fait illuſion à ſon cœur; car il n'a pas deſſein de faire ſon malheur ni celui des autres. Cet aveuglement exceſſif eſt pour les perſonnes ſages, la choſe du monde la plus inconcevable.

L'opulence du riche ne sert qu'à lui faire imaginer de nouveaux projets, qu'à lui inspirer des desirs toujours renaissants qu'il ne réussira jamais à satisfaire. Mille assaisonnements recherchés, mille mêlanges étudiés, les jus, les essences, les aromates, les liqueurs les plus spiritueuses ne sont plus capables de satisfaire son goût, ni de réveiller son appétit émoussé par l'intempérance.

Il a tellement perverti l'ordre de la nature, qu'à force d'imaginer des plaisirs factices, il s'est privé des plaisirs réels, ou pour mieux dire il les a convertis en peines & en souffrances. Mal constitué pour l'ordinaire dans sa naissance, énervé par une éducation mal-entendue, incapable d'aucun effort, il s'abandonne facilement à une vie molle, oisive & voluptueuse : le sentiment de sa foiblesse arrête le germe de son émulation.

Sans cesse environné d'une foule de domestiques inutiles qui épient toutes ses actions, il se prive de sa liberté, en privant l'agriculture, les arts, les armées, des sujets les plus utiles.

Imitant les oiseaux nocturnes, il ne vit, pour ainsi dire que dans les ténèbres. Presque toutes les nuits se passent en débauche, en festins; le lever de l'aurore est l'heure ordinaire à la-

quelle il se couche, & le soleil a déja rempli la moitié de sa course, lorsqu'il se leve plus fatigué souvent qu'il ne s'est couché.

Toujours enfermé dans un appartement, ou dans une voiture, il respire un air étouffé que la vapeur des lumieres rend encore plus mal sain. La table, le lit & quelques jeux sédentaires sont presque toutes ses occupations. Si quelquefois il sort de sa léthargie profonde, c'est pour se livrer tout-à-coup à des mouvements violents, comme la danse & la chasse : passant ainsi d'une extrémité à l'autre, il ne trouve dans ces exercices inusités qu'un nouveau sujet d'affoiblissement.

A tous ces désordres se joignent ceux des passions. L'ame presque toujours avilie dans un corps dégénéré n'a plus la force de les combattre. Elle est tyrannisée par l'ambition. L'envie, la dissimulation la tiennent dans un état violent. L'amour, l'espérance, la crainte l'agitent tour-à-tour. La possession trop différée d'un objet chéri, l'inquiétude de le perdre cause les plus vives allarmes. Enfin par l'abus de la jouissance on perd la faculté de jouir, & l'impuissance même rallume les desirs au lieu de les éteindre.

Que dirai-je des sujets de tristesse, de mor-

tification, de dépit qu'on rencontre à chaque pas dans une vie si tumultueuse ? Est-il de tempérament assez robuste pour résister à tant d'assauts. Si on en cite quelques exemples, ce sont autant de prodiges.

Dans tous les temps, dans tous les pays, les Médecins se sont élevés avec force contre ces abus funestes. Le savant Lancisi, premier Médecin de Clément XI. ne cessoit d'avertir la noblesse Romaine des dangers auxquels l'exposoit un genre de vie si contraire à la nature, & depuis peu M. Tissot qui a sçu enrichir la Médecine en la simplifiant, a traité cette matiere avec une supériorité qui éternisera ses écrits. Ses instructions savantes ne nous laisseroient rien à desirer, si après avoir distingué beaucoup mieux que ses prédécesseurs, les différentes causes des maladies inséparables du genre de vie, après avoir observé les vrais moyens de les éviter ou de les adoucir, il eût pu indiquer un remede propre à les guérir, sur-tout celles qui paroissent les plus rebelles & les moins curables, comme les obstructions anciennes, les squirrhes, les tumeurs cancéreuses, plusieurs especes d'ulceres, les humeurs scrophuleuses & dartreuses, les passions histériques & hypocondriaques invétérées, les affections nerveuses, les différentes espèces d'hémorrhoïdes

dont le principe eſt beaucoup plus dangereux que ne le croit le vulgaire, la cachexie & autres maux de cette nature qui dérivent d'abord de la dépravation du ſang, puis de celle des humeurs ſécondaires & enfin du fluide nerveux. Mais ce Médecin célebre dont la modeſtie égale la ſcience, avoue qu'on ne connoît point encore de ſpécifique capable de détruire la diſpoſition purulente du ſang. Il ne ſavoit pas que j'ai eu le bonheur d'en faire la découverte.

§. II.

Des Cauſes plus prochaines de la dépravation du Fluide nerveux.

SECTION PREMIERE.

Des Maladies relatives au genre de vie.

LES avantages de la naiſſance & de la fortune ne ſont réels que pour ceux qui en jouiſſent, & on n'en jouit guere ſans une bonne ſanté. Nous avons vu que les perſonnes opulentes ſont préciſément celles qui veillent le moins à ſa conſervation. Voici les effets de leur mauvais régime.

Des aliments trop ſucculents pris en quantité ſurchargent les vaiſſeaux; le volume des fluides trop augmenté dilate par dégré les parois des

cavités destinées à le recevoir, & les tenant distendues par une force supérieure à la leur, il arrête le jeu de leur réaction réciproque.

La distention produit d'abord des tumeurs qui deviennent quelquefois prodigieuses, & lorsque les causes de cette distention cessent d'avoir lieu par le moyen de quelque reméde approprié ou autrement; si elle a été forte & de longue durée, les fibres qui forment le tissu membraneux des vaisseaux, ayant perdu leur vertu contractile & s'étant roidies, il est très-difficile & quelquefois même impossible de leur redonner leur ton naturel.

Dans cet état, l'inaction des solides ne concourant plus à la vélocité, à la coction, & à l'élaboration des sucs, ils contracteront différents dégrés de crudité, de viscosité & de coagulation, relativement à la lenteur de leur passage.

Lorsqu'une nourriture trop succulente sera assaisonnée avec des substances d'une nature ardente & acrimonieuse, les accidents deviendront plus graves. Le véhicule aqueux des humeurs sera plus facilement absorbé, & il s'ensuivra une concrétion résineuse ou crétacée; intimément adhérente aux vaisseaux, on ne pourra l'en détacher qu'avec beaucoup de peine. Elle enduira principalement les conduits glanduleux & for-

mera de tous côtés des engorgements plus ſenſibles dans certaines parties que dans d'autres. Une obſtruction apparente n'eſt ſouvent que l'indication de dix mille autres imperceptibles.

Les glandes gaſtriques ou conduits excrétoires de l'eſtomac participeront également à cet enduit ſtyptique, & ne recevant d'ailleurs que des liqueurs viſqueuſes, âcres & brûlantes, elles ne pourront filtrer que des ſucs digeſtifs de même nature & en petite quatité; irritant & picotant ſans ceſſe la tunique nerveuſe ils exciteront ſouvent le ſentiment de la faim ſans beſoin réel.

Les forces digérantes ſeront ainſi doublement diminuées, tant par le vice des organes que par celui des ſucs préparants. Un eſtomac dépourvu du ſecours de ſes agents, affoibli lui-même, agacé, fatigué, ſurchargé continuellement de matieres aromatiques, ſpiritueuſes, ſalines, &c. Comment pourra-t-il ſe débarraſſer d'un pareil fardeau? Une partie des matieres entaſſées croupira dans ce viſcere & corrompra les nouveaux aliments. Chaque jour augmentera l'amas des jours précédents.

De cette maſſe croupiſſante & putreſcible, il ne pourra s'exprimer qu'un chyle tenace: ſa viſcoſité l'empêchera de paſſer en quantité ſuffiſante dans les veines lactées, & privera le ſang

d'une partie de sa nutrition, il obstruera les glandes du mésentere, causera mille nouveaux obstacles dans les sécrétions & les excrétions, augmentera de plus en plus les concrétions commencées, & communiquera son venin à tout le corps. La bile en sera plus particulierement infectée parce qu'elle a plus de disposition que tout autre suc à s'alkaliser & à se pourrir. Epaissie, enflammée, elle engorgera le foie, formera des tumeurs dans la vésicule, & ayant perdu son caractere savonneux & lixiviel, au lieu de perfectionner les digestions suivantes, elle leur conférera les mêmes vices qu'elle a reçus des précédentes.

Les vices des premiers sucs infecteront successivement toutes les classes de la circulation, & parviendront avec le temps au fluide nerveux qui en est le dernier terme.

Ainsi tous les fluides & les solides se reproduisant les uns les autres conspirent mutuellement à s'entre-aider ou à s'entre-nuire, & leur concordance auxiliaire une fois dérangée, le désordre général se répand bientôt dans tout le systême corporel.

Si l'abus de la quantité & de la qualité des aliments est capable de produire tant de mauvais effets dans un corps robuste, combien ne sera-t-

il pas plus dangereux pour un tempérament foible, délicat, mal-conçu, efféminé, qui par malheur n'eſt que trop fréquemment celui des perſonnes du premier rang ?

Ce déſordre ſera plus ou moins rapide, plus ou moins difficile à rétablir en raiſon du nombre & de l'intenſité des cauſes qui l'auront fait naître ainſi que des diſpoſitions perſonnelles des ſujets.

C'eſt aux impreſſions de l'air que nos fluides doivent la principale partie de leur mouvement, autant un air libre, épuré par l'attraction ſolaire, renouvellé par une agitation modérée, eſt ſalutaire & bienfaiſant, autant un air renfermé, ſtagnant, nocturne, chargé de vapeurs, eſt nuiſible & contagieux.

L'homme riche conviendra quelquefois de cette vérité; mais ſon aveuglement lui ſuggérera mille raiſons ſpécieuſes pour ne rien changer à ſon mauvais régime. Il continuera ſes longues veilles, fauſſement perſuadé que le ſommeil du jour peut remplacer celui de la nuit, & s'il s'échappe quelquefois de ſa clôture accoutumée, ce ſera pour s'expoſer tout d'un coup au grand air. Ces changements ſubits auxquels ſon tempérament n'eſt point accoutumé, lui cauſeront des oppreſſions, des rhumes, des fluxions & d'autres maux de cette eſpece.

Les vices de l'air qu'on reſpire, ſe communiquant conſtamment par la déglutition & l'inſpiration, on verra naître de cette ſource une foule de maladies, comme une reſpiration courte & difficile, des catharres ſuffocatifs, des amas de pituite, des engorgements, des puſtules, des tubercules dans les poumons & dans la cavité du thorax, ainſi que des tumeurs purulentes, ſquirrheuſes, cancéreuſes, ſtéatomateuſes dans pluſieurs viſceres.

Ces affections diverſes ſont encore particulierement déterminées par le défaut d'exercice: de-là le dépériſſement des forces, la laſſitude, l'engourdiſſement, le défaut d'appétit, la pareſſe du ventre, l'accumulation des matieres fécales, dont la putridité repompée ſe communiquera à toutes les humeurs.

Un ſommeil trop long-tems prolongé, ſur-tout pendant le jour, l'attitude même où l'on eſt dans le lit, augmenteront tous ces dérangements, & en ajouteront de nouveaux, comme la réplétion des vaiſſeaux de la tête, des embarras dans le cerveau, la molleſſe trop lâche des chairs. La circulation languira; le ſang trop peu animé par l'air des poumons, dépourvu des ſecours extérieurs du mouvement, foiblement pouſſé par la force du cœur, engorgera, obſtruera la veine-

porte, la rate, les veines hémorrhoïdales ; il ſe formera des congeſtions de toute eſpece.

Les mêmes cauſes ne produiſent pas toujours les mêmes effets ; ils varient ſelon la diverſité des tempéraments ; deſorte que le même principe, ſoit héréditaire ou contracté, qui ſe développera chez les uns par des affections cancéreuſes, des dartres, des rougeurs, des humeurs ſcrophuleuſes, des maux de nerfs, & ſous d'autres ſymptômes relatifs à ceux-ci, ſe manifeſtera chez les autres par des fievres putrides ou malignes, par des éruptions milliaires ou pourpreuſes, des inflammations, des hémorragies, & d'autres maladies ſans nombre dont je n'ai pas fait mention, ne m'étant propoſé de parler que de celles qui, regardées juſqu'ici comme les plus rebelles, paroiſſoient éluder la puiſſance de tous les remedes connus, & avoient par conſéquent beſoin d'un ſecours plus approprié.

SECTION SECONDE.

Influence des Paſſions ſur la ſanté.

NOus avons remarqué que plus l'homme eſt élevé par ſa naiſſance ou ſes richeſſes, plus il eſt aſſujetti à l'empire tyrannique des paſſions. Ses forces phyſiques épuiſées par un régime perni-

cieux ne ſont plus capables de balancer par un juſte équilibre la puiſſance des forces morales.

On peut croire qu'il exiſte entre l'ame & le corps une correſpondance à-peu-près égale à celle qu'exige le méchaniſme des parties fluides & organiques (1). Les mouvements de l'ame ne peuvent être utiles à l'homme qu'autant qu'ils ſont proportionnés au dégré de réſiſtance que ſon corps peut leur oppoſer. Dans ce cas ils le réveillent de ſon engourdiſſement matériel; ils augmentent toutes les facultés vitales, & les excitent à mieux remplir leurs fonctions. De même le corps par la réaction de ſes mouvements ſoutenus & répercuſſifs ſollicite l'ame à renouveller ſes ſenſations ſtimulantes.

C'eſt ainſi que ces deux principes intimement liés ſe mettent mutuellement en action, & que par leur rapport exact ils exercent l'un ſur l'autre des impulſions alternatives & ſalutaires (2).

C'eſt ainſi que l'amour, l'eſpérance, la joie

---

(1) Voyez *la ſection premiere du premier paragraphe de cet article, pages 92 & 93.*

(2) *Les raiſons de cette correſpondance ſont plus clairement développées dans l'article 2, parag. 2, ſection 3, & dans l'article 4, paragraphe premier, ſection 5, & paragraphe 2, ſection 2.*

rendent la tranſpiration plus aiſée & les voies du ſang plus libres, excitent l'appétit, facilitent les digeſtions & contribuent plus efficacement que tout autre moyen à la guériſon des maladies les plus opiniâtres.

C'eſt encore ainſi que la ſatisfaction modérée des deſirs conçus, la préſence des objets chéris, l'uſage tempéré des plaiſirs ſenſuels, renvoyent à l'ame de nouvelles images, des perceptions agréables, & par un retour continuel elle répéte dans un corps bien diſpoſé ſes inſtigations bienfaiſantes.

C'eſt par le miniſtere des nerfs que ſubſiſte ce commerce, & le fluide animal diſtribué dans leurs filieres, eſt le meſſager prompt & fidele qui entretient cette communication réciproque & ſimultanée entre l'ame & le corps.

La proportion juſte & relative de ces deux principes conſtitue le bien-être de l'homme; leur diſproportion lui eſt plus nuiſible que tout autre dérangement.

Dès que le corps dégénéré par l'abus de ſes facultés n'eſt plus en état de répondre à celles de l'ame, il ſemble que l'ame abuſant des ſiennes à ſon tour, ne cherche plus qu'à diſſoudre une ſociété qui la deshonore. Tous ſes mouvements autrefois régis par la raiſon ne ſont plus que des

commotions véhémentes & irrégulieres qui jettent le désordre dans toute l'économie animale & en ébranlent sans cesse les fondements.

C'est sur ce changement de systême que les passions établissent leur despotisme ; ne trouvant plus dans la dégradation des organes une digue capable de les réprimer, elles exercent impunément leur fureur ; tantôt elles se liguent ensemble ; tantôt elles s'entrechoquent, & par des secousses multipliées elles tourmentent ; elles oppriment enfin toutes les forces motrices d'un malheureux corps sans défense.

Les différentes maladies, les divers accidents qui proviennent de cette source, sont innombrables, compliqués, très-difficiles à connoître, plus difficiles encore & souvent même impossibles à guérir.

Combien de morts subites n'ont-elles pas été occasionnées par la colere, l'ambition, la joie même, & d'autres passions fortes ? On en peut voir mille exemples dans plusieurs Auteurs, & particulierement dans Boerhaave. *Prælectiones Academicæ.* Chap. *de sympatiâ & de effectu imaginationis*, ainsi que dans les ouvrages de M. Tissot.

Si en rapportant ces événements, on avoit pu en même tems nous rendre compte des dispositions des personnes dans lesquelles ils sont arrivés,

rivés, on verroit toujours, ou des corps mal constitués, ou affoiblis par des infirmités contractées, ou usés par la vieillesse, de maniere que leur puissance physique trop mal assortie n'a pu soutenir les impressions trop vives de leur puissance morale.

Ces impressions ne sont pas toujours mortelles. Suivant le dégré de la disposition des sujets qui les reçoivent, elles se bornent souvent à des spasmes, des tremblements, des convulsions, & quelquefois à l'épilepsie, principalement à l'occasion de quelque peur subite & violente.

Un particulier fut tellement saisi à l'aspect de la tête qu'on avoit tranchée à son ami, qu'il tomba sur le champ en épilepsie, & cette maladie lui est devenue habituelle.

Un jeune homme ayant jetté, en badinant, une grenouille à une demoiselle qui avoit cet insecte en horreur, elle éprouva le même malheur.

Un enfant qui craignoit extrêmement le fouet fut attaqué de cette maladie, en le recevant, & on a observé que dans tous les paroxismes épileptiques dont il est souvent tourmenté depuis plus de vingt ans, il répete toujours exactement les mêmes mots que son Précepreur prononçoit en le fouettant.

Un jeune Gentilhomme d'Amérique, d'ailleurs fort & bien conſtitué, eſt réduit, à la répétition des mots près, dans le même état par l'indiſcrétion pédanteſque d'une pareille correction. Cet infortuné eſt en penſion chez le renommé Curé de Celloville près Rouen, qui, pour le guérir, employe ſans ſuccès depuis neuf ans toutes les reſſources de ſa Chymie.

Le tiſſu des fibres naturellement relâché dans les femmes & les enfants, les expoſe davantage à ces cruelles épreuves. Un homme formé & robuſte n'en eſt guère ſuſceptible.

Lorſque les organes du corps ſont affaiſſés par la vieilleſſe ou par quelqu'autre cauſe qui affecte le principe du méchaniſme général, l'ame perd en même-tems l'exercice de quelques parties de ſes facultés. On a vu des Achilles intrépides tranſformés en lâches Therſites, & de beaux Eſprits tomber dans l'idiotiſme ou l'abrutiſſement, après avoir épuiſé leurs forces par des excès d'intempérance, de débauche, d'étude, ou de quelqu'autre maniere.

C'eſt encore par le défaut d'un juſte équilibre entre le phyſique & le moral, qu'on voit des perſonnes très-vertueuſes obligées à des efforts continuels, pour réprimer la conſtitution dominante de leurs organes. Violemment tourmentées par

un penchant que leur pudeur condamne, elles deviennent les victimes de leur contrainte auſtere, ou de leurs affections déréglées & involontaires.

Zonare, Hiſtorien Grec, nous apprend dans ſes annales, que la belle Euſébie, épouſe de l'impuiſſant Conſtance, Empereur & fils du grand Conſtantin, finit miſérablement ſa vie dans cette conſomption amoureuſe.

Heureuſement ces cas extrêmes ſont aſſez rares, mais leurs modifications ne ſont que trop fréquentes, elles ont toujours leur origine dans l'abus contracté ou héréditaire des facultés vitales qui a dérangé la combinaiſon primitive de la nature : il faut néceſſairement la rétablir autant qu'il eſt poſſible, pour parvenir à la guériſon, ou du moins au ſoulagement des maux variés qui en dérivent.

Les paſſions dont nous avons déja parlé, comme la colere, l'ambition, la joie exceſſive, produiront ſouvent des agitations violentes dans les nerfs, le ſang, la bile. Troublant ainſi le cours ordinaire de toutes les humeurs & affectant les viſceres mêmes de la premiere digeſtion, elles donneront lieu à des mêlanges confus, à des extravaſions, des épanchements qui, après la violence ceſſée, formeront des arrêts, des ſtagnations d'au-

tant plus dangereuses, qu'elles seront plus répétées & favorisées par les dispositions personnelles du sujet.

Les effets particuliers de l'amour sont encore plus diversifiés que tous les autres, soit en bien, soit en mal. Cette passion essentielle & sublime qui vivifie, enchaîne & perpétue tous les êtres; qui ennoblit & fortifie les vertus mêmes, donne du ressort à la plus stupide indolence, & répand dans l'ame une volupté pure dont les influences impriment sur la santé ce caractere de satisfaction & de bien-être, qui est le vrai terme de sa jouissance la plus exquise & la plus parfaite. Cette passion, si intéressante, si salutaire, tant qu'elle reste dans les bornes qui lui sont prescrites, devient une source féconde de désordre dès qu'elle s'écarte des loix & du but de la sage nature.

Les exercices immodérés de cette passion occasionnent nécessairement le relâchement des forces, l'affoiblissement des organes, & celui de tous les sens. Les filtres séminiferes forcés de réparer les émissions trop fréquentes qui les épuisent, attirent à eux beaucoup d'humeurs destinées & nécessaires à d'autres parties qui par conséquent en sont privées & appauvries. De cet appauvrissement s'ensuivront défaut de nutrition, langueur, desséchement, concrétions, affaisse-

ment des vaiſſeaux, & tous les autres vices dont nous avons parlé dans la premiere ſection du premier paragraphe de cet article.

Ces vices, par une ſuite inévitable, réjailliront ſur l'ame qui ſera vivement affectée d'inquiétude, de mélancolie, de penſées obſcènes, de deſirs inſatiables d'où réſulteront la perte de l'appétit, l'inſomnie, l'inflammation du ſang, & mille eſpeces d'obſtructions.

La jalouſie, la haine, la cupidité, l'envie, la crainte, le chagrin, la triſteſſe, le découragement, le déſeſpoir, & leur ſuite affligeante ſurviendront tour à tour, parce que toutes les paſſions ſe ſuccedent les unes aux autres, & s'enchaînent mutuellement, dès qu'elles peuvent ſecouer le joug de leur ſubordination conſtitutive.

Des quatre premieres naîtront la cachéxie, la pâleur, la fievre lente, l'atrophie univerſelle, & la plûpart des maux rapportés dans la premiere ſection du premier paragraphe de cet article.

La crainte ou la frayeur, en faiſant friſſonner tous les membres, en relâchant les ſphincters, en reſſerrant les petits vaiſſeaux, & repouſſant les humeurs dans l'intérieur, ſupprimera la tranſpiration & les évacuations naturelles, donnera lieu aux palpitations de cœur, aux polypes, aux engorgements des viſceres vitaux,

& à des congestions refluées dans plusieurs lieux.

Le chagrin & les affections mélancoliques feront languir le fluide, diminueront la force des nerfs, relâcheront le ton de toutes les parties, rendront le pouls serré, la circulation retardée. Ainsi le sang échauffé, épaissi, devenu concret, atrabilaire, produira des obstructions, des squirrhes, & toutes les maladies qui viennent du croupissement des liqueurs.

J'observerai encore que l'application constante à l'étude, les contentions d'esprit auxquelles on est exposé dans les premiers rangs, ne sont pas moins redoutables & pernicieuses que la plupart des vices dont nous avons parlé. La plume savante du Docteur de Lausanne s'est déja occupée de cette matiere.

Si à la distinction des états on ajoute celle des sexes, on trouvera que les femmes sont infiniment plus sujettes à la plûpart des accidents que nous avons décrits, indépendamment de ceux qui leur sont particuliers. Il semble que la nature n'a pu qu'au détriment de la vigueur de leur constitution, leur donner sur l'homme une supériorité décidée du côté de la délicatesse, de la beauté, de l'élégance & de toutes les graces de l'esprit & du corps. On diroit que cette ouvriere ingénieuse a affoibli leurs organes à force de les polir.

SECTION TROISIEME.

Abus des Médicaments.

Aucun remede ne doit être donné au hazard. Il eſt donc eſſentiel de pénétrer autant qu'il eſt poſſible la ſource d'une maladie, & de bien diſtinguer les ſubſtances viciées qui la conſtituent, afin de pouvoir la combattre par des ſubſtances contraires, en ſecondant les efforts de la nature.

Lorſque l'art ou l'artiſte ſe trouve inſuffiſant, le meilleur parti eſt celui d'abandonner tout le ſoin à la nature, ſans la fatiguer par des remedes plus dangereux peut-être que le mal. On ne doit jamais perdre de vue cet oracle d'Hippocrate. *Duo in morbis præſtanda ſunt, adjuvare aut ſaltem non nocere.*

Si l'on eût toujours ſuivi cette méthode, ſurtout dans les affections particulieres du genre nerveux, & dans preſque toutes les complications morales, autant difficiles à diſcerner qu'à traiter, on auroit épargné bien des victimes qu'une préſomption téméraire a livrées aux plus terribles ſouffrances, ordinairement ſuivies d'une fin déplorable.

Il n'y a pas de Praticien un peu inſtruit, qui ne ſache qu'on n'avoit pas encore pu trouver de

ſpécifiques appropriés à ces ſortes de maladies. Cependant les malades de cette eſpece ſont préciſément ceux à qui l'on a moins épargné les médicaments & les drogues de tout genre.

J'ai trouvé de ces malades qui en avoient fait un uſage incroyable. Un particulier entr'autres qui s'eſt confié à mes ſoins, a eu la conſtance d'avaler dans l'eſpace de cinq ans, juſqu'à quinze mille pintes de ptiſanne, dont il a tenu un journal exact, ſans compter des purgatifs, des bains & d'autres remedes ſans nombre. L'inquiétude & l'impatience qui diſtinguent le caractere de la plûpart de ces malades, les portent naturellement à ces excès.

Je me fais un devoir de déchirer le bandeau qui aveugle ces malheureuſes victimes. Elles s'imaginent généralement que la puiſſance de guérir réſide dans les remedes mêmes, & tous les remedes enſemble n'ont pas la moindre faculté intrinſeque de guérir la plus petite égratignure. Toutes leurs vertus, tous les grands ſecrets de l'art ne conſiſtent qu'à aider les forces de la nature. Elle poſſede ſeule le privilege de guérir, & ne ſe ſert des remedes que comme d'inſtruments convenables à ſes opérations.

Toutes les fois donc que les forces des inſtruments ſurpaſſeront celles de l'agent, on doit être

phyſiquement certain que l'agent ſuccombera ſous le poids des inſtruments. C'eſt comme ſi au lieu d'un fuſil vous placiez un canon d'artillerie ſur l'épaule d'un ſoldat ; loin de pouvoir s'en ſervir contre l'ennemi, il en ſeroit écraſé lui-même.

L'homme riche eſt le plus expoſé aux triſtes conſéquences de cette pratique meurtriere: preſſé de jouir de tous les plaiſirs que ſon aiſance lui procure, & dont l'habitude lui rend la ſuſpenſion ſi fâcheuſe, il s'impatiente plus qu'un autre des moindres dérangements de ſa ſanté. Ainſi une indiſpoſition légere que la nature aidée d'un peu de régime auroit facilement diſſipée dans ſa naiſſance, devient ſouvent une maladie grave, & peut-être incurable par le ſoin qu'il prend de la faire traiter à grands frais.

Ce danger eſt encore plus à craindre que tous les déſordres dont j'ai parlé; les malades épuiſés par l'abus des médicaments ont toujours été ceux que j'ai eu le plus de peine à guérir ; il eſt même preſqu'impoſſible de leur rendre une ſanté ferme & vigoureuſe.

ARTICLE QUATRIEME.

DES ACCIDENTS PARTICULIERS PROVENANTS DE LA DÉPRAVATION DU FLUIDE NERVEUX.

§. I.

De l'Affection vaporeuse & mélancolique des deux sexes.

SECTION PREMIERE.

Opinions générales.

QUelle eſt donc cette maladie atroce, ſi connue par ſes terribles effets & ſi cachée dans ſa cauſe, qui devenue fort commune tourmente tant d'honnêtes-gens, fait le malheur de la plûpart des perſonnes les plus conſidérées & les plus cheres à la ſociété; trompe la pénétration des plus grands Médecins; ſe joue de toutes les reſſources de l'art, & ſemble même ſe fortifier par les moyens qu'on emploie pour la combattre?

Les uns la diſtinguent ſous la dénomination générale de maux de nerfs; d'autres l'appellent vapeurs ou affections vaporeuſes; celui-ci la nomme mal de rate; celui-là la maladie noire; pluſieurs la traitent de paſſion hyſtérique ou hy-

pocondriaque ; quelques-uns de maladie lunatique ou imaginaire, & plusieurs autres la spécifient sous divers autres noms relatifs aux différentes opinions que chacun s'en est formées.

Ses définitions sont aussi variées que ses dénominations.

Hygmorus attribue la principale cause de cette maladie à la mauvaise constitution de l'estomac.

Sydenham à l'ataxie ou désordre des esprits animaux.

Lower à la mauvaise disposition de la masse du sang.

M. Raulin à l'irritabilité des nerfs.

Purcell aux crudités & aux coctions vicieuses.

Hoffmann à la trop grande tension du genre nerveux.

Barbeyrac à une humeur âcre & bilieuse répandue dans la substance du cerveau.

M. Pomme au spasme, à l'érétisme & au racornissement des nerfs.

La plûpart des anciens & même des modernes ont établi le siege de cette maladie dans l'utérus chez les femmes, & dans les hypocondres chez les hommes ; les uns ont imaginé qu'elle provenoit de la rate ; les autres d'une trop grande chaleur d'entrailles ; quelques-uns l'ont fait consister dans le trouble des parties spiri-

tueuſes & des fibres muſculeuſes les plus déliées & les plus mobiles, & quelques autres dans le dérangement d'autres parties.

Tant de ſentiments différents prouvent que ces Auteurs célèbres remplis de zèle pour l'humanité ont fait tous leurs efforts, pour dévoiler le principe caché de cette cruelle maladie; mais toujours ſéduits par la variété des effets qu'ils ont regardés comme autant de cauſes productrices, chacun l'a peinte relativement aux ſymptômes ſous leſquels elle s'eſt offerte à ſes obſervations.

Il en eſt des menus morbifiques comme des germes de tous les êtres : nos ſens apperçoivent bien les productions, les développements, les accroiſſements; mais la ſource primordiale de tous ces effets demeurera toujours cachée; c'eſt le ſecret du Créateur.

Je crois que ſans ſortir des bornes preſcrites à l'intelligence humaine, on peut regarder la dépravation des humeurs & particulierement celle du fluide nerveux comme la cauſe immédiate des affections vaporeuſes & mélancoliques.

Si on me demande quelle eſt la cauſe de cette dépravation; je répondrai qu'elle en reconnoît trois générales, l'une contractée perſonnellement, l'autre héréditaire, & la troiſieme accidentelle.

La cauſe contractée perſonnellement réſulte

des abus exposés dans le troisieme article.

Celle qui est héréditaire, dérive de nos parents dont l'humeur dépravée n'a pu fournir qu'un germe de même nature, & ce vice est le plus difficile à détruire entierement, parce qu'ayant servi de base à l'édifice du corps, il est tellement inhérent à l'essence même de tous les ressorts qui le composent, qu'il faut, pour ainsi dire, opérer une métamorphose universelle pour en déraciner le mauvais principe constitutif.

La troisieme cause provient des accidents externes, comme contusions, luxations, fractures, &c. & ses effets ne sont jamais bien dangereux, lorsqu'on remédie à tems à l'accident.

On objectera peut être que mon opinion est une hypothèse aussi chimérique que celles que j'ai rapportées; on demandera comment je puis soutenir, que la dépravation des humeurs est la premiere cause possible à connoître des maladies nerveuses, puisque les observations de tant de grands Médecins prouvent que c'est aux solides qu'il faut attribuer cette premiere cause; que souvent c'est l'estomac qui ne digere pas bien; que c'est le cerveau qui se trouve dérangé, ou le foie qui filtre mal les sucs, & ainsi des autres visceres; enfin que ce sont les nerfs qui péchent par leur foiblesse ou leur rigidité, & dont le mouvement nécessaire

à la coction des humeurs cesse de leur être proportionné, d'où dérive la dépravation de ces mêmes humeurs que je regarde comme cause antécédente.

Mais ne sont-ce pas les fluides qui composent, nourrissent, réparent & entretiennent tous les viscères & généralement tous les solides du corps humain? Comment seroit-il possible que ces solides fussent jamais viciés par eux-mêmes, si la matiere qui les compose, les nourrit, les répare & les entretient continuellement, ne péchoit pas la premiere? Ainsi lorsqu'un estomac digere mal, ce n'est que par la faute des sucs qu'il a perdu la faculté de bien digérer; si le foie ou le cerveau filtre d'une maniere imparfaite, ce ne peut être que par l'engorgement ou l'altération des humeurs qui leur conviennent. Que les nerfs soient desséchés ou même racornis, si l'on veut, ils ne pourront jamais contracter ce vice que par le défaut du fluide qui leur est destiné.

Je conviens que ces solides une fois sortis de leur état naturel, soit par la quantité, soit par la qualité des humeurs, deviennent eux-mêmes une cause secondaire de la dépravation humorale. Mais cette seconde cause qui, à proprement parler, n'est qu'un effet de la premiere, ne produit pas le vice, elle ne fait que l'augmenter. Si l'on veut faire attention au méchanisme que nous

avons expliqué dans le deuxieme article, on verra que jamais un ſolide ne peut contracter la moindre imperfection, que par l'imperfection antécédente des humeurs qu'il contient, ou qui l'ont primordialement composé, ſi cette imperfection eſt héréditaire.

Par tout ce que je viens de dire, il paroît certain que la conſtitution naturelle des ſolides, ſauf les accidents extérieurs, ne peut être ni altérée ni pervertie que par l'altération ou la perverſion primordiale des fluides, & que le rétabliſſement des premiers ne peut être qu'une ſuite de celui des derniers. Penſer autrement, ce ſeroit prétendre détruire un effet ſans détruire la cauſe.

Comment pourroit on douter de cette vérité, puiſque tous les Phyſiologiſtes conviennent que les fluides ſeuls forment non-ſeulement tous les ſolides quelconques; mais encore qu'ils les nourriſſent & les réparent en régénérant par de nouvelles couches fibreuſes & membraneuſes, les parties qui ſe trouvent, ſoit affoiblies ou uſées par l'exercice de leurs fonctions, ſoit endommagées par quelqu'accident naturel ou occaſionné?

Cette opération des fluides, après qu'ils ont reçu les filtrations néceſſaires pour devenir ſuc nerveux, ſe fait dans notre corps de la même maniere que nous voyons opérer la ſéve dans un

arbre. Elle ſeule a le pouvoir, ſoit de reproduire une portion de l'écorce qui lui aura été enlevée & de recouvrir une entaille par l'addition d'une nouvelle ſubſtance, ſoit de revivifier la tige même, lorſque les feuilles jauniſſantes annoncent la langueur de la circulation & le deſſéchement prochain.

Dans ce dernier cas un cultivateur habile, ſans s'arrêter aux parties où le dépériſſement ſe déclare, s'applique à dégager promptement leurs racines & à les fertiliſer, afin de pouvoir, par des ſucs renouvellés, leur faire pomper une ſéve plus ſalutaire, plus capable de s'introduire dans tous les pores engorgés ou affaiſſés par la dépravation ou le défaut de la premiere ſéve, & y ranimer, avec ce ſecours, la végétation languiſſante.

Vous reconnoîtrez dans le corps humain les mêmes effets que vous voyez dans les plantes, & vous vous tromperez toujours, tant que vous donnerez par préférence aux parties organiques les ſoins que vous devez adreſſer directement aux parties fluides qui ſeules poſſedent la faculté de reſtituer aux premieres la force, l'élaſticité & le ton dont elles ſont déchues.

Suppoſons que les nerfs ſoient affoiblis ou irrités, deſſéchés ou racornis; pour les remettre dans

dans leur ſituation naturelle, il faut dégager leurs filieres, en expulſer les oppilations, tempérer la chaleur qui les deſſéche, adoucir l'acrimonie qui les irrite, enfin y introduire des ſucs réparants d'une bonne qualité & en quantité convenable.

Si vous cherchez à remplir toute autre intention, ſoit en voulant fortifier ou raffermir, ſoit en rafraîchiſſant, en humectant ſimplement, c'eſt-à-dire, en ne vous arrêtant qu'aux indications des nerfs mêmes, ou vous travaillerez en vain, ou vous pallierez le mal, ou vous l'augmenterez en proportion de la qualité des ſubſtances dont vous ferez uſage.

On peut donc conclure que le fluide nerveux étant la ſubſtance génitale & nourriciere de toutes les parties organiques, lui ſeul fait dégénérer naturellement ces parties; que ce n'eſt de même qu'en lui que réſide la vertu médicamenteuſe pour réparer les dérangements qu'il y a occaſionnés, & que ce ne peut être que par ſa dépuration plus ou moins parfaite, que l'on parviendra plus ou moins à ce but.

Cependant on ne doit pas s'imaginer qu'en attaquant directement la cauſe du vice dans les humeurs, on ne doive avoir aucun égard pour les ſolides. Il faut au contraire les ménager avec

ſoin, parce que devenus eux-mêmes une cauſe ſecondaire du vice primitif, ils apporteroient les plus grands obſtacles à notre intention.

C'eſt préciſément dans la conciliation de cette alternative embarraſſante qu'a toujours conſiſté la grande difficulté de trouver le ſpécifique approprié à l'affection mélancolique; comme nous le verrons à la fin de cet article.

SECTION SECONDE.

Diſcuſſion de quelques opinions particulieres ſur l'Affection mélancolique.

On ſera peut-être ſurpris que je confonde l'affection hyſtérique & l'affection hypocondriaque ſous la même dénomination, comme une ſeule & même maladie: il eſt vrai que de graves Auteurs ſemblent les diſtinguer, quoiqu'ils conviennent qu'un œuf ne reſſemble pas plus à un autre œuf.

Oſerai-je dire que ces Obſervateurs ont cru appercevoir dans la différence des ſexes, deux cauſes diverſes des mêmes effets, tandis que ces cauſes prétendues ne ſont elles-mêmes que de différents effets d'une premiere & unique cauſe. La même maladie a été appellée paſſion hyſtérique chez les femmes, à cauſe de l'utérus, &

hypocondriaque chez les hommes, à cauſe des hypocondres. Ces deux régions corporelles ſont des parties purement paſſives ; elles ne ſont point les cauſes efficientes des accidents qui caractériſent cette funeſte maladie.

De tous les Auteurs cités dans la ſection précédente, Sydenham & après lui M. Pomme, paroiſſent avoir le plus approché de la vérité. Sydenham fait conſiſter cette cauſe dans le trouble des eſprits animaux & dans leur cours irrégulier ; mais il ne nous donne qu'une explication vague & obſcure de ce trouble & de cette irrégularité ; il n'en établit pas l'origine & les influences d'une maniere aſſez ſatisfaiſante ; d'ailleurs il ne nous indique pas un remede reconnu curatif & capable de corriger l'altération ſurvenue à ce fluide animal & de le rétablir dans ſon état naturel.

M. Pomme approche plus de la vérité, en attribuant la cauſe immédiate des affections vaporeuſes de toute eſpece à la ſéchereſſe, au ſpaſme, à l'érétiſme, & enfin pour me ſervir de ſon expreſſion, au racorniſſement des nerfs & des parties nerveuſes, par le défaut ou l'altération du ſuc vital.

Cette explication quoique plus étendue paroît manquer d'exactitude. M. Pomme reconnoît que les nerfs ne péchent, comme en effet ils ne peu-

vent pécher, que par le défaut de leur ſuc. Pourquoi donc attribue-t'il la cauſe immédiate de la maladie aux nerfs mêmes qui ne ſont que des organes purement paſſifs, affectés par la dépravation du fluide qui les anime? C'eſt donc ce fluide qu'il faut regarder comme le premier principe du mal, & non pas les nerfs.

Je ſuis ſurpris que ce Praticien ſi diſtingué ne nous ait pas fait part de ſes lumieres ſur les impreſſions directes de ce fluide eſſentiel qu'il reconnoît être la cauſe des divers ſymptômes qu'il ſe contente de rapporter.

Il nous offre une méthode qui quoique fort gênante & peu à portée de tout le monde, eſt certainement préférable à tous les remedes incendiaires qui l'ont précédée, pourvu que ménagée avec prudence elle ne ſoit pas outrée dans la pratique.

Les boiſſons aqueuſes & délayantes ſont ſans doute utiles dans le traitement des affections mélancoliques; mais leur excès doit néceſſairement émouſſer & noyer les ſucs ſtomachiques & digeſtifs, les priver de leur vertu, de leur action néceſſaire, pour pénétrer & diſſoudre les aliments que ce torrent précipite & entraîne ſans coction. L'expreſſion des ſucs nourriciers ne pouvant ſe bien faire, il n'en réſultera que peu de chyle;

les parties manqueront de nutrition, & dans ce cas comment réuſſira-t-on, je ne dis pas à guérir quelque maladie que ce ſoit, mais à empêcher même de devenir malade ceux qui ſe porteroient bien ?

Il faut donc croire que M. Pomme employe dans ſes traitements ce ménagement indiſpenſable, quoiqu'il aſſure, par inadvertance ſans doute, que *l'uſage des différentes boiſſons* qu'il preſcrit, *ne connoît point d'excès chez les vaporeux* (1). Perſuadé que ſes vues ne tendent qu'au bien de l'humanité, je ne doute pas qu'il ne me pardonne cette obſervation.

Quant à ſa méthode générale, quoique je la croye préférable à beaucoup d'autres, elle m'a cependant paru inſuffiſante dans la plûpart des cas un peu graves, & rien ne m'a inſpiré plus d'eſtime pour cet honnête Médecin, que la noble franchiſe avec laquelle il m'en a lui-même fait l'aveu, en me confiant un malade intéreſſant que j'ai parfaitement guéri, & qu'il n'avoit pu que ſoulager pendant près de cinq ans qu'il l'avoit tenu aſſujetti à toute la rigueur de ſon régime. Il me dit ingénûment qu'il cherchoit depuis long-tems

(1) Traité des Vapeurs, tome 1, page 431.

un ſtimulant, un ſpécifique approprié aux cauſes humorales, aux complications atrabilaires, mais que malheureuſement il n'avoit pas encore pu le découvrir.

Je conviens donc que le régime rafraîchiſſant & aqueux, ſi on en uſe avec modération, s'accorde avec le tempérament vaporeux, dont la ſéchereſſe & la chaleur internes ont beſoin d'être humectées & adoucies.

Il n'eſt pas moins vrai que les aliments d'une digeſtion facile, un exercice proportionné aux forces, l'équitation, les voyages, la ſociété, les amuſements, la diſſipation lui conviennent auſſi parfaitement. Mais tous ces moyens enſemble ne guériſſent pas; ils pourront diminuer le mal & procurer des intervalles de bien-être peut-être aſſez longs pour perſuader aux malades qu'ils ſont guéris. Le retour des paroxiſmes les détrompera dans la ſuite, & ils paſſeront leur vie dans une alternative d'eſpérance & de déſeſpoir.

Quand on joindra à tous les moyens cités quelques légers purgatifs & des eaux minérales acidules, rarement réuſſira-t-on mieux. On ne connoît point de purgatif véritablement approprié au tempérament vaporeux, & les eaux minérales de toute eſpece lui ſont preſque toujours contraires. Si l'on rend ces remedes trop foibles,

ils ne feront que remuer les humeurs viciées ſans pouvoir les expulſer ; ſi on les rend plus actifs, ils agaceront, irriteront, picoteront des nerfs, des ſolides qui ſont toujours plus ſenſibles & plus délicats dans les perſonnes de ce tempérament ; ils augmenteront par conſéquent cette cauſe ſecondaire du vice primitif.

D'ailleurs quand ces remedes nettoyeroient les premieres voyes des matieres qui y ſont amaſſées ; ſans nuire aux ſolides, ils procureroient à la vérité du ſoulagement pendant quelque tems ; mais ils ne guériroient point la ſource du vice qui réſide toujours dans le cerveau, pour peu que la maladie ſoit grave ou invétérée ; car ſi elle n'eſt que naiſſante ou fort légere, la nature ſeule aidée de ces petits ſecours & d'un régime exact, pourra ſe délivrer du germe vaporeux & rétablir l'ordre des fonctions vitales.

Je conviens encore que la réunion de tous les moyens ſpécifiés & ſagement adminiſtrés avec conſtance, peut quelquefois procurer des changements favorables, lors même que la paſſion hyſtérique ou hypocondriaque ſera très-grave & profondément enracinée.

L'affection vaporeuſe & mélancolique dégénere ſouvent dans toutes les maladies les plus dangereuſes des nerfs ou pour mieux dire du cer-

veau, & y conduit par dégré, comme l'apoplexie, la paralyſie, la ſtupeur, l'engourdiſſement, l'endurciſſement ou le raccourciſſement des membres, la manie & tous les autres maux de cette claſſe. Je ſuppoſe qu'un vaporeux ſoit devenu paralytique d'un bras ou d'une jambe, ou de ces deux membres à la fois, je ſuppoſe encore que ce bras ou cette jambe ſoit endurci ou raccourci ; on conçoit qu'à force de bains, d'humectants, de délayants, on parviendra à mollifier les ſolides endurcis de ces membres & à allonger leurs nerfs raccourcis par l'effet du deſſéchement ; de même qu'un Cordonnier allonge & mollifie du cuir en le trempant dans l'eau. Je crois encore poſſible que cette eau à force de délayer les liqueurs coagulées & ſtagnantes, parviendra à les remuer, à les faire circuler & à rendre par conſéquent à ce membre du mouvement & de l'action. Le malade lui même criera au miracle, parce que effectivement il verra ſes membres reſſuſcités. C'eſt ſans doute beaucoup d'être parvenu à ce point. Je vois la matiere morbifique remuée & déplacée ; mais ne faut-il pas la purifier, la ſéparer de la maſſe des fluides & lui procurer une iſſue pour opérer une véritable guériſon ? Peut-on croire que l'eau toute ſeule remplira cette intention indiſpenſable ? Connoît-

on quelques purgatifs, quelques martiaux capables d'y mieux réuſſir? Qu'on faſſe bien attention que les nerfs, les ſolides de ce paralytique, quoique mollifiés & remis ſi l'on veut dans leur état naturel, ſont également très délicats, très-ſenſibles & même beaucoup plus qu'ils ne le ſont ordinairement dans le tempérament mélancolique moins affecté; pour peu qu'on les irrite, on détruira tout le bien qu'on vient de faire. Que deviendra-donc cette humeur remuée?

Ou cette humeur déplacée rentrera dans la circulation générale, & y produira les mêmes inconvénients qu'elle occaſionnoit avant d'être fixée; ou elle ſe fixera de nouveau ſur quelqu'autre partie, ou ſur quelque viſcere eſſentiel, d'où réſulteront, ſoit des tumeurs de toutes les eſpeces, ſoit des ulceres, & peut-être la mort.

Voilà les ſuites inévitables de cette cure imparfaite: j'en pourrois citer des exemples, ſi je ne craignois de paroître avoir plutôt deſſein de compromettre des Auteurs bien intentionnés, que d'expliquer les avantages & les inconvénients de leur méthode.

Il arrive quelquefois que des affections vaporeuſes les plus invétérées & les plus opiniâtres, ſe trouvent naturellement guéries par l'effet de quelques éruptions cutanées à peu-près ſemblables

à la gale ou à la lepre, ou par un flux abondant d'hémorrhoïdes ſurvenues ſans provocation, ou par quelques autres évacuations naturelles. Mais outre que ces cas ſont rares, ils ne dépendent point de l'art; la nature qui lutte continuellement contre tout principe nuiſible, procure ſeule ces reſſources inattendues. Ainſi il eſt inutile de s'y arrêter.

Voyons donc ce que c'eſt que cette affection mélancolique. Nous prouverons enſuite par des faits qu'il exiſte un moyen de la guérir, ſans expoſer les malades aux inconvénients qui réſultent néceſſairement de toutes les autres méthodes.

SECTION TROISIEME.

Eſſence & ſiege de la Maladie.

L'AFFECTION mélancolique ou vaporeuſe n'eſt autre choſe qu'une dépravation du ſuc nerveux, ou eſprit animal.

Nous avons vu dans l'article premier comment ce ſuc ſe prépare dans le cerveau, & comment le ſang y apporte les matériaux dont il eſt compoſé.

Les différents dégrés d'altération dont le ſang eſt ſuſceptible, ſe communiquent néceſſairement à ce ſuc qui en dérive.

Si l'humidité abonde dans le ſang, ſoyez aſſuré que ce tempérament ne ſera jamais vaporeux, & qu'il ne pourra contracter que des maladies directement oppoſées à celle-ci.

Si au contraire la partie humide du ſang ſe trouve plus ou moins diſſipée relativement au dégré d'un vice originaire ou contracté, il n'y a pas de doute que les autres parties ſpiritueuſes ou ſulfureuſes, ſalines & terreſtres deviendront plus ou moins dominantes en proportion de l'humide exhalé.

Ce défaut d'équilibre rendra néceſſairement le ſang échauffé, acrimonieux, épais & concret relativement au dégré & à la durée de la cauſe.

Cette diſpoſition parvenue à un certain point, eſt préciſément ce que les anciens ont appellé une humeur mélancolique & atrabilaire.

Dans cet état, le ſang commence à ſe coaguler en partie, enſuite il forme avec le tems des caillots polypeux, des maſſes compactes & tenaces d'une couleur preſque noire, & d'une conſiſtance gluante, comme il eſt aiſé de le remarquer dans les hémorrhoïdes. C'eſt ſous cette forme que les anciens l'ont méconnu, ils l'ont pris pour une humeur mélancolique ou atrabilaire excrémenteuſe.

Il eſt aiſé de concevoir quels doivent être les

matériaux qu'un pareil sang déposera dans le cerveau, & quel doit être l'extrait ou le suc nerveux qui en résultera.

Ce suc sera donc composé presqu'uniquement de substances dessechées, acrimonieuses & ardentes qui dépourvues de l'humide correctif & nécessaire, dessecheront, irriteront & enflammeront les organes, elles détruiront leur tissure, & au lieu de la rétablir journellement, elles ne pourront qu'appliquer des couches visqueuses & adhérentes aux parois des vaisseaux, de maniere que les cavités de plusieurs de ces vaisseaux se trouveront rétrécies, & celles de plusieurs autres insensiblement fermées.

On comprend que le cerveau doit être plus intimement affecté que toute autre partie, tant à cause de sa délicatesse qui surpasse infiniment celle de tous les autres visceres, que parce qu'il est en même tems le dépôt, le filtre & le magasin, non-seulement de toutes ces matieres effervescentes qui y sont apportées, mais aussi de celles qui, analogues à ces premieres, s'y préparent, s'y réservent, en sortent & y rentrent continuellement.

Les filieres nerveuses de ce sécrétoire seront d'autant plus facilement obstruées, & leurs cavités consolidées, qu'elles sont extrêmement

déliées & imperceptibles. Sa ſubſtance moëlleuſe & ſéminale, au lieu d'être exactement délayée par un fluide aſſorti, ne ſera que violemment broyée & diſſoute par une humeur réſineuſe & rongeante dont l'alliage ne pourra produire qu'un levain, qu'un ſuc de la même eſpece.

La portion de ce ſuc employée à regénérer ſans ceſſe les particules moëlleuſes ſucceſſivement diſſoutes, conférera peu-à-peu ſes qualités perverties à la ſubſtance même du cerveau, de maniere qu'avec le temps il deviendra une maſſe aride, brûlante & incapable de pourvoir à toutes les facultés vitales auxquelles il préſide.

L'autre portion, la plus conſidérable, de ce même ſuc deſtinée aux autres fonctions corporelles, portera partout la confuſion & le déſordre; au lieu de nourrir les ſolides & de réparer leurs déperditions journalieres, elle s'incorporera intimément avec eux; elle communiquera à tous les viſceres, à tous les ſécrétoires ſon levain dépravé qui influera ſur toutes les ſécrétions, & qui redonnera au ſang les mêmes vices qu'il en a reçus.

C'eſt ainſi que ces deux fluides les plus eſſentiels dans l'économie animale augmenteront réciproquement chaque jour leur perverſion commune, juſqu'à ce qu'ayant infecté toutes les par-

ties & corrodé par préférence les plus foibles ; ils opéreront enfin de concert une consomption totale.

Avant de parvenir à cette fin funeste, on éprouvera long-temps des accidents terribles de toutes les especes. A mesure que le sang acquerra plus de coagulation, d'acrimonie & de tenacité ; plus il séjournera dans les vaisseaux, sur tout dans la veine-porte & ses dépendances, plus il formera de stagnations qui, à force de s'accumuler, reflueront & seront repoussées dans les cavités utérines & hypocondriaques. La situation & la qualité de ces vases, la nature de l'humeur croupissanet & les loix mêmes de l'hydraulique déterminent nécessairement ce reflux qui engorgera peu-à-peu la rate, le ventricule, le pancréas, le mesentere ; occupera enfin & farcira tellement toutes les parties abdominales, qu'il surviendra des tiraillements, des douleurs, des gonflements & beaucoup de tension dans les régions de l'utérus & des hypocondres.

Voilà précisément l'indication apparente qui a fait illusion aux anciens. Regardant les parties les plus affectées comme la cause de l'affection même, ils ont cru devoir en emprunter les noms, pour mieux caractériser cette cause prétendue ; parceque réellement l'utérus & les hypocondres

ſont viſiblement très-intéreſſés dans cette affection & ſemblent produire des effets auxquels ils ne ſervent eux-mêmes que d'inſtruments & d'objets.

C'eſt par une ſuite de la même erreur qu'ils ont pris pour de l'atrabile, l'humeur ſtagnante & amaſſée dans ces viſcères, qui n'eſt effectivement que du ſang croupi & dégénéré, ce n'eſt pas que je veuille en exclure toute autre matiere impure qui peut s'y joindre ainſi que la bile. On doit ſe ſouvenir que j'ai fait remarquer (1) comment toutes les humeurs étant originaires du ſang, participent néceſſairement aux vices de leur ſource. Par conſéquent la bile plus groſſiere, plus alcaleſcente que les autres ſucs, ſe rancira, s'épaiſſira plus facilement, & par ſon accumulation viſqueuſe dans ſes propres couloirs, elle en obſtruera les paſſages & ſera obligée de retourner dans le foye & dans le ſang, en y reportant la putridité qu'elle y avoit contractée.

Il eſt très-eſſentiel d'obſerver que cette bile & toutes les autres liqueurs une fois dégénérées, ne font qu'ajouter aux vices de leur ſource ſans en être jamais la cauſe primitive; elle réſide tou-

(1) Article 3, paragraphe 2, ſection 1.

jours dans le sang & dans le fluide nerveux son extrait le plus pur ; à moins que quelque fracture accidentelle n'ait dérangé la constitution organique. Mais ces cas étrangers à l'économie naturelle sont rarement susceptibles des mêmes inconvénients.

Dans cette dépravation universelle des humeurs, il est beaucoup plus aisé de comprendre que de détailler les embarras, les obstacles sans nombre qui troublent & dérangent leur circulation. On trouvera partout des concrétions, des croupissements plus ou moins tenaces, plus ou moins consistants ; par-tout des extravasions, des rétrogressions de ces mêmes humeurs, des erreurs de lieu. Les plus grandes cavités se rempliront, diminueront à proportion que les plus petites seront totalement bouchées, & ce desordre qu'il est souvent possible d'appercevoir au moins en partie dans les vaisseaux destinés aux fluides plus grossiers, se répétera à-peu-près dans les filieres imperceptibles du fluide très-subtil des nerfs.

Ce fluide ou esprit animal issu du mêlange impur de tant d'humeurs âcres & brûlées, ne pourra être lui même qu'extrêmement fougueux & incendiaire. Son cours sera effectivement irrégulier comme l'a remarqué Sydenham. Poussé & repoussé continuellement, d'un côté par les pulsations

pulſations fréquentes & artérielles d'un cerveau irrité, & de l'autre par les difficultés multipliées qu'il rencontrera dans ſon paſſage, il excitera des mouvements déſordonnés & ſouvent oppoſés, d'un moment à l'autre. Sa mobilité extrême n'étant plus retenue par un alliage aſſorti, il deviendra ſuſceptible des impreſſions les plus légeres & même indifférentes, qui peindront rapidement dans l'ame mille tableaux d'idées mal liées & confuſes par leur variété précipitée, quoique d'ordinaire très-ſubtiles & profondément raiſonnées.

Par cette expoſition phyſique & conforme aux obſervations les plus exactes, qu'on juge de l'état affreux où cette affection preſque toujours méconnue doit réduire les malheureuſes victimes qui en ſont attaquées. Toutes leurs parties corporelles ſeront alternativement, & quelquefois toutes enſemble, les unes plus, les autres moins, tiraillées ou appeſanties, agacées ou engourdies, tantôt vivement agitées & douloureuſes, tantôt pareſſeuſes & indolentes, tantôt glacées, tantôt brûlantes, ſelon les divers changements, le caractere & la quantité des mauvais ſucs qui y coulent, s'y fixent, ou en ſont tranſpoſés, & relativement auſſi à la diſpoſition plus ou moins irritable, contractée avec le tems, par les organes.

SECTION QUATRIEME.

Des ſymptômes les plus ordinaires de l'Affection mélancolique.

Il n'y a preſque pas de ſymptôme de quelque maladie que ce ſoit, qui ne puiſſe être applicable à celle-ci ; & la raiſon en eſt ſimple. C'eſt que tous les nerfs, ſans exception, c'eſt-à-dire, toutes les parties du corps étant plus ou moins affectées dans un ſujet vaporeux, il eſt fort naturel qu'il éprouve en même-tems ou ſucceſſivement, tous les effets relatifs à chacune d'elles, en raiſon de leur diſpoſition particuliere & de la cauſe irritante.

Cette variété étonnante de ſymptômes indicatifs & contre-indicatifs qui ſe manifeſtent ſouvent même dans un ſeul ſujet, a été la ſource de beaucoup d'erreurs. On ne ſe doutoit pas que des effets ſi différents puſſent partir d'un même principe. De-là cette immenſité de recettes & de formules employées avec ſi peu de ſuccès, pour une maladie qui n'a beſoin que des remedes les plus ſimples ; car comme dit Helmont : *Il faut peu de choſe pour faire la bonne médecine.*

Dans cet état, le pouls des malades ſera habituellement petit, concentré, quelquefois même

imperceptible, rarement fébrile. Les uns n'auront presque pas d'appétit, les autres seront voraces, suivant le dégré de la réplétion ou de l'agacement des humeurs dans l'estomac. Mais que cet appétit soit bon ou mauvais, la nutrition n'en sera pas meilleure. On aura ordinairement la bouche mauvaise, pâteuse, & la langue sera chargée surtout le matin. Quelquefois on sera travaillé par de violents efforts pour vomir, ou par des vomissements réels de matieres glaireuses, âcres, ou atrabilaires. Quelquefois on éprouvera des vertiges, des étourdissements & des suffocations, selon que les fibres nerveuses du cerveau ou des poumons seront affectées. C'est par la même raison que l'on aura, surtout étant couché, des siflements aigus ou des pulsations incommodes dans les oreilles, des palpitations de cœur, une douleur fixe & poignante dans une partie, & rarement dans la totalité de la tête, ainsi que des douleurs errantes, des tremblements & des lassitudes dans tout le corps.

Tous ces malades sont très-sensibles au froid & à la grande chaleur; la plûpart sont sujets à une constipation opiniâtre, & par intervalle à des diarrhées très-rebelles. Les pores de leur peau sont plus ou moins resserrés par les raisons expliquées dans la section précédente, & leur transf-

piration doit absolument diminuer à proportion de ce resserrement. Par conséquent une grande partie des humeurs destinées à s'évacuer par cette voie, sera nécessairement forcée, ou de refluer dans les reins, & de-là cette abondance d'urine claire & limpide que l'on remarque dans cette affection, ou elle se rejettera sur les boyaux ; & de-là cette diarrhée aqueuse dont nous venons de parler. Les vents supérieurs & inférieurs, les grouillements d'entrailles, les crampes, les enflûres au bas des jambes, les étranglements de gorge, les insomnies mêlées d'assoupissements profonds, une sensibilité extrême de l'oüie pour les moindres bruits, l'obscurcissement ou le trouble de la vue sont aussi des effets très fréquents de la même cause.

Ce qu'il y a encore de plus terrible, c'est que l'esprit de ces malheureux malades n'est pas moins tourmenté que leur corps. Tout se peint à leurs yeux sous les couleurs les plus lugubres ; rien ne les flatte, tout les désespere. Les plus hardis deviennent pusillanimes & susceptibles de frayeurs subites & puériles qu'ils méprisent eux-mêmes sans pouvoir les vaincre. Tantôt ils crient, tantôt ils rient sans sujet, & ils pleurent de même plus souvent encore. Ils fuient la société ; ils trouvent des défauts dans tous les hommes, &

cherchent la ſolitude qui, bien loin de les ſoulager, ne fait que nourrir leurs penſées ſombres & triſtes. Cependant leur inclination eſt généreuſe, droite, ſincere, bienfaiſante, & s'il eſt poſſible de croire qu'ils ſoient quelquefois ſuſceptibles de quelque ſatisfaction, c'eſt principalement lorſqu'ils peuvent s'employer à rendre aux autres les ſervices qu'ils négligent de ſe rendre à eux-mêmes.

D'un autre côté ils ſont exigeants, difficiles & fougueux. Entiers dans leur volonté ils ne peuvent ſouffrir la domination, & rien au monde ne les contraindra à déguiſer leur eſtime ou leur mépris. Ils ne font cas que du mérite réel, & comptent pour rien les avantages du haſard & de la faveur; ce qui leur procure ſouvent des inimitiés & des diſgraces. Quoique naturellement aviſés ils ſe livrent facilement, auſſi abuſe-t-on ſouvent de leur facilité! Conſeillers très ſages pour les autres, ils ſe trompent ſouvent dans les affaires eſſentielles qui les intéreſſent perſonnellement. Alors leur fluide ou eſprit animal agité, troublé par des affections trop vives, précipite, altére, déconcerte, égare même leur jugement.

Leurs ſentiments ſont pleins d'élévation, & toutes leurs paſſions ſont véhémentes. Si l'amour les détermine quelquefois vers un objet choiſi &

long-tems étudié, ils s'en occupent uniquement, s'y attachent avec une fidélité ſcrupuleuſe & gênante, & leur enthouſiaſme reſſemble aſſez à celui des Romans. Leur délicateſſe extrême eſt aiſément bleſſée ; elle les rend inquiets, ombrageux, jaloux, parce qu'ils rencontrent rarement un retour proportionné à l'excès des impreſſions qu'ils reſſentent eux-mêmes. Cette diſpoſition trop ſenſible ſe manifeſte dans toutes leurs actions, elle les accompagne dans leurs ſociétés, & ils trouvent des ſujets de chagrin dans ce qui fait le bonheur des autres. Se déplaiſant partout, ne s'amuſant de rien, ils changent d'objets, & ils s'en dégoûtent avec la même facilité.

Généralement eſtimés par les meilleures qualités eſſentielles qu'ils poſſédent d'ordinaire, leur humeur inégale, fiere, peu indulgente & nullement diſſimulée, les empêche d'être également aimés. Déſagréables aux autres & inſupportables à eux-mêmes, ils fatiguent tout le monde par le récit continuel de leurs ſouffrances que l'on croit toujours exagérées. Délaiſſés ſans ſoulagement & ſans conſolation, rarement ont-ils des amis qui compatiſſent à leurs foibleſſes ; au lieu de les plaindre, on a ſouvent l'injuſtice de leur reprocher des défauts & des ridicules qu'il n'eſt pas en leur pouvoir d'éviter ; ce qui met le comble à leur déſolation.

SECTION CINQUIEME.

Réfutation de ceux qui attribuent l'Affection mélancolique à l'imagination, ou à quelqu'autre cause ridicule.

Quoique les maladies vaporeuſes ſoient auſſi réelles & auſſi poſitives que les autres ; il s'eſt trouvé des Médecins qui les ont regardées comme imaginaires. Ils ont dit qu'ils ne guériſſoient pas l'imagination, & qu'il ne tenoit qu'au malade de penſer qu'il ſe portoit bien ; comme s'il pouvoit exiſter des hommes capables de ſe rendre malheureux, lorſqu'il dépend d'eux de ne pas l'être. La nature a gravé dans tous les cœurs le ſentiment & le deſir du bonheur : toutes nos démarches ne tendent-elles pas à ce but ? Si nous nous trompons dans les moyens, ce n'eſt jamais la faute de notre volonté.

D'ailleurs les triſtes effets de cette maladie ne ſont-ils pas viſibles ? Eſt-ce l'imagination qui produit des convulſions, des enflûres aux jambes, des vertiges, des étourdiſſements, des maux de tête, des douleurs vives & de toute eſpece dans toutes les parties du corps ?

S'imagineroit-on avoir la peau deſſéchée, un flux excluſif d'urine, la diarrhée, la conſtipa-

tion, l'uterus ou les hypocondres gonflés & diſtendus, ſi tout cela n'étoit pas? S'imagineroit-on vomir des matieres glaireuſes, aigres & atrabilaires, ſi effectivement on ne les vomiſſoit pas?

Peut-on attribuer à l'imagination l'obſcurciſſement de la vue, les vents, les ſuffocations, un froid glacial, des chaleurs brûlantes, des laſſitudes extrêmes, enfin la conſomption, la mort?

Peut-on croire que tant d'accidents extérieurs arrivent ſans un dérangement extraordinaire dans les organes intérieurs, & ne faut-il pas être imaginaire pour attribuer à l'imagination des maux auſſi évidents?

Que ne dit-on auſſi que le délire d'un frénétique produir la fievre dont il eſt dévoré, tandis qu'il eſt conſtant que c'eſt la fiévre qui produit le délire? Le cas eſt exactement le même.

L'ame ou l'imagination ſi l'on veut, influe ſans doute ſur le corps, comme le corps influe ſur l'ame; mais l'ame qui aggrave les maux du corps, ne les détermineroit jamais, ſi le corps n'y étoit malheureuſement diſpoſé. Ne voit-on pas des hommes que les événements les plus fâcheux, les impreſſions les plus vives ne ſauroient ébranler? Croit-on que leur ame ſoit différente des autres? Oſera-t-on ſoutenir que Dieu en a créé de diverſes trempes? Non: la ſubſtance ſpi-

rituelle doit être la même dans tous les hommes ; la différence ne consiste que dans les organes : s'il est des ames inébranlables, c'est qu'elles sont logées dans un corps constitué de maniere à n'être point ébranlées.

Pourquoi ces mêmes hommes qui ont paru si fermes pendant long-tems, dégénerent-ils ordinairement dans la vieillesse ou par quelqu'infirmité ? Dira-t-on que c'est leur ame qui a changé ? Est-il croyable qu'un être immatériel puisse changer, & n'est-il pas évident que ce changement ne peut provenir que du corps qui s'est usé ou affoibli ?

On doit donc être convaincu, que l'ame n'est jamais la premiere cause des maladies du corps, & que l'imagination des vaporeux n'est dépravée qu'en conséquence de ces maladies. Si leur ame est inquiéte, c'est qu'ils ont lieu de l'être ; l'inquiétude est naturelle à ceux qui souffrent. Mais dira-t-on, ils paroissent s'inquiéter beaucoup plus que d'autres dont l'état est plus dangereux : c'est qu'étant d'un tempérament bien plus sensible, ils souffrent davantage, & dans leur découragement ils ne sont jamais soutenus par l'espérance, qui fait illusion aux autres jusqu'à la fin.

Il est des vaporeux dont l'extérieur annonce une santé parfaite : ils supportent même d'assez

grandes fatigues ; cependant ils ſe plaignent ſans ceſſe.

Quoique leur mal ne ſoit pas apparent, il n'eſt pas moins réel. Ne voit-on pas tous les jours des gens qui paroiſſent jouir de la meilleure ſanté, être attaqués d'apoplexie, de paralyſie & mourir ſubitement ? Croit-on que la cauſe de ces événements funeſtes n'exiſte pas intérieurement malgré les apparences contraires ?

Nous obſerverons encore qu'il n'eſt pas poſſible de trouver un vaporeux ſans aucun des ſignes ſenſibles de cette maladie. Il aura pour le moins ſoit des maux de tête ou des étourdiſſements, ſoit des douleurs erratiques ſurtout au dos, ou des engourdiſſements, des bâillements extraordinaires. Preſque tous ſont conſtipés, ou ont la diarrhée, ou d'autres maux. Enfin il n'en eſt aucun qui ne ſoit ſujet à des paroxiſmes plus ou moins fréquents, plus ou moins forts. Qu'on l'examine de près, qu'on le ſuive dans ces criſes, & l'on verra, ſoit des évanouiſſements, ſoit des convulſions, ou pour le moins des trémouſſements, des agitations violentes accompagnées d'inſomnie, de rots, & ſuivies d'un accablement univerſel, de larmes, ou de ſueurs légeres ou abondantes, d'un flux d'urine ou de ventre, ou l'on appercevra d'autres effets de cette nature.

Des gens qui pour cacher leur ignorance, ſuppoſent toujours des myſteres, ont débité mille extravagances conſéquemment aux effets bizarres & étonnants de cette maladie. Les uns les ont attribués à des preſtiges; ils ont regardé les malades comme des démoniaques. D'autres voyant que ces accidents ſe renouvellent tous les mois, ou tous les quinze jours, ou dans tout autre intervalle de tems aſſez réglé, les ont fait dépendre de la lune ſelon ſes divers quartiers, & ont appellé ces malheureux des lunatiques. Quelques Médecins même de réputation ont prétendu que le renouvellement de ces accès provient de l'habitude que les fibres muſculeuſes contractent de ſe roidir ou de ſe fléchir plus ou moins dans un tems limité, que dans un autre, ſelon les modifications contractées.

Mais ni l'habitude des fibres, ni la lune, ni le démon n'ont aucune part à ces paroxiſmes; ils ne ſont que des efforts de la nature pour ſe débarraſſer d'une humeur ſurabondante. Cette raiſon paroîtra déciſive, ſi l'on fait attention que ces paroxiſmes accompagnés d'agitations, ſont toujours ſuivis de quelques évacuations ſalutaires, plus ou moins ſenſibles ſelon le degré de la cauſe.

On demandera peut-être pourquoi ces accès

ſont réglés à un certain terme ; c'eſt que la diſpoſition du malade & ſon régime ordinaire, exigent à-peu-près ce terme pour former l'amas ſurabondant qui procure la criſe. Cela eſt ſi vrai, qu'en changeant ſon régime, ſoit en bien ſoit en mal, vous verrez pareillement changer le paroxiſme, parcequ'il aura fallu plus ou moins de temps pour completter la meſure preſcrite.

On obſervera peut-être auſſi que cette raiſon n'a pas toujours lieu, puiſque les ſeules impreſſions trop vives des ſens, comme la peur, la colere, &c. occaſionnent & multiplient ſouvent ces accès ſans régle fixe. D'accord ; mais la raiſon eſt toujours la même.

Une impreſſion violente agite & met en mouvement telle quantité d'humeur qui ſe rencontre, quoique ſon accumulation ſoit incomplette ; & ainſi l'accès ſera anticipé ou multiplié. D'ailleurs ces impreſſions trop fortes troublent tous les eſprits animaux, confondent tous les fluides, & par leur moyen elles ébranlent tous les ſolides, de maniere qu'au lieu de faciliter & d'adoucir les paroxiſmes ſalutaires, comme le ſont tous ceux qui peuvent ſe faire naturellement ; elles augmentent la cauſe qui les procure ; & voilà la principale raiſon qui les aggrave, les varie & les multiplie dans ces cas extraordinaires.

Enfin qu'on se représente la disposition physique & constante d'un vaporeux, telle que nous l'avons décrite, on se convaincra que tous les accidents rapportés, sans parler d'une infinité d'autres, en sont une conséquence naturelle & indispensable.

Comment un corps dont toutes les humeurs sont troublées dans leurs cours, desséchées, enflammées, croupissantes ou refluées en diverses parties; comment un corps, dont tous les esprits animaux mal préparés dans leur principe, déréglés dans leurs mouvements, agités, repoussés, détournés, communiquent à tous les solides une nutrition corrompue; comment un corps dont plusieurs millions de petits vaisseaux sont totalement fermés, tandis que les plus grands sont obstrués en partie par ces matieres stagnantes ou concrétes qui occupent même les plus grandes cavités; comment un corps si mal constitué pourroit-il remplir ses fonctions? Loin d'être surpris des désordres variés, dont nous avons fait l'énumération, il faudroit s'étonner s'ils n'arrivoient pas.

Comment une ame logée dans un corps aussi mal disposé pourroit-elle être susceptible de sensations agréables? La puissance immédiate de l'ame incorporée se borne à la volonté, sa faculté

même de penſer eſt aſſujettie aux objets, & elle ne poſſéde aucunes ſenſations indépendantes. Elle les reçoit vraies ou erronées par le miniſtere des ſens, ſelon que ceux-ci ſont bien ou mal diſpoſés : n'ayant aucun pouvoir de les changer, l'ame ne peut qu'y ajouter ſa détermination relative ; autrement la folie ſeroit impoſſible, & c'eſt par cette raiſon que les inſenſés ſont impeccables.

Dans ce déſordre général, les organes ne pouvant recevoir que des impreſſions fâcheuſes, elles ne produiront que des ſenſations chagrinantes, & l'ame du vaporeux preſque toujours triſtement affectée, ſera ſombre & mélancolique relativement à l'intenſité de la cauſe.

Si ces malades ont quelquefois des intervalles de gaieté, c'eſt qu'ils ne ſont pas toujours affectés de la même maniere & au même point. Au ſortir de leurs paroxiſmes la maſſe de leurs humeurs eſt diminuée à proportion de l'évacuation naturelle qui s'en eſt faite. D'ailleurs le haſard ou les circonſtances occaſionnent quelquefois des changements, des mouvements favorables dans leurs humeurs ; qui, ſe portant avec plus d'abondance dans certains organes moins intéreſſants & moins ſenſibles, débarraſſent d'autant ceux qui ſont plus eſſentiels & plus intimément corref-

pondants avec l'ame. Lorſque le cerveau & les parties précordiales ſe trouvent plus dégagés qu'à l'ordinaire, ces malheureux éprouvent une certaine aiſance qui leur dilate le cœur & calme leur eſprit; ils ſe croyent tout-à-coup reſſuſcités. Ce bien-être inuſité, lorſqu'il eſt accompagné de quelques circonſtances favorables, les réjouit, & ſelon ſon degré, ils ne peuvent s'empêcher de manifeſter le ſentiment intérieur de leur ſatisfaction par des ris & des geſtes qui ſont quelquefois ridicules.

On a obſervé que les autres malades, quoiqu'accablés des douleurs les plus aiguës, ſouffrent & meurent avec une conſtance & une tranquillité, qu'on n'a jamais apperçue dans les vaporeux. Ceux-ci qui boivent, mangent, ſe promenent comme dans l'état de ſanté, gémiſſent ſans ceſſe de leurs ſouffrances, & ils s'abandonnent à des variations d'eſprit continuelles: toujours livrés au chagrin, à la défiance, au déſeſpoir; on diroit qu'ils ne peuvent ni vivre ni mourir.

Ce Problême ſe réſoudra facilement, ſi on fait attention que la plûpart des autres maladies s'attachent ordinairement à quelques viſceres ou à des organes particulieres. Par exemple, la goutte s'arrête aux articulations; ou ſi elle eſt vague,

elle se fixera tantôt dans l'estomac, tantôt ailleurs; le calcul ou la pierre attaque les reins ou la vessie; la colique, les intestins; & la phthisie, les poumons. La fievre même a son siege particulier. Celle que l'on nomme essentielle réside dans le sang, qui surchargé de quelques crudités ou de matieres putrides, entre en effervescence pour s'en débarrasser. Remarquez que le sang dans cette occasion peut être encore assez bien composé par lui-même, malgré le mêlange non invétéré de ces matieres hétérogenes dont l'impureté ne se sera pas encore communiquée aux autres sucs. Les autres fievres que l'on appelle symptomatiques, dérivent aussi de quelques maladies locales, comme de la pleurésie qui attaque la plevre & le médiastin, de l'esquinancie qui attaque le gosier, &c.

Presque toutes les autres maladies ayant donc leur siege dans quelque partie déterminée, les autres parties n'y sont pas directement intéressées elles-mêmes. Si elles participent au sentiment de la maladie, elles conservent au moins la faculté de remplir leurs fonctions, quoique d'une maniere moins parfaite. De-là naissent la confiance & cette espece d'illusion qui trompent ces malades jusqu'à la fin, en leur déguisant une partie du danger.

D'un

D'un autre côté, leurs parties nerveuſes en général ſont beaucoup moins ſenſibles que celles des vaporeux, & par conſéquent l'impreſſion d'une douleur même égale dans ſa cauſe particuliere, doit être néceſſairement moins forte dans ſon effet chez les premiers que chez les derniers.

Dans les vaporeux, tous les fluides & les ſolides ſont à la fois plus ou moins affectés par un vice originaire ou contracté, qui avec le tems s'eſt diſtribué, & pour ainſi dire, identifié avec l'organiſation conſtitutive. L'affection vaporeuſe réſidant dans toutes les parties, trouble & interrompt les fonctions vitales qui en dépendent, & on voit augmenter le découragement général & le déſeſpoir, en raiſon du progrès de la maladie par un effet phyſique auſſi vrai, que l'eſt dans le moral celui de la hardieſſe, qui dépend de l'opinion bien ou mal fondée que l'on a de ſa force.

D'un autre côté, les parties nerveuſes ſont douées d'une ſenſibilité plus exquiſe dans le tempérament vaporeux; ils doivent donc ſouffrir avec moins de patience & de tranquillité que les autres malades, en ſuppoſant que la cauſe qui produit la douleur, agiſſe au même dégré dans les uns & dans les autres.

Il arrive quelquefois qu'une affection mélanco-

lique, après avoir long tems exercé ſes ravages dans toutes les régions corporelles, en choiſit enfin de préférence une ou pluſieurs particulieres, le plus ſouvent quelques glandes, quelque viſcere où elle fixe & dépoſe la principale partie de ſa malignité, y produit des enflûres & des tumeurs de diverſes eſpeces.

Dans ce cas ſi les parties préférées ſont eſſentielles, la maladie devient plus dangereuſe pour la vie. Cependant j'ai remarqué qu'alors les malades paroiſſent moins ſouffrir, ſe plaignent moins, reprennent plus de confiance, & ont réellement l'eſprit plus tranquille.

Comment l'augmentation du danger dans le phyſique peut-elle produire ce changement favorable dans le moral ? C'eſt que l'humeur irritante ayant formé un dépôt, tous les autres organes qui ſe trouvent ſoulagés d'autant, ſont beaucoup moins tourmentés, & recouvrent par ce moyen la faculté de mieux remplir une partie de leurs fonctions.

On demandera peut être pourquoi l'affection mélancolique dégénere, tantôt en des maladies qui paroiſſent du reſſort de l'eſprit, comme la ſtupeur, la manie, la folie, & tantôt en d'autres maladies qui ſont du reſſort du corps, comme les cancers, l'apopléxie, la paralyſie &c.

J'ai déja expliqué dans la troisieme section de cet article, comment les parties aqueuses & fluides du sang & du suc vital se trouvant dissipées, les parties sulfureuses, volatiles & terrestres deviennent par conséquent dominantes. Observez maintenant que de ces parties devenues dominantes, les unes dominent encore plus ou moins sur les autres ; c'est-à-dire, que les parties terrestres l'emportent quelquefois sur les spiritueuses, ou au contraire les spiritueuses sur les terrestres.

Ainsi lorsque les parties terrestres prévaudront sur les spiritueuses, les maladies dégénérées intéresseront plus le corps que l'esprit, comme les cancers, l'apopléxie, la paralysie &c.

Si au contraire les parties spiritueuses prédominent sur les terrestres, alors les maladies dégénérées intéresseront plus l'esprit que le corps, comme la manie, la démence & tous leurs dégrés.

Enfin quelque bizarres que paroissent les accidents de cette maladie, on ne sauroit en attribuer le principe à l'imagination, dont le déréglement est toujours un effet de la dépravation du fluide animal, & ces effets n'ont rien d'étonnant ni de merveilleux pour le Physicien éclairé.

§. II.

Des causes de l'Affection mélancolique.

SECTION PREMIERE.

Des causes qui la déterminent.

Les bons Auteurs s'accordent assez sur les dispositions personnelles & les causes évidentes ou externes de l'affection mélancolique ou vaporeuse. Presque tous conviennent, & particulierement le grand Boerhaave, qu'elle est produite par tout ce qui dissipe les parties liquides des humeurs, & en condense par conséquent les parties séches; mais principalement par tout ce qui fixe & épuise le fluide nerveux du cerveau, en altere la pureté, & en trouble le cours.

Les erreurs de régime rapportées dans l'article troisieme sont très propres à produire ces effets, c'est-à-dire, des aliments trop copieux, âcres, tenaces & échauffants, des boissons spiritueuses & ardentes; des veilles fréquentes; un sommeil trop long; un air stagnant & marécageux; l'inaction habituelle ou mêlée d'exercices violents; toute sécrétion ou évacuation trop abondante ou supprimée & rentrée; toute déperdition excessive, sur-tout le dispermatisme, ainsi que l'usage abusif

des médicaments, sur-tout du mercure; le virus vénérien mal guéri, ou trop souvent contracté, ou héréditaire, & mille autres désordres de toute espece.

Joignez à cela de grandes inquiétudes, de longues & profondes contentions d'esprit, principalement sur un même objet, & les affections trop vives de l'ame de quelque nature qu'elles puissent être.

Un amour violent, trompé & malheureux, est capable lui seul de produire toutes les horreurs de cette affection désolante, & l'on ne sauroit assez se précautionner contre les excès de cette passion, lorsqu'on se sent malheureusement né avec un cœur trop sensible.

Quant aux dispositions innées, elles peuvent se reconnoître aux signes suivants.

Les sujets que cette maladie attaque, ont tous le genre nerveux très-sensible, le caractere peu docile & impérieux La plupart ont le corps grêle & sec, les joues avalées, les cuisses menues, les bras & les doigts éfilés. Il est rare d'en trouver avec de l'embonpoint, le tissu de leur chair est ordinairement relâché, leur teint pâle ou olivâtre, quelquefois d'un rouge foncé. Leurs yeux sont le plus souvent grands, langoureux dans la jeunesse, & sombres dans un âge plus avancé.

Communément leur taille est grande, ou pour le moins moyenne, & presque jamais petite.

Mais ce qui est général & sans exception, c'est qu'ils ont tous l'esprit vif, studieux, extrêmement pénétrant & profond. Un esprit lourd, tardif, ou naturellement imbécille est un préservatif certain contre cette maladie.

Les Héros & les grands hommes ont presque tous été d'une complexion mélancolique. Aristote assure que c'étoit celle de Socrate, de Platon & d'Hercule. Plutarque confirme ces exemples par celui de Lisandre, & si on se donne la peine d'examiner la plûpart des hommes les plus célèbres de nos jours, on trouvera par eux la vérification du rapport des anciens. Je n'ai jamais vu le Seigneur de Ferney, ni le Citoyen de Genève, j'ose assurer qu'ils participent à cette complexion. Leurs écrits sublimes sont mes garants.

Il n'a point existé de grand Poëte, de grand Musicien, de grand Peintre; jamais personne n'a excellé dans aucune science qui exige une imagination forte & élevée, sans être de ce tempérament. C'est pour cela que les ignorants & les lourdauds qui sont précisément d'un tempérament opposé, ont fait passer en proverbe, que tous les Mathématiciens, les Poëtes & les

Peintres ſont foux. Heureuſe folie! lorſque nos abus n'alterent point le dégré que lui a aſſigné la nature.

Les perſonnes de ce tempérament à proportion de l'excès originaire ou ſurvenu, ſont d'une patience incroyable dans la méditation des ſujets qui les affectent, & d'une impatience égale dans tous les exercices méchaniques qu'ils exécutent ou qu'ils ordonnent. Leur impétuoſité les épuiſe facilement, & les longs efforts les rebutent. Leurs premiers mouvements ſemblent ſurnaturels, mais ils ſont mal ſoutenus. *Magnus ſinè viribus ignis incaſſùm furit.* C'eſt un feu de paille qui s'allume auſſi promptement qu'il s'éteint.

La moindre étincelle, la moindre réſiſtance les enflamme, la moindre ſoumiſſion les appaiſe; cependant M. Leclerc a remarqué que les injures graves & réfléchies les rendent fermes & implacables. Leur colere eſt celle d'Achille, & leur haine celle de Coriolan.

Je pourrois ajouter pluſieurs autres traits diſtinctifs; mais nombre d'Auteurs les ont déja rapportés. D'ailleurs ce que j'en ai dit, ſemble ſuffiſant pour appercevoir au premier aſpect les indications principales de ce tempérament, d'un côté le plus eſtimable; & de l'autre le plus malheureux de l'eſpece humaine.

SECTION SECONDE.

De la Mélancolie Angloiſe.

Il ſemble que l'Angleterre, ſituée preſqu'au Nord de l'Europe, ſous un Ciel humide, devroit être moins expoſée aux affections vaporeuſes que les Pays plus méridionaux où la fluidité des humeurs ſe diſſipe avec tant de facilité. Cependant l'expérience l'emporte ici ſur le raiſonnement. On ne connoît point de Nation où la diſpoſition à cette eſpece de maladie ſoit plus générale, & on voit dans cette Iſle beaucoup plus de mélancoliques que dans les climats chauds. Quelle peut être la cauſe d'un phénomene ſi contraire aux apparences? Je ne crois pas qu'on en ait encore donné des raiſons ſatisfaiſantes.

Un homme célebre a prétendu que la mélancolie Angloiſe, différente de celle de la plûpart des autres Nations, eſt purement nerveuſe, c'eſt-à-dire, qu'indépendante de toute cauſe humorale, elle eſt uniquement produite par un vice intrinſeque des ſolides, par la vibratilité & la tenſion ſpaſmodique des nerfs. Ce ſyſtême me paroît inſoutenable. Je dirai à ce Savant & à ceux ſur l'autorité deſquels il appuye ſon opinion :

Ne convenez-vous pas, Meſſieurs, que les

solides n'existent point par eux-mêmes, & qu'ils sont composés par les fluides? que les fluides arrosent, nourrissent, accroissent & réparent continuellement les solides? Quelle est donc la conséquence de ces principes si simples? Comment ferez-vous comprendre que ces mêmes solides puissent contracter quelque vice indépendant des fluides, à moins qu'on ne les rompe ou qu'on ne les déchire? Et par quelle voie guérirez-vous leurs vices naturellement contractés, si ce n'est en rectifiant le principe qui les a occasionnés, & qui continuera à les entretenir tant qu'il ne sera pas détruit lui-même?

Les Anglois étant organisés comme tous les hommes, les causes internes de leur mélancolie ne sont pas d'une espece particuliere; il est vrai que les causes externes peuvent être différentes.

Les ardeurs brûlantes du Midi doivent sans doute dissiper plus facilement que la température Britannique, les parties les plus fluides des humeurs; elles doivent en condenser les parties séches, d'où, selon Boerhaave & les meilleurs Auteurs, naît l'affection mélancolique. Mais cet effet que produit une chaleur excessive, ne peut-il pas être produit par d'autres causes autant ou plus déterminantes?

Hippocrate, *lib. de acre, locis & aquis*, a pré-

tendu démontrer que l'air est le principe universel de toutes les maladies. Je ne suis pas le premier à observer que cette proposition d'Hippocrate est trop générale, parce qu'il est certain que nos maladies ont souvent d'autres causes que l'air. Cependant cet élément qui agit dans tous & sur tous les corps, dans lequel tous les animaux se meuvent, & sans lequel aucun ne peut subsister; cet élément, dis-je, sans être la cause universelle des maladies, en est sûrement la principale.

Voyons donc si la mélancolie Angloise ne pourroit pas être attribuée principalement à cette cause, sans exclure celles qui peuvent s'y joindre.

Le fameux Arnaud de Villeneuve, dont le sentiment rapporté par M. Leclerc, a été confirmé par Boerhaave, paroît avoir jugé de l'air avec plus d'exactitude qu'Hippocrate. Voici ce qu'il en dit.

» Un air clair, subtil, pur, clarifie, subtilise » & rafine le sang & les esprits. Conséquemment » il rend le cœur gai, l'esprit serein, le corps » léger, & il accélere la digestion dans tous les » visceres. Au contraire un air épais, grossier & » orageux, serre le cœur, trouble l'esprit, ap- » pesantit le corps, empêche ou retarde la di- » gestion; desorte que les superfluités, celles » du moins qui sont vaporeuses & fuligineuses,

» ne peuvent être dissipées par l'action du corps.

Or en Angleterre l'air est grossier, les brouillards fréquents, & le tems variable. Le vent d'Ouest presque toujours pluvieux & mal sain, y est fréquent, l'hyver long & désagréable.

Voilà donc précisément la qualité d'air qui serre le cœur, trouble l'esprit, appesantit le corps, retarde la digestion, & empêche la dissipation des parties vaporeuses & fuligineuses. Voyons les effets de cette influence.

Les corps bien conformés ou fortifiés par l'habitude du travail & de la tempérance, n'en souffriront presque pas, ils en seront quittes pour avoir moins de sérénité d'esprit, & l'humeur plus austere.

Quant aux corps mal constitués dès l'origine, ou dégradés par le genre de vie, ils ressentiront les effets de cette influence, selon le dégré de leur disposition. Des amas de matieres indigestes, crasses & vaporeuses, s'accumuleront insensiblement & corrompront les humeurs; ils absorberont leur fluidité, fixeront leur tenacité, & il se formera des croupissements, des concrétions dans les vaisseaux, de la même maniere que la suie s'attache à l'intérieur des tuyaux d'un poële. Le suc nerveux, après avoir contracté cette dépravation, la transférera avec le tems à la substance

des solides qu'il nourrit. Ainsi les nerfs se dessécheront, seront agacés, deviendront irritables, par la seule impression d'un air grossier, chargé de brouillards ; mais il existe encore en Angleterre plusieurs causes qui concourent à l'altération de ce fluide.

On voit par les expériences chymiques, que toutes les substances des trois regnes sont susceptibles de volatilité ; que les métaux les plus denses y sont assujettis, & que l'or même n'en est point exempt.

On n'ignore pas non plus que l'air se charge & s'impregne de toutes les parties exhalées & volatiles, & qu'il les transmet aux corps qu'il pénetre, par l'inhalation ou l'inspiration, & sur-tout par la déglutition, comme l'a cru Hoffman, & comme le croient avec raison les plus habiles physiciens.

Or l'Angleterre abonde en mines de différentes especes ; il en sort continuellement des exhalaisons grasses, puantes, suffoquantes, dont les Mineurs se trouvent souvent incommodés. Elle abonde aussi en marécages bitumineux, d'où s'élevent des vapeurs très-nuisibles. La quantité prodigieuse de charbon de terre qu'on y brûle, disperse une évaporation immense de sels fossiles & de souffre, qui purifient à la vérité les subs-

tances putrides répandues dans l'athmosphere, mais qui la surchargent de particules âcres, irritantes & enflammées.

Donc l'air d'Angleterre sera excessivement inondé d'exhalaisons minérales de différentes especes, de vapeurs bitumineuses, de corpuscules nitreux & sulphureux ; & l'excès de ces substances volatiles étant très contraire à la nature de nos humeurs, & particulierement à celle des nerfs, doit nécessairement produire les affections nerveuses & mélancoliques.

La preuve que ces substances volatiles & spiritueuses sont excessivement répandues dans cette isle, c'est que les hommes y ont l'esprit plus vif, plus studieux, plus pénétrant, plus profond, le caractere plus véhément, & les animaux participent aux mêmes impressions.

Tout le monde sait que les chevaux y sont fins, pleins de feu ; les chiens, les coqs beaucoup plus fiers, plus animés ; & les autres especes le sont aussi à proportion de leur nature.

Ce fluide élémentaire, qui se mêle dans tous les êtres, communique également ses propriétés aux productions végétales, qui, devenues alimentaires, ajoutent dans les corps animés un nouveau degré aux influences de l'air directement reçu.

Ces influences ſeront infiniment plus ſenſibles dans les grandes villes, à cauſe des égoûts & des immondices dont elles ſont toujours infectées, quelque ſoin qu'on prenne de pourvoir à leur propreté.

Outre tant de cauſes, la plupart inévitables, il y en a de volontaires & d'uſage.

Certains abus du luxe ne ſont pas ſi grands en Angleterre qu'en d'autres royaumes; mais celui de l'intempérance, ſur-tout des boiſſons violentes & fumeuſes, y eſt généralement porté à l'excès. Nous avons vu, dans l'article 3, quels ſont les dangers de cet abus, & combien il contribue à la maladie qui fait le ſujet de cet article.

Ce vice, une fois contracté par un grand nombre de perſonnes, ſe fortifiera de génération en génération; il ſera héréditaire dans les familles, & avec le temps il deviendra national, à moins qu'on ne trouve les moyens de corriger les principes qui l'ont produit.

Voilà à peu près les principales cauſes phyſiques auxquelles s'uniſſent auſſi les plus puiſſantes cauſes morales.

Je ne crois pas que perſonne ait encore remarqué que le gouvernement Anglois eſt une des ſources qui fomente & propage la diſpoſition mélancolique de cette nation.

L'Anglois, né libre, ne respire que la liberté. Ce sentiment est celui de la nature; mais si d'un côté il tempere le joug politique, il affermit de l'autre celui des passions, & il le rend tyrannique.

Le Musulman né dans la contrainte & nourri dans les préjugés de l'ignorance, contracte nécessairement l'habitude de réprimer ses desirs; l'impossibilité de les satisfaire l'empêche même de les concevoir. Ainsi, le germe enthousiaste du génie oriental, qui a produit autrefois tant de grands hommes, & qui en produiroit encore, se trouve maintenant étouffé sous l'oppression de l'esclavage; & c'est ainsi que Misitra de nos jours n'a pas le moindre rapport avec l'antique Lacédémone. La nature des lieux est la même; les loix seules ont changé.

L'Anglois est précisément l'opposé du Musulman. Chez le dernier les passions sont enchaînées & accoutumées au silence; chez le premier, foiblement retenues, elles sont dans l'habitude de se faire entendre. Une légere offense, un dépit passager en Turquie, est un outrage sanglant, qui occasionne une indignation furieuse en Angleterre; & un Visir est mille fois plus humble dans le Divan qu'un petit

Bourgeois de Londres, membre du Parlement assemblé en présence du Roi même.

Par ce parallèle, il est aisé de comprendre que la liberté politique influe sur la liberté morale, & que de-là résulte l'excès outré des vertus comme des vices, selon les circonstances déterminantes & les dispositions naturelles des personnes. Toutes les histoires nous apprennent que les actions les plus signalées ont toujours été l'ouvrage des peuples libres : l'esclave accablé sous le poids de ses fers, ne sait que ramper dans la poussiere, ou s'élever tout au plus à la médiocrité.

Qu'on ne s'étonne donc point si le caractere Anglois est toujours extrême. Tout est en lui sublime ou détestable; il ne connoît point de milieu. Sa grandeur d'ame égale son orgueil; sa reconnoissance est aussi vive que son ressentiment, & son aversion aussi constante que son amitié. Emporté dans toutes ses passions, il est des hommes le plus fier & le plus généreux. L'amour lui coûte souvent la raison ou la vie. Toujours rempli de ses idées & de lui-même, il est taciturne, solitaire & contemplatif: voyant à peu-près les hommes tels qu'ils sont, il aime rarement leur société, & rarement aussi en est-il recherché lui-même; mais s'il trouve des amis dignes de l'être,

ils

ils peuvent compter qu'il ſera le leur pour la vie, & aux dépens de toute ſa fortune. Il aime les richeſſes infiniment plus par l'envie de dominer, que par le plaiſir de les poſſéder ; & l'eſprit de parti qui naît du ſoin de ſon indépendance, le tient continuellement dans l'inquiétude, le trouble & l'agitation (1).

Tels ſont les effets qu'un Gouvernement libre & puiſſant produit & doit produire : vous n'avez qu'à changer ſa forme, & à y ſubſtituer, ſi vous pouvez, le deſpotiſme oriental, on verra, malgré les diſpoſitions naturelles des ſujets, leurs grandes paſſions énervées. Après quelques générations, l'indolence Aſiatique ſuccédera dans cette Iſle indomptée à l'amour outré de la liberté.

Eſt-il donc bien difficile de conclure que l'occaſion, l'habitude & le concours de tant de paſſions véhémentes, jointes aux déſordres de l'intempérance, & à tant d'autres cauſes phyſiques, doivent néceſſairement produire en Angleterre, plus qu'en tout autre pays, l'affection mélancolique qui y domine?

---

(1) Voyez les ſuites de toutes ces paſſions dans la ſection ſeconde du ſecond paragraphe de l'article 3.

Pour preuve que cette maladie est locale dans cette Isle, on n'a qu'à faire attention au remede dont font usage la plûpart de ceux qui tentent de s'en guérir.

Il consiste à sortir de l'Isle, & à voyager dans toutes les parties de l'Europe, sur-tout en France où l'air est plus tempéré & moins disposé qu'ailleurs à la mélancolie; puisque la Nation Françoise est sans contredit la plus enjouée de l'Europe, comme l'Angloise est la plus triste. Quoique la France ait aussi ses Anglois en assez grand nombre; rarement le sont-ils par le vice de l'air, généralement il y est pur & salutaire, si ce n'est en certains cantons de Normandie & de Bretagne, principalement dans le voisinage de la mer. Ainsi presque tous les François mélancoliques ne sont tels que par leur constitution naturelle ou héréditaire, ou ne le deviennent que par les abus exposés dans les différentes sections de l'article 3.

A quelque degré que soit parvenue la mélancolie des Anglois, il est certain qu'en s'éloignant des causes qui l'ont fait naître, elle doit naturellement être adoucie, ou du moins cesser d'être aggravée, comme elle le seroit sans doute dans le centre des causes qui l'ont produite.

D'ailleurs le changement continuel d'air &

d'aliments, forme un contraste ordinairement salutaire dans cette occasion. Les succussions de la voiture facilitent les digestions, diminuent le croupissement des humeurs, & fortifient les parties solides. La variété des objets excite les esprits & en calme le trouble, réjouit l'imagination, & la détourne des idées qui l'affectent.

Voilà comme les voyages sont un lénitif pour cette maladie; mais ils n'en détruisent jamais le principe. Il est vrai que si elle n'est que naissante ou fort légere; si la dépravation des humeurs & des esprits n'est point universelle; si la nature des solides n'est point encore dégénérée, on peut se trouver guéri par le seul moyen du voyage. On en cite plusieurs exemples: M. de Lorry a connu un Anglois d'un grand mérite qui, étant parti de Londres pour venir se faire traiter par cet habile Médecin, se trouva parfaitement guéri en arrivant.

L'indisposition de cet Anglois étoit bien légere, si elle a été dissipée par un voyage si court, ou il faut croire qu'elle se sera renouvellée à son retour dans sa patrie.

Quoi qu'il en soit de ces guérisons opérées par les voyages, les Comédies, les Bals, la Musique; qu'on s'en défie toujours. Encore une fois ces moyens ne sont le plus souvent que palliatifs;

cette maladie a un germe que la danse, les chansons, l'eau la plus épurée, n'ont pas la vertu de détruire. Ce germe pourra se cacher pendant quelque temps; mais il ne fera qu'acquérir plus de force pour se manifester plus dangereusement tôt ou tard, soit sous sa premiere forme, soit sous quelqu'autre corrélative.

Que les plus habiles Médecins; que les malades eux-mêmes prétendus guéris par cette voie, me répondent de bonne foi, & me disent si j'ai tort.

Mais pour vous en convaincre davantage, choisissez tel Anglois qu'il vous plaira, dans lequel cette maladie soit grave ou invétérée; mettez le dans une bonne voiture, & faites lui parcourir les quatre parties du monde; abbreuvez-le à votre gré des eaux de toutes les rivieres qu'il rencontrera dans son chemin; procurez-lui les Sociétés les plus agréables, les amusements des balladins, des histrions & de la musique de toutes les nations, vous verrez qu'il aura à la vérité des intervalles lucides, quelquefois assez longs pour le flatter lui-même de sa guérison; mais cette lueur apparente sera toujours suivie d'obscurcissement, & après avoir parcouru les deux hémispheres, vous le ramenerez dans sa patrie à peu de chose près dans le même état

qu'il en ſera parti, à moins que la nature ne lui procure d'elle-même quelqu'éruption ou diverſion de l'eſpece de celles que nous avons remarquées dans la ſeconde Section du premier Paragraphe de cet article.

Il y a quantité de ces malades en Angleterre, il y en a auſſi pluſieurs en France & ailleurs qui ont fait uſage de cette méthode pendant pluſieurs années : Examinez avec exactitude ceux que vous trouverez à votre proximité; ne vous en rapportez pas à ce que l'on vous en dira; vous verrez qu'ils n'auront retiré de ces remedes récréatifs que quelques ſoulagements paſſagers qui ne les empêchent pas de traîner une vie miſérable.

Il eſt phyſiquement impoſſible qu'un vice de cette eſpece parvenu à un certain point, ſoit déraciné par des moyens frivoles qui ne l'attaquent pas directement, & qui n'ont le pouvoir ni de le rectifier, ni de le détruire, ni de le mettre dehors; ſans quoi je défie qu'on en puiſſe jamais guérir.

Quand je vois ces moyens preſcrits comme ſpécifiques, il me ſemble voir de bonnes femmes qui donnent des joujoux à des enfans, ou qui les bercent pour les empêcher de pleurer. Dans le fond, ces moyens ne ſont par eux-

mêmes que des amusettes dont on cherche à étourdir & à tromper l'esprit, en le détournant des objets qui l'affectent, parce qu'on s'est toujours persuadé que dans cette occasion l'esprit est plus malade que le corps.

Je ne saurois concevoir comment on a pu imaginer que l'esprit, l'ame, ou l'imagination, enfin la substance pensante sous quelque nom qu'on voudra la désigner, puisse être malade. Dites-moi donc quelle est sa nature, quelles sont ses parties, quelles sont les raisons qui nous déterminent à croire qu'un esprit soit susceptible de maladie?

J'aimerois autant dire que le soleil perd sa lumiere lorsque d'épais nuages nous la cachent, ou que l'interposition de la lune l'éclipse. Alors cet astre ne cesse pas d'être lumineux, les obstacles survenus troublent ses fonctions ordinaires relativement à nous, sans lui donner la moindre atteinte directe.

De même l'essence de notre esprit est inaltérable. Les dérangements survenus dans nos organes corporels ne font que troubler l'exercice de ses facultés sans affecter directement sa nature.

L'esprit d'un hypocondriaque, d'un maniaque, du fou même le plus décidé, est aussi sain que celui de l'homme le plus sage: le vice ne

résìde & ne peut résider que dans le corps. Détruisez ce vice, & l'esprit reprendra ses fonctions, comme le soleil nous redonne sa lumiere, lorsque les nuages qui l'obscurcissoient sont dissipés.

Il paroît donc évident que la mélancolie Angloise & celle de toutes les nations du monde, celle des hommes comme celle des femmes, ne sont exactement que la même maladie. Il est très-vrai que différentes causes peuvent la produire, comme différentes causes produisent une fievre essentielle ; mais la maladie produite, quoique différente dans ses causes & dans ses dégrés relatifs, ne l'est point du tout dans sa nature.

Or si le principe est le même en Angleterre & en France, à Londres comme à Rome & à Pekin, il doit être soumis aux mêmes régles & combattu par les mêmes armes ; parceque l'économie animale est par-tout la même, n'y ayant de diversité que dans les modifications productrices, & nullement dans la nature des effets produits, chacun selon les divers dégrés de son espece.

Donc le remede qui guérit l'affection mélancolique du François, doit guérir celle de l'Anglois, du Romain, du Chinois, en proportion-

nant le dégré de ſon activité & la durée du traitement à l'intenſité de la maladie & au tempérament du malade.

Cette théorie juſqu'à ce jour enveloppée de ténébres, nous paroît naturelle & conſéquente, me répondront ſans doute les malades, & peut-être même les Maîtres les plus honnêtes de l'art; mais, ajoutera-t-on, où eſt donc le remede? Le grand point eſt de guérir, & tant qu'on ne guérira pas, on n'en ſera pas plus avancé avec votre théorie & vos arguments.

Vous avez raiſon, Meſſieurs; la théorie ne ſert qu'à l'indication du remede, & le remede doit juſtifier la théorie. C'eſt là auſſi mon but, & j'eſpére de le remplir.

§. III.

Examen de quelques traitemens uſités dans l'Affection mélancolique.

CETTE maladie eſt une des plus anciennes qu'on connoiſſe. Je me rappelle avoir vu dans un Auteur eſtimé (1) que mille ans avant l'Ere chrétienne il y avoit aux deux extrémités de l'Egypte

---

(1) M. Maillet, ancien Conſul de France, au Caire.

des Temples dédiés à Saturne où les mélancoliques accouroient de tous les lieux de ce Royaume, qui étoit alors très-peuplé & très-florissant. Des Prêtres profitant de la crédulité de ces tristes malades, avoient imaginé de faire construire ces Temples, & ils y trafiquoient les prétendus miracles de leurs Divinités impuissantes. Cependant trop avisés sur l'intérêt de leur commerce qui n'auroit pas pu se soutenir long-temps, s'il n'eût été appuyé que sur des mystères stériles, ils y associoient des moyens naturels qui soulageoient presque toujours cette maladie, & pouvoient même quelquefois la guérir, lorsqu'elle étoit légere & récente.

Ces pieux Ministres avoient institué dans leurs Temples des jeux & des exercices récréatifs de toute espece, auxquels les malades étoient religieusement assujettis. Des peintures voluptueuses, des images séduisantes étoient exposées de toutes parts à leurs yeux; les chants les plus agréables, les sons les plus mélodieux charmoient souvent leurs oreilles. Des jardins fleuris, des bosquets ornés leur offroient des promenades amusantes & des parfums délicieux. Tantôt on leur faisoit respirer un air frais & salutaire sur le Nil dans des bateaux galamment décorés & accompagnés de concerts champêtres. Tantôt on

les transféroit dans des Isles riantes où sous le symbole de quelque Divinité protectrice on leur procuroit des spectacles nouveaux ingénieusement ménagés & des sociétés agréables & choisies.

Enfin tous les moments étoient consacrés à quelque scène comique, à des danses grotesques, à des divertissements toujours variés, mêlés de cérémonies hiéroglyphiques & dévotement réjouissantes.

Un régime assorti & scrupuleusement observé; le voyage qu'il falloit faire pour se rendre à ces saints lieux; les fêtes continuelles instituées à dessein le long de la route, l'espérance fortifiée par la superstition & appuyée sur des exemples plus frappants que réels. Mille attentions; mille complaisances étudiées de la part des Religieux administrateurs: la réunion de tant d'agréments rendoit ces lieux assez semblables aux champs Elisées. Des impressions si vives formant des diversions favorables dans ces ames infortunées, suspendoient le sentiment de la douleur, calmoient les inquiétudes, dissipoient la tristesse, & opéroient souvent des changements salutaires, qu'on avoit soin de faire valoir, pour inspirer la confiance & établir le crédit des Divinités tutélaires.

Les malades reſtoient dans ces aſyles enchantés plus ou moins de temps, ſelon leurs beſoins & leurs facultés. On ſent bien que les plus riches étoient les plus ſoignés & les mieux fêtés; on les renvoyoit enſuite pour la plûpart dans la ferme perſuaſion d'une guériſon radicale, qui, excepté dans les cas légers, diſparoiſſoit bientôt après leur retour; alors on ne manquoit pas d'attribuer la rechûte à quelque tranſgreſſion dans le régime, ou à quelque nouvel accident.

Les Médecins Egyptiens aidoient quelquefois eux-mêmes à la ſuperſtition : ne connoiſſant ni la vraie nature de ce mal, qui étoit alors fort commun chez cette Nation adonnée au luxe & à l'étude, ni le remede approprié; pour ſe débarraſſer des malades, ils leur conſeilloient de ſe rendre à ces Temples fameux, comme on les envoye de nos jours aux Eaux de Spa ou de Balarue; *non propter ſalubritatem aquarum, ſed propter longinquam peragrationem.*

C'eſt peut-être de cette ancienne inſtitution des Prêtres d'Egypte qu'eſt dérivé l'uſage d'égayer ces malades, pour tâcher du moins de divertir leur mal quand on ne peut pas le guérir.

Ce n'eſt pas que je prétende blâmer l'uſage des plaiſirs qui diſſipent l'eſprit & exercent mo-

dérément le corps. Cette méthode quoiqu'insuffisante, est toujours utile; elle n'expose le malade à aucun accident, comme l'usage de tant de drogues, dont on s'est servi jusqu'à présent, quoique l'expérience ait démontré qu'elles aggravent toujours le principe de cette maladie, & la rendent quelquefois incurable, ou la font dégénerer en d'autres maux plus dangereux.

L'ignorance du vrai principe de cette maladie a été la cause de tous les abus qu'on a commis; parce que, l'attribuant tantôt à une partie, tantôt à une autre, on ne pouvoit se servir que des remedes relatifs à ces parties. Si on avoit reconnu plutôt que ce vice est universel, qu'il est inhérent & identifié avec la substance formatrice & nourriciere de tous les corps, il est certain qu'en partant de ce point, tant de grands hommes bien intentionnés auroient plutôt découvert un moyen propre à rectifier ce vice, puisque ce moyen n'est pas impossible.

Boerhaave, sans avoir bien connu la vraie source de cette maladie, a le mieux apperçu les dangers des médicaments dans son traitement. Voici comment il en parle, Aphorismes 1100, & suivants.

« Si l'on attaque l'hypocondrie avec des pur- » gatifs, les humeurs saines s'évacuent, tandis

» que les humeurs tenaces & visqueuses restent ;
» ce qui rend le mal plus dangereux. Si l'on a
» recours à de forts irritants, ou à de puissants
» dissolvants, la matiere qui se dissout souvent
» tout-à-coup, devient âcre, & se précipitant
» avec impétuosité dans les vaisseaux du foie,
» qui sont d'une très-grande délicatesse, elle
» les rompt & les détruit aisément ; d'où il ré-
» sulte une infinité de maux incurables.

» Il faut donc, continue-t-il, rendre la ma-
» tiere mobile, en tâchant de découvrir en
» même temps la nature de l'acrimonie domi-
» nante. Alors il faut prescrire les médicaments
» savoureux dans lesquels se trouve une acrimo-
» nie opposée à celle dont l'humeur est infectée,
» & on en continue l'usage jusqu'à ce que des
» indications certaines nous apprennent que la
» matiere commence à se mouvoir.

Il recommande ensuite les dissolvants, les relâchants, les purgatifs les plus doux, qui liquéfient, emportent & évacuent la matiere avec toute la lenteur & la précaution possibles, par les voies que la nature indique ; & vous ne sauriez, dit-il, user assez de prudence dans cette occasion. Puis il indique des aliments de facile digestion, & un régime assorti.

Cette méthode vague & indéterminée prouve

l'embarras & l'incertitude où étoit Boerhaave lui-même. Cependant on voit que son génie perçant commençoit à pénétrer le mystere. Il sentoit que toutes les humeurs étoient affectées, & principalement le fluide du cerveau, comme nous l'avons remarqué (1). Par une conséquence nécessaire, il savoit combien la malignité & l'action de ces mêmes humeurs devoient influer sur les solides, & il en voyoit tous les inconvénients. Aussi place-t-il dans les humeurs la cause premiere de la maladie; il ne regarde les solides que comme la cause secondaire d'une infinité d'autres maux incurables.

Appuyé sur une théorie si juste & si conséquente, ce Praticien célebre apperçoit les dangereux effets des remedes violents; il désigne à peu près les qualités de ceux qui conviendroient mieux, & il enjoint encore les précautions les plus ménagées, la prudence la plus circonspecte.

Ensuite, par un contraste qui humilie l'esprit humain, ce grand Maître de la Médecine, peu d'accord avec lui-même, oublie ses propres préceptes, puisqu'à un grand nombre de remedes

---

(1) Paragraphe premier, section troisieme.

qu'il indique, il mêle des ſaignées, des emplâtres, des eaux minérales, les anti-hipocondriaques uſités, & juſqu'à des préparations mercurielles; tandis qu'il eſt conſtant, par une fatale expérience, que ces remedes ſont abſolument contraires à cette maladie, & qu'ils n'ont jamais été, & ne peuvent être ſuivis que des plus triſtes effets.

Il ne connoiſſoit pas de meilleur remede ſans doute. Mais doit-on preſcrire des remedes lorſque l'on n'en connoît pas? Il n'eſt pas donné à l'homme de tout ſavoir. Perſonne n'ignore qu'en Médecine, comme en toute autre ſcience, le plus ſavant n'eſt que le moins ignorant. Ce fameux Docteur n'auroit-il pas mieux juſtifié la prudence qu'il recommande, s'il s'en étoit tenu ſimplement à ſa belle théorie, & à ſes regles de régime, en attendant que le temps ou le haſard eût fait connoître quelque ſpécifique curatif, plutôt que de riſquer des moyens de l'utilité deſquels il ne pouvoit avoir aucune preuve dans des cas un peu graves?

Un aveu ſi louable auroit empêché bien des abus. Combien de jeunes Praticiens, guidés par les lumieres de ce Légiſlateur moderne, ne peuvent-ils pas faire de maux avant de s'en appercevoir? Quel regret n'ai-je pas de ceux que

j'ai faits moi-même dans cette confiance, avant d'avoir connu l'erreur ?

Il en est de même du Laudanum de Sydenham, des violents purgatifs de Galien, de la rouille de fer, & enfin de l'Ellébore des Médecins Grecs & Arabes. Ou ces remedes avoient anciennement des propriétés qu'ils n'ont plus, ou les filles de Prœtus, Roi d'Argos, que Mélampe a dû guérir d'un délire mélancolique, par l'usage de l'Ellébore, étoient autrement constituées que nous; ou ces faits, trop éloignés, ont été altérés par les traditions.

Qu'on ne cite donc pas davantage les autorités des grands Médecins. Quoique très-respectables dans la plupart des autres maladies, elles ne sont d'aucun poids dans celle-ci, & elles peuvent induire en erreur des personnes sans expérience. D'ailleurs les Auteurs de bonne foi conviennent eux-mêmes qu'ils ne guérissoient ou soulageoient que fort rarement, c'est-à-dire, seulement lorsque la maladie étoit légere.

On vante aussi beaucoup les bains domestiques, & leur usage est assez généralement pratiqué pour la cure des affections vaporeuses. Cependant, j'ai eu lieu d'être convaincu qu'il en résulte souvent plus d'inconvénients qu'on ne pense.

D'abord

D'abord il eſt fort difficile de proportionner le dégré de chaleur ou de froid aux diverſes diſpoſitions des malades, & cette proportion eſt eſſentielle aux intentions que l'on ſe propoſe, relativement à la raréfaction ou à la condenſation de l'air interne & des humeurs. Mais en ſuppoſant que cette proportion ſoit bien obſervée, quels ſont les effets ordinaires des bains?

Ils ouvrent les pores de la peau, facilitent la tranſpiration, provoquent la ſueur, & relâchent les parties trop tendues. Ces effets ſont certainement ſalutaires dans pluſieurs cas. De plus, l'eau pénétrant dans l'intérieur, mine, déplace & agite une grande partie des matieres concrétes & arrêtées. Voilà qui eſt encore bien; mais qu'arrive-t-il de tout ce remuement?

Il arrive que les parties les plus fluides des matieres miſes en mouvement, ſortent par la tranſpiration excitée, ſouvent en plus grande abondance que l'eau n'eſt entrée; ce qui augmente l'épaiſſiſſement & la tenacité des parties plus groſſieres. C'eſt ainſi que les bains rendent pluſieurs perſonnes conſtipées, & guériſſent ſouvent la diarrhée.

D'un autre côté les bains, en agitant les humeurs âcres & viciées, ſans avoir la vertu de les épurer & de les expulſer, procurent quel-

quefois des agacements, des mouvements convulsifs, au lieu de les calmer; & par le même moyen ils peuvent causer des maux de tête, des vertiges, & des insomnies.

C'est encore ainsi que les humeurs étant agitées, les plus épaisses qui ne trouvent point d'issue, se jettent enfin sur quelque viscere, comme le foie, les poumons, où elles produisent en peu de temps des tumeurs cancéreuses, des ulceres de la plus mauvaise espece, dont j'ai vu nombre d'exemples. Et voilà comment une affection mélancolique prétendue guérie est souvent bientôt suivie d'une mort très-douloureuse, si l'on ne connoît un moyen de remédier à tems aux accidents.

Enfin dans cette affection, il y a toujours des obstructions, des embarras dans le cerveau, & il est certain que les bains n'ont pas le pouvoir de les dissiper, & encore moins celui de rétablir les fonctions de ce viscere qui est le champ de bataille de cette maladie.

Par conséquent les bains fort salutaires dans beaucoup d'autres cas, sont souvent nuisibles dans celui-ci, & toujours insuffisants pour guérir.

On m'opposera sans doute qu'à l'insuffisance des bains, & pour en éviter les inconvénients,

on pourroit ajouter, ſelon le ſentiment rapporté de Boerhaave, des remedes ſavonneux, martiaux, & légerement purgatifs. Mais j'ai déja remarqué qu'on n'en connoît point en médecine dont on puiſſe faire uſage ſans danger dans ce cas; & une preuve certaine de cette aſſertion, c'eſt que perſonne ne s'en trouve guéri.

Que les malades eux-mêmes parlent & diſent ſi ces moyens les ont jamais guéris; l'intérêt de l'humanité l'exige. Mais je les prie de bien diſtinguer les circonſtances pour pouvoir conſtater, non-ſeulement le ſuccès radical ou momentané de la cure, mais auſſi la nature & le dégré du mal, parce qu'un petit ſymptôme paſſager paroît ſouvent un accident très-grave aux yeux inexpérimentés de celui qui l'éprouve.

Si au lieu de prendre tous les ſoins qu'on a pris des vaporeux, on les avoit entierement abandonnés à la nature, ils s'en ſeroient beaucoup mieux trouvés. Cette vérité que M. Lieutaud a reconnue, lui a ſuggéré un conſeil digne de ſa probité; il recommande aux malades de cette eſpece de fuir les Médecins & les médicaments. *Fuge Medicos & medicamina*. Voilà le parti qu'il faut prendre quand on n'eſt pas aſſuré de l'efficacité d'un remede, & ſur-tout lorſqu'on ſait qu'il peut être dangereux.

Mais il est bien terrible, dira-t-on, d'être obligé de souffrir sans secours & sans espérance. Il est vrai ; mais il vaut encore mieux souffrir un mal tel qu'il est, que de s'exposer à de plus grands dangers.

Cependant consolez-vous, malheureux Mélancoliques, & que votre espérance renaisse. Le mal vénérien a été long-tems incurable comme le vôtre ; mais à force de chercher, Paracelse découvrit enfin le spécifique avec lequel tout le monde sait qu'on le guérit très-facilement aujourd'hui. D'autres maladies terribles ont aussi trouvé le leur ; & j'ai tout lieu de croire qu'enfin votre époque est aussi arrivée.

Vous avez connu, vous avez senti la vraie nature de votre mal ; vous avez vu aussi, & pour la plûpart vous avez sans doute éprouvé l'insuffisance & les abus des médicaments usités. Le seul qui vous convienne, doit réunir des qualités presqu'opposées, & c'est ce qui a rendu sa combinaison si difficile.

Ce remede doit avoir une force assez active pour détacher, diviser & rendre fluides des humeurs coagulées, desséchées & intimément adhérentes. Après les avoir mises en mouvement, il doit les épurer, les séparer des humeurs saines, & les atténuer de maniere à s'évacuer par les

iſſues qu'il leur procure. Il doit rendre tous les couloirs perméables & les déterger entierement, parce que ce n'eſt qu'en dégageant les parties obſtruées que les organes & les nerfs accablés peuvent ſe relever & recouvrer leur force. Enfin il doit principalement avoir aſſez de puiſſance pour répéter ces mêmes opérations, tant dans le cerveau, que ſur le fluide des nerfs, & dans leurs filieres.

Cependant ce même ſpécifique, doué d'une activité ſi grande, doit en même temps adoucir l'acrimonie des humeurs diviſées, rafraîchir leur alcaleſcence, retenir la fougue de leur diſſolution ; & n'en permettre la ſortie qu'avec lenteur, & ſans la moindre violence ; car, pour peu que les vaiſſeaux ſe trouvaſſent forcés & endommagés, tout ce travail deviendroit inutile, & le remede, comme ceux que nous avons vus, ſeroit pire que le mal. Il doit au contraire aſſouplir & fortifier ces mêmes vaiſſeaux affoiblis & affaiſſés depuis long-temps ; il doit auſſi cicatriſer & affermir ceux que des ſucs âcres & brûlants ont rongés & cautériſés, pourvu qu'ils ne ſoient pas encore détruits.

Si une ſeule de ces propriétés manquoit au remede, le mal qu'il feroit d'un côté, ſeroit plus grand que le bien qu'il pourroit opérer de l'autre.

Or je crois pouvoir offrir la vérification de ce remede, approprié à tous les cas possibles, excepté seulement les extrêmes, où la nature épuisée n'a plus la force de se prêter à aucuns secours. Il en est parlé plus au long dans l'article premier de ma Pratique, auquel je renvoie les lecteurs. Son administration est la même que celle qui y est expliquée ; la différence ne consiste que dans la proportion exacte des dégrés de qualité & de quantité, relatives à la différence des cas, des gradations & des personnes.

Le régime est aussi à peu-près le même, & j'y joins les moyens récréatifs comme auxiliaires, lorsqu'on est en état d'en faire usage, quoique je sois fondé à assurer de pouvoir guérir sans leur secours, ce mal étant purement corporel. Lorsque les fonctions organiques sont rétablies, le rétablissement de celles de l'esprit devient une conséquence nécessaire.

J'ai parfaitement guéri un Mélancolique des plus invétérés, des plus rebelles. Loin de pouvoir jouir de la moindre dissipation, il étoit accablé par les événements les plus affligeants, & forcé à une extrême application que ses affaires rendoient indispensable. Il se porte très-bien aujourd'hui, & a l'esprit fort tranquille. Je rapporte dans

mes obſervations une autre cure à-peu-près ſemblable.

Ce que j'ai toujours eu le plus de peine à ſurmonter dans le traitement de ces malades, c'eſt leur inſtabilité. Ils ont l'eſprit ſi variable & ſi ſuſceptible de toutes les impreſſions qu'on leur donne, qu'ils ſe livrent chaque jour à de nouveaux conſeils. Toujours ſouffrants & toujours impatients de guérir, s'il y a cent Médecins ou Chirurgiens dans une ville, ils les conſultent tour-à-tour ; le ſentiment de l'un détruit ſouvent celui de l'autre ; & comme aucun ne peut les guérir, ces infortunés les adoptent tous ſucceſſivement, parcequ'ils ont en eux les ſenſations de toutes les maladies qu'on veut leur perſuader.

Les Charlatans, les diſtributeurs d'adreſſes, les bonnes femmes, tout a du crédit ſur leur eſprit, & ils donnent ſouvent leur confiance aux gens les plus vils & les plus ignorants. Quoique très-ſpirituels, ils ſont faciles à tromper, ne ſuppoſant point dans les autres des ſentiments qu'ils n'ont pas eux-mêmes.

Occupés ſans ceſſe du rétabliſſement de leur ſanté, & cherchant toujours des remedes, ils en inventeroient eux-mêmes, ſi on ne leur en donnoit pas ; & c'eſt ainſi qu'ils épuiſent leur

tempérament, & se rendent quelquefois incurables.

Cependant s'ils ressentent un peu de soulagement, leur instabilité se convertit en une constance à toute épreuve. Le plus grand embarras est de pouvoir les fixer pendant le cours du premier mois, ou tout au plus du second, parceque mon remede qui ne doit agir qu'avec lenteur, a besoin de ce terme dans les cas les plus graves, pour manifester un mieux sensible. Jusqu'à ce moment desiré il est impossible de se persuader les ménagements dont il faut user, pour assujettir ces esprits indociles à une persévérance nécessaire, & dissiper la défiance qu'on s'efforce de leur inspirer, sur-tout lorsqu'ils jouissent d'une certaine aisance.

Mais comme ils sont toujours extrêmes, dès qu'ils apperçoivent le moindre changement favorable, devenus souples & soumis, ils ne sont remplis que de vous, ils vous regardent comme un Dieu, ils n'écoutent plus personne; & si je les en croyois, ils se gorgeroient de mon électuaire au point de se faire autant de mal qu'il leur fait de bien.

J'ai remarqué que l'affection mélancolique se dissipe plus promptement chez les femmes que chez les hommes, en supposant toutes choses

égales de part & d'autre. Si un homme vivement affecté, est sept ou huit mois à pouvoir être guéri, il n'en faut guere que quatre ou cinq à une femme parvenue au même point. Cette différence m'avoit d'abord étonné; j'en ai compris depuis la raison.

Tout le monde sait que l'homme est plus fortement constitué que la femme; aussi est-il plus rarement susceptible de cette maladie. Mais si, d'un côté, il oppose plus de résistance à cet ennemi, de l'autre il se releve plus difficilement, lorsqu'il succombe sous ses coups. La dégénération une fois introduite dans ses humeurs, est long-tems combattue par ses solides vigoureux, avant qu'elle puisse les pénétrer & s'identifier avec eux. Par conséquent on rencontre le même obstacle, lorsque la dégénération contractée enfin par les solides, doit être combattue & rétablie par le ministere des humeurs rectifiées, seul moyen d'y parvenir.

L'organisation de la femme beaucoup plus foible & d'un tissu moins serré, doit moins résister dans l'un & l'autre cas à l'action des humeurs. Par conséquent étant plus accessible aux impressions, ses symptômes doivent être, comme ils le sont, plus violents, mais de moindre durée ordinairement que ceux des hommes, toute pro-

portion gardée. Un arbuste délicat est agité, fléchit & se redresse beaucoup plus aisément qu'une tige solide.

ARTICLE CINQUIEME.

DES TUMEURS DE TOUTE ESPECE, ET PARTICULIEREMENT DE CELLES QUI RÉSULTENT DE LA DÉPRAVATION DU FLUIDE NERVEUX.

§. I.

Des Humeurs qui circulent dans le corps humain, & de leur caractere.

POUR bien comprendre la nature, le caractere & les complications variées des différentes tumeurs qui naiſſent dans le corps humain, il eſt néceſſaire de bien connoître toutes les liqueurs qui y circulent, puiſque la diverſité de ces liqueurs conſtitue celles des tumeurs qui en ſont formées.

Toutes ces liqueurs peuvent ſe ranger en deux claſſes. J'appellerai préparantes celles de la premiere claſſe, & liqueurs préparées celles de la ſeconde.

Je ne regarde comme humeurs préparantes, que le chyle, le ſang, & ſa partie ſéro-lymphatique : ce ſont certainement les ſeules qui préparent & fourniſſent les matériaux néceſſaires

à la fabrication de tous les autres ſucs que j'appelle préparés, parce qu'en effet chacun d'eux ſe filtre & ſe prépare dans des ſécrétoires particuliers.

Ces ſucs préparés doivent encore ſe ſubdiviſer en deux claſſes, qu'en termes de l'art on diſtingue en humeurs récrémentitielles & excrémentitielles. Les récrémentitielles ſont celles qui, ſorties du ſang, y rentrent totalement ou en partie, ou ſont deſtinées à des fonctions internes; les excrémentitielles ſont celles qui, également ſorties du ſang, ne doivent plus y rentrer, & ſont chaſſées dehors.

On appelle récréments, le ſuc gaſtrique, & le pancréatique, la ſalive, la bile, l'humeur inteſtinale, celle des glandes ſur-rénales, & les trois humeurs qui arroſent les yeux, l'aqueuſe, la cryſtalline, & la vitrée, l'eau des ventricules du cerveau, celle du péricarde, de la pleure, & du péritoine; la liqueur ſéminale, celle des proſtates, & celle contenue dans les membranes du fœtus; enfin la lymphe proprement dite, ou exſanguine, & la lymphe nervale, diſtinction très-néceſſaire, & qu'il ne faut pas confondre, parce que la premiere, quoique rangée dans le nombre des récréments après ſa ſortie du ſang, n'eſt réellement qu'une liqueur préparante, tandis

que la derniere, ou celle des nerfs eſt la plus parfaite, la mieux préparée, comme nous l'avons vu dans l'article 2.

On appelle excréments, l'urine, la ſueur, la matiere de l'inſenſible tranſpiration, tant extérieure qu'intérieure, l'huile ſébacée de la peau, le mucus de Malpighi, l'humeur trachéale, celle de la tunique vaginale, les larmes, la chaſſie, la mucoſité des narines, la cire des oreilles, le ſang menſtruel & l'hémorrhoïdal, celui des lochies, & les matieres fécales.

Il y a encore trois humeurs qui, logées dans des cavités particulieres, ſemblent y être permanentes, & par conſéquent ne devoir pas être compriſes dans aucune des claſſes précédentes. Telles ſont la ſynovie qui lubréfie les articulations; la graiſſe qui s'amaſſe dans le tiſſu adipeux, & la moëlle renfermée dans les os. Cependant malgré la conſiſtance & l'immobilité apparente de ces ſucs, des Obſervateurs attentifs aſſurent que non-ſeulement ils ſe mêlent enſemble, & communiquent entr'eux à travers les pores des os & des cartilages; mais encore qu'ils rentrent dans la circulation générale, puiſque rendus plus fluides par le mouvement & par d'autres cauſes, ils ſont repompés par les vaiſſeaux, à l'occaſion des exercices longs & violents, des chagrins &

des maladies, & ce n'eſt que par cette voie qu'ils peuvent diminuer & détruire en fort peu de tems, l'embonpoint qui réſultoit de leur abondance. Par conſéquent je crois devoir mettre ces ſucs au nombre des récréments.

Il reſte à parler du lait, que la plupart mettent au nombre des humeurs récrémentitielles, & qui paroît plutôt une eſpece de ſuc amphibie, puiſque n'étant qu'une ſubſtance purement alimentaire & analogue au chyle, il mériteroit à ce titre d'être compris dans la claſſe des humeurs préparantes, ne faiſant que fournir, comme elles, les matériaux néceſſaires aux humeurs préparées. D'un autre côté, il participe à la nature de ces dernieres, puiſqu'il eſt, comme elles, ſéparé du ſang par ſes organes particuliers, dans l'utérus & les mamelles.

Cette explication doit ſuffire pour connoître les divers genres des liqueurs. Quant à leur caractere, elles ſont toutes plus ou moins coagulables & ſuſceptibles d'induration ou d'épaiſſiſſement, ſoit de leur nature, ſoit par des alliages étrangers. La ſéroſité proprement dite, ou la partie purement aqueuſe, eſt la ſeule qui peut bien ſe répandre, ſéjourner & s'accumuler en différents lieux, ſoit par ſon trop d'abondance, ſoit par quelqu'accident; mais qui, ſéparée ou

réunie à d'autres ſubſtances, ne paroît pas ſuſceptible de cohéſion, puiſqu'elle conſerve toujours ſa fluidité, & qu'elle s'échappe ou s'évapore, ſi elle trouve la moindre iſſue. Son évaporation même eſt la cauſe principale de la condenſation des autres ſucs, auxquels elle ſert de véhicule.

Toutes ces liqueurs communiquent entre elles, ſoit directement ou indirectement, ſoit naturellement ou par accident. Les humeurs préparantes ſe réuniſſent dans des vaiſſeaux communs, y coulent enſemble & ſe ſéparent, pour porter dans les différents organes des ſécrétions & des excrétions la matiere convenable à toutes les humeurs préparées. Les récrémentitielles ſe communiquent doublement avec les humeurs préparantes, puiſqu'elles en ſortent & y rentrent continuellement, & les excrémentitielles n'y communiquent que ſimplement, puiſqu'elles ne font qu'en ſortir ſans y rentrer.

Les humeurs préparées ont auſſi des correſpondances particulieres entre elles. La ſalive ſe mêle avec le ſuc gaſtrique, pour s'unir enſuite au ſuc pancréatique & à la bile; la graiſſe, l'huile médullaire s'allient avec la ſynovie. La matiere de l'inſenſible tranſpiration, celle de la ſueur, de l'humeur trachéale, des glandes ſalivaires, des ca-

naux urinaires, & des conduits excréteurs dés intestins jouissent d'une affinité réciproque, puisque toutes ces évacuations se suppléent souvent l'une par l'autre. Le mucus des prostates s'associe à la substance séminale, celle-ci est repompée ; enfin toutes les humeurs ont des liaisons prochaines ou éloignées, & il n'est aucune partie qui n'influe sur le tout, comme le tout sur chaque partie.

Ces rapports généraux s'observent dans l'homme en santé ; mais ils varient à l'infini dans les divers états de maladie. Alors toutes les humeurs sont plus ou moins exposées à des reflus, des irruptions, des déviations, & à des mêlanges qui forment des confusions de tous les genres & des complications sans nombre. Différents fluides se réparent souvent dans le même organe ; la bile repompée passe quelquefois dans les vaisseaux transparents des yeux, ou est chassée par ceux de la peau ; l'urine supprimée par quelque vice survenu, peut monter dans les ventricules du cerveau & s'épancher dans le tissu cellulaire ; on a vu du lait filtré par les glandes conglobées des aînes ; on le voit aussi très-souvent se mêler avec les matieres fécales, les urines, la sueur, & sortir par les voies de ces excrétions, ainsi que par celles de l'utérus & des vomissements. On sait aussi que le sang principalement passe presque par tous

tous les canaux des autres humeurs, par ceux de la lymphe, des larmes, de la ſueur, du mucus des narines, de celui de l'utérus, du lait, de la ſubſtance ſéminale, de l'urine, de la graiſſe, &c.

De-là il réſulte que toutes les liqueurs peuvent ſe mêler, ſe confondre plus ou moins, & qu'en conſéquence elles doivent néceſſairement avoir, comme elles ont en effet, des voies de communication, tant naturelles que forcées.

Il eſt encore néceſſaire d'ajouter à cette explication une idée préciſe de la lymphe proprement dite ou ex-ſanguine, puiſqu'elle eſt la matiere la plus commune de la plûpart des tumeurs.

J'appelle lymphe ex-ſanguine, la partie blanche & jaunâtre du ſang, laquelle ſe diſtingue en lymphe & en ſéroſité. La premiere eſt gélatineuſe, la ſeconde paroît ſimplement aqueuſe. Cette partie blanche & jaunâtre du ſang excéde de beaucoup la partie rouge, puiſqu'on voit par la diſtillation, qu'elle compoſe plus des deux tiers de la maſſe totale. Des expériences démontrent que les globules indiviſibles de la lymphe ſont ſix fois plus petits que les globules indiviſibles de la partie rouge; la ſéroſité eſt encore plus ſubtile que la lymphe, puiſqu'elle ſe termine en une évaporation totale. D'où il ſuit que les plus petits vaiſſeaux deſtinés à chaque eſpece de liqueur, doi-

vent avoir & ont précisément un calibre proportionné à leur subtilité respective.

La partie blanche & jaunâtre du sang mêlée avec la rouge, commence d'abord à couler avec elle dans les mêmes vaisseaux. Ce sont les arteres sanguines qui, du cœur, charrient dans toutes les parties du corps ces fluides associés

Ces arteres, depuis leur commencement jusqu'à leur extrémité, diminuent toujours de calibre, se divisant & se subdivisant en une infinité de ramifications toujours plus petites, jusqu'à ce que le dernier rameau de chaque branche se partage enfin en deux vaisseaux très-petits, quoique l'un soit six fois plus gros que l'autre.

C'est à ces bifurcations des arteres sanguines que commence le systême des veines sanguines & des vaisseaux lymphatiques. Le tuyau six fois plus gros que l'autre, est une veine capillaire destinée à recevoir les globules rouges, avec une partie de la lymphe dans laquelle ils nagent. Cette veine capillaire, & toutes celles de son espece, par une disposition exactement contraire à celle des arteres, augmentent toujours de volume depuis leur origine jusqu'au terme de leur destination; elles s'unissent ensemble dans leur cours, & par plusieurs réunions successives, elles forment des troncs veineux qui se déchargent

tous dans la veine cave & dans la pulmonaire, par lesquelles le ſang revenu de toutes les parties du corps, rentre dans le cœur, pour en ſortir de nouveau, comme nous venons de l'expliquer.

Le tuyau ſix fois plus petit de la bifurcation de l'artere ſanguine, forme un vaiſſeau lymphatique deſtiné à recevoir les globules de la lymphe, à l'excluſion des globules rouges qui ne ſauroient naturellement y entrer, puiſqu'ils ſont ſix fois plus gros que ſon orifice n'eſt large.

La plus grande partie de la lymphe ſéparée du ſang artériel, s'inſinue dans ces vaiſſeaux lymphatiques qui la tranſportent dans toutes les parties, les viſcères, & les ſécrétoires où cette lymphe dépoſe la matiere néceſſaire aux ſécrétions & aux excrétions. Elle parcourt toutes les glandes conglobées, dont le nombre eſt infini, & qui coupent à des diſtances variées l'étendue immenſe de ſes couloirs. A meſure qu'elle ſort de ces entrepôts glanduleux, elle eſt repriſe par des veines lymphatiques, qui la conduiſent d'une valvule à l'autre, juſqu'au réſervoir du chyle qu'elle délaye, & enfin à la veine ſous-claviere gauche pour ſe remêler avec le ſang, rentrer dans le cœur avec lui, & en reſſortir de nouveau enſemble.

La grosseur des globules de la partie rouge du sang retient cette partie rouge dans les vaisseaux du premier genre qui sont les sanguins, & ne lui permet pas de pénétrer dans les conduits des genres inférieurs qui sont les lymphatiques, les séreux & tous ceux des sécrétoires & des excrétoires.

Il paroît donc qu'excepté les évacuations purement sanguines, cette partie rouge ne fournit rien aux sécrétions ni aux excrétions. Les organes trop étroits s'opposent à son introduction tant qu'ils subsistent dans leur état naturel, comme il a été observé.

A quoi sert donc cette partie rouge ? M. Haller & les meilleurs physiologistes d'accord avec les observations, reconnoissent que c'est d'elle que dépendent les principes du mouvement & de la chaleur. La grosseur & la quantité proportionnée de ses globules, empêchent l'affaissement des vaisseaux du premier genre qu'elles tiennent distendus, & sont par conséquent la principale cause secondaire du jeu systaltique de ces mêmes vaisseaux qui le communiquent à ceux des genres subalternes. D'un autre côté les contractions du cœur impriment à la partie rouge un mouvement d'autant plus fort, que ses globules sont plus denses & plus volumineux. Ceux des autres

liqueurs étant plus déliés, participent moins à la même impulſion. Les premiers en ſont plus ſuſceptibles, & la conſervent plus long-temps, tant en raiſon de leur gravité que de leur volume.

C'eſt donc cette partie rouge qui par la ſupériorité & la durée, tant de ſon mouvement que de celui de ſes vaiſſeaux, entretient l'action néceſſaire des autres fluides ſubalternes, & par conſéquent celle des vaiſſeaux qui les renferment.

Ainſi, plus la partie rouge eſt dominante, plus le mouvement eſt grand. Or, on ſait que le plus ou le moins de mouvement produit néceſſairement le plus ou le moins de chaleur. Donc la chaleur du corps doit toujours être en raiſon de la partie rouge du ſang.

Cela eſt ſi vrai, que dans les fortes fievres la partie ſéro-lymphatique diminue conſidérablement, & la chaleur de la partie rouge augmente quelquefois au point de la diſſoudre; ce qui arrive principalement dans les fievres malignes & putrides, dont le caractere eſt une ſeconde cauſe de la putréfaction de la partie rouge, & par conſéquent de ſa décompoſition.

Cela eſt encore ſi vrai, que dans les cas contraires, lorſque la partie rouge diminue trop, ſoit par ſa diſſolution, ſoit par des hémorragies ou autres déperditions, & que par conſéquent

la partie blanche excede la meſure requiſe, le corps devient froid, languiſſant & hydropique.

Cette partie rouge ſert encore à d'autres uſages également eſſentiels. Etant de ſa nature ſpiritueuſe & inflammable, elle a la vertu de convertir le chyle en ſa propre ſubſtance, & par conſéquent de ſe régénérer elle-même. C'eſt auſſi par cette raiſon que lorſque ſa quantité convenable eſt trop diminuée, ſa régénération devient difficile & ſouvent même impoſſible : le chyle ne peut ſe convertir qu'en une humeur ſéreuſe, comme il eſt aiſé de le voir dans les hydropiques dont nous venons de parler.

Ainſi trop de diminution de la partie rouge du ſang, cauſe les maladies froides & languiſſantes, de même que ſon trop de deſſéchement procure les maladies inflammatoires, vaporeuſes & convulſives qui ſe terminent quelquefois par les premieres, à cauſe de la diſſolution ſurvenue, comme nous l'avons remarqué.

Il reſte à obſerver une opération très importante de cette partie rouge. Comme elle ne ceſſe de convertir les parties les plus ſpiritueuſes & les plus ſucculentes du chyle en ſa propre ſubſtance, & qu'elle eſt toujours contenue dans ſes propres vaiſſeaux, ſans être employée aux ſécrétions ni aux excrétions, puiſqu'elle ne peut être

admiſe dans leurs organes, il réſulte de-là que ſi cette partie rouge reſtoit toujours rouge, il devroit s'en faire un amas ſi prodigieux, que non-ſeulement tous ſes vaiſſeaux, mais toutes les cavités mêmes du corps ne ſeroient pas capables de la loger, puiſqu'il s'en fabrique continuellement, & qu'elle n'eſt pas employée de même. Cependant malgré cette fabrication ſans emploi, il eſt certain qu'un corps en ſanté poſſéde toujours une quantité à peu-près égale de cette partie rouge. Que devient donc cette addition qui ſe fait journellement ?

La partie ſero-lymphatique blanche de ſa nature ne devient jaunâtre, que parcequ'on y obſerve, à l'aide du microſcope, des globules jaunes, plus petits que les rouges. Il eſt certain que ces globules étoient rouges avant d'être jaunes, & ce ne peut être que par la chaleur & la fermentation qu'ils ont ainſi changé de couleur & diminué de volume à force de circuler. Des expériences inconteſtables prouvent cette vérité, & que toute la partie rouge du ſang ſe réſout en une matiere jaune.

C'eſt ainſi qu'à meſure que la partie rouge ſe régenere ; celle qui a été plus anciennement régénérée, cede la place à la nouvelle, en ſe convertiſſant en cette matiere jaune, laquelle de-

vient insensiblement cette lymphe gélatineuse qui nage dans la sérosité, & qui n'est autre chose que la partie rouge du sang ainsi métamorphosée. Cela est si vrai que cette substance jaunâtre étant distillée, donne à-peu-près les mêmes principes que le sang.

C'est sous cette forme que le sang acquiert la faculté de s'introduire dans tous les organes dont l'accès lui est interdit, tant qu'il conserve sa couleur rouge; c'est de cette maniere qu'il parvient à s'infiltrer dans les sécrétoires les plus fins pour fournir à chacun selon son espece les provisions destinées aux autres sucs; c'est enfin par des conduits excréteurs & séreux, plus déliés encore que les vaisseaux lymphatiques, à leur origine, (puisqu'ils n'admettent ni les globules rouges, ni même ceux de la lymphe coagulable, quoique six fois plus petits que les premiers;) c'est enfin ainsi, dis-je, que le sang se dépouille d'une portion de sa sérosité, tandis que l'autre portion accompagne par-tout sa partie rouge, ainsi que la lymphe, tant pour servir de matiere nécessaire à leurs productions communes, que pour favoriser leur cours, & surmonter la difficulté des passages.

Par tout ce que nous venons de dire, il est aisé de concevoir que la lymphe une fois sortie

des vaiſſeaux ſanguins, pour ſe départir dans les ſiens, ſe trouve fort éloignée du cœur, & que par conſéquent elle doit conſerver bien peu de la force impulſive qu'elle a reçue à ſon départ de ce viſcere. Elle ne participe plus auſſi qu'indirectement au mouvement des arteres & des globules rouges, qui ne peuvent que preſſer le petit fil de la lymphe qui s'engage dans le plus petit tuyau de la bifurcation, pour faire avancer celle qui y eſt déja entrée. Mais ce mouvement de preſſion doit être bien affoibli par la ſuite, ſi l'on fait attention que la lymphe, viſqueuſe de ſa nature, a une immenſité de détours à parcourir, & une infinité d'obſtacles à ſurmonter. D'un autre côté, ſes vaiſſeaux ſont formés de tuniques ſi tenues, qu'ils n'ont preſque pas de reſſort : il eſt vrai que placés d'ordinaire dans les interſtices des muſcles & dans le voiſinage des arteres, ils ſont peut-être ſollicités extérieurement par les contractions des premiers, & par les battements des derniers.

Mais tous ces ſecours empruntés, les uns extrinſeques, les autres trop éloignés, ne doivent guere diminuer la lenteur naturelle de la lymphe dont il ne paroît pas poſſible de douter, puiſque cette lenteur lui eſt néceſſaire pour s'acquitter de toutes les fonctions de ſon miniſtere. Elles

consistent principalement à distribuer peu à peu dans un nombre infini d'organes & de filieres presqu'imperceptibles, la substance préparante pour la confection lente & successive de presque tous les sucs préparés.

Je ne parle point de la qualité nutritive qu'on attribue communément à cette lymphe. Je crois avoir suffisamment discuté cette question dans *l'article* 2, *paragraphe* 2, *section* 2. Il n'est ici besoin que de connoître sa composition, son cours & ses distributions.

La lymphe est la plus abondante de nos humeurs ; elles participent toutes à son caractere qui est toujours le même que celui du sang. Il est sur-tout important de savoir qu'elle est & doit être visqueuse de sa nature, & très-peu accélérée dans son cours ; d'où il résulte que si ces deux qualités lui sont essentielles d'un côté pour l'exercice de ses opérations, de l'autre elles contribuent à la faire croupir facilement dans toutes les parties, s'il survient la plus légere altération, ou le moindre obstacle. C'est aussi par cette raison que la lymphe est intéressée dans presque toutes les tumeurs, & que les glandes conglobées qu'elle parcourt, sont le siege le plus ordinaire des congestions squirrheuses.

Après ces explications, il sera aisé de distinguer

les différentes eſpeces de tumeurs dont je vais parler en peu de mots. Je ne m'arrêterai qu'à la cauſe ignorée : c'eſt effectivement le point principal à éclaircir, puiſque ce n'eſt que par cette connoiſſance que je ſuis parvenu à guérir ces maladies dans tous les cas curables.

§. II.

Des Tumeurs ſimples.

SECTION PREMIERE.

Des Tumeurs en général.

LA même erreur qui a fait méconnoître la cauſe principale de la paſſion mélancolique ou vaporeuſe, a rendu la théorie de la plûpart des tumeurs fort obſcure, & même incompréhenſible ; ce qui n'a pas peu contribué à aggraver ſouvent la malignité de ces maux, & à les rendre juſqu'ici incurables, parce qu'on ne s'eſt appliqué qu'à bien diſtinguer les effets les plus apparents que l'on a toujours attribués à des cauſes ſecondaires, & malheureuſement on n'a pas fait aſſez d'attention au principe qui joue le plus grand rôle dans l'économie animale, & qui me paroît devoir être toujours la baſe de toutes les affections malignes.

S'il falloit entrer dans le détail de tous les divers genres de tumeurs, & de tous les divers dégrés de chaque genre particulier, cette matiere presqu'inépuisable fourniroit seule une petite bibliotheque. Un grand nombre de bons Auteurs en ont traité, & ont expliqué savamment le caractere, les symptômes & les modifications visibles de cette maladie, ou pour mieux dire de ces maux sans nombre. Les personnes qui seront intéressées à connoître ces distinctions particulieres, peuvent consulter le savant traité des tumeurs & des ulceres par M. Astruc, les observations de M. Levret, sur les polypes, & celles de M. Manne, le cours instructif de M. Col de Villars, & sur-tout les recueils admirables de l'Académie Royale de Chirurgie, dans lesquels on pourra distinguer plusieurs excellents mémoires sur les tumeurs cancéreuses, par des Praticiens du plus grand mérite, comme MM. de la Sone, le Cat, Bassius & Médalon.

Presque tous les Auteurs Arabes, Grecs, Latins, & ceux de toutes les Nations, ont traité cette matiere; mais leurs connoissances m'ont paru fort inférieures à celles des modernes que je viens de citer.

Je ne puis rien ajouter aux descriptions exactes que ceux-ci ont faites des différents signes carac-

tériſtiques de cette maladie, ſoit qu'elle provienne de cauſe interne ou externe, ſoit ſéparément ou conjointement : mais je n'ai vu nulle part la diſtinction eſſentielle de la cauſe interne, c'eſt-à-dire du vrai principe qui conſtitue ſeul la malignité de ce mal, & qui le rendra toujours incurable, dans quelque partie du corps que l'effet ſe manifeſte, tant que l'on ne parviendra pas à détruire cette malignité conſtituante.

En conſéquence, ſans m'arrêter à la diverſité des eſpeces qu'Ingraſſias *de Tumorib.* fait monter à deux cent vingt-ſix, je ne ferai que diſtinguer en deux claſſes toutes les tumeurs quelconques, depuis la plus petite verrue juſqu'au dernier degré de cancer.

J'appellerai tumeurs ſimples celles de la premiere claſſe, & tumeurs compliquées celles de la ſeconde; c'eſt-à-dire, que les premieres ſeront cenſées bénignes, ſi cette épithete peut convenir à un mal quelconque, & on regardera comme malignes celles de la ſeconde claſſe.

Voilà donc toutes les eſpeces de tumeurs compriſes ſous la déſignation de tumeurs ſimples & de tumeurs compliquées.

Toutes les tumeurs peuvent être ſimples, & toutes auſſi peuvent être compliquées. C'eſt par cette raiſon qu'un petit panaris qui n'attaque que

le bout d'un doigt, occaſionnera ſouvent la mort, s'il eſt compliqué ſelon mon ſens, & qu'une tumeur volumineuſe peut ſe guérir par les remedes ordinaires, ſi elle eſt ſimple comme je l'entends.

Par tumeurs ſimples j'entends non-ſeulement celles qui naiſſent d'une ſeule cauſe légere ; mais encore celles qui proviennent de pluſieurs cauſes, leſquelles, quoique réunies & aſſez graves, ne détruiſent pas la ſimplicité du mal.

1°. Je regarde comme tumeurs ſimples celles qui dans un corps ſain ſont occaſionnées par des cauſes externes, comme contuſion, piqûure, contre-coup ou commotion, &c.

2°. Toutes celles qui proviennent ſimplement d'une cauſe interne, comme d'un reflux menſtruel ou hémorrhoïdal, de la répercuſſion ou de la ſtagnation de quelqu'humeur groſſiere, &c.

3°. Je regarde enfin comme tumeurs ſimples, toutes celles qui dérivent même de toutes ces cauſes enſemble, pourvu toutefois que le vice ne ſoit que local ou qu'il ne réſide que dans les fluides préparants, comme le chyle, le ſang, & l'humeur ſéro-lymphatique. En ſuppoſant même que ce vice ait déja pu s'étendre dans la plûpart des autres liqueurs qui ont ſubi l'action des ſécrétoires, je regarderai encore la tumeur comme

ſimple, quoique plus difficile à guérir que celles dont je viens de parler.

4°. Par tumeurs compliquées ou malignes je n'entends uniquement que celles dans leſquelles la dépravation parvenue au ſuc précieux & ſubtil des nerfs, à la ſubſtance eſſentiellement nourriciere & vitale, ſe joint aux autres cauſes ſpécifiées des tumeurs ſimples. Cette dépravation ſera plus ou moins grande, & ſes effets ſeront toujours proportionnés.

Voilà deux diſtinctions établies : je vais les éclaircir autant que mes foibles lumieres me le permettent.

SECTION SECONDE.

Des Tumeurs ſanguines ſimples.

Les tumeurs les plus ſimples ſont ſans contredit celles qui ſont uniquement produites par des cauſes externes, comme contuſion, foulure, contre coup, piqûure & autres de cette eſpece. Ces cauſes reſſerrent, compriment, froiſſent ou déchirent plus ou moins les vaiſſeaux & les fibres de la partie expoſée, de ſorte que les humeurs y trouvent un obſtacle à leurs cours. Ces humeurs continuellement pouſſées par les artères, occaſionnent néceſſairement une tumeur proportion-

née à leur accumulation dans la partie qui les arrête.

Si le corps qui a ſubi l'action de ces accidents, eſt ſain & bien conſtitué, les ſuites n'en ſeront jamais dangereuſes, & ces tumeurs, quoique conſidérables, ſe diſſiperont facilement, ſoit par la voie de la réſolution qui fera tranſpirer les humeurs arrêtées, ou les fera rentrer dans la circulation ordinaire; ſoit par la voie de la ſuppuration qui fera dégorger les vaiſſeaux, & ceux-ci reprenant leur élaſticité interrompue, tout ſera rétabli dans l'ordre primitif.

Perſonne n'eſt plus expoſé à ces accidents que les gens de la campagne & les ouvriers de toute eſpece; cependant rarement voit-on chez eux les effets qui en réſultent, être ſuivis de tumeurs malignes; parceque leurs tempéraments pour l'ordinaire bien conçus & fortifiés par leur genre de vie, n'y ont que peu ou point de diſpoſitions. La nature ſeule ſuffit preſque toujours au plus grand nombre, pour ſe guérir ſans le ſecours d'aucun remede.

Indépendamment de toute cauſe externe, la qualité ou la quantité du ſang jointe à la mauvaiſe diſpoſition de quelques vaiſſeaux particuliers, peut occaſionner dans toutes les parties du corps, ſoit externes, ſoit internes, une infinité de

de tumeurs inflammatoires qu'en terme de l'art on appelle phlegmoneuſes.

La pléthore, c'eſt-à-dire, trop de plénitude de ſang, ou ſa trop grande raréfaction ou ébullition, ou ſon épaiſſiſſement, ſoit une, ſoit deux de ces cauſes, ſoit toutes les trois enſemble, produiſent ces accidents. Si le ſang dans cet état, rencontre le moindre obſtacle, ſi l'action tonique de ſes vaiſſeaux ſe trouve un peu affoiblie, ſoit par la dilatation que ſon volume même procure, ſoit par toute autre cauſe, ce fluide s'engorge facilement, il ſéjourne, & par ſon affluence continuelle, il forme des amas ou même des extravaſions, lorſqu'un petit vaiſſeau vient à ſe rompre par un excès de tuméfaction.

Mais tous ces accidents plus ou moins graves, ne ſont tous que plus ou moins faciles à guérir, pourvu que le vice ſoit récent, & qu'il ne réſide encore que dans le ſang. Dans ce cas, on les verra toujours ſe diſſiper plus ou moins promptement en raiſon de leur dégré, ſoit par la réſolution, ſoit par la ſuppuration, comme nous l'avons dit; à moins qu'on n'aggrave le mal par un traitement violent ou contraire, ou par un régime mal aſſorti. Les bons Praticiens connoiſſent mieux que moi, les remedes appropriés

à ces maladies que j'ai ceſſé de traiter; ainſi je n'en parlerai pas.

On m'objectera peut-être que le peu de danger que je remarque dans ces circonſtances, ne s'accorde ni avec une ſaine théorie, ni avec l'expérience; qu'une réplétion extraordinaire de ſang affluant avec trop de violence ſur des parties eſſentielles, peut les forcer, les détruire, & même occaſionner la mort; enfin que dans quelque partie que cette affluence ſe détermine, elle eſt ſouvent ſuivie, ſoit d'une délitiſcence ou métaſtaſe dangereuſe, ſoit de l'induration de la partie même, ſoit de la gangrene & du ſphacele.

Je n'ignore pas ces ſuites funeſtes; je les ai mûrement conſidérées. Voici ma réponſe.

Ce n'eſt pas tout d'un coup que le ſang peut acquérir cette réplétion, cette ébullition & cet épaiſſiſſement extraordinaires que l'on doit néceſſairement lui ſuppoſer dans ces cas extrêmes; il n'y arrive que par des dégrés aſſez lents, & les autres humeurs ont tout le tems néceſſaire de participer à ſa dépravation.

Des matieres mal élaborées, impures & hétérogenes peuvent bien pendant quelque tems ne ſurcharger que les voies ſeules du ſang, l'échauffer & altérer ſa nature; mais pour peu que ce fluide, aidé du jeu des vaiſſeaux, tarde à ſe dé-

barraſſer par quelqu'éruption ou évacuation favorable, il eſt certain que ſon infection ſe communiquera bien tôt à tous les ſucs dont il eſt la ſource. Les moins ſubtils ſeront les premiers à y participer, & cette gradation s'étendra ſucceſſivement juſqu'aux plus ſpiritueux.

Plus il y aura de ſucs infectés, plus l'infection ſera grande par la correſpondance générale que la nature a établie entr'eux, de ſorte que l'infection communiquée augmentera de plus en plus l'infection conſtituante, & celle-ci réciproquement juſqu'à une perverſion univerſelle, d'abord des parties fluides, & enſuite des ſolides.

Tout conſpire au bien; ou tout conſpire au mal: ce méchaniſme eſt infaillible, & c'eſt par cette conſpiration que le ſang, en infectant tout ou partie des autres ſucs, perd non-ſeulement tout ou partie de ſes forces auxiliaires pour combattre ſes propres vices, mais les convertit encore en inſtruments de ſa deſtruction, comme il eſt celui de la leur.

Ainſi lorſque le ſang exerce quelqu'acte d'une extrême violence, on peut être aſſuré qu'il n'agit pas ſeul, & que le ravage qui ſemble devoir lui être excluſivement imputé, procede également du concours plus ou moins étendu de ſes alliés conſpirés.

Tant que le vice ne réſide que dans le ſang, il eſt facile de le corriger : il n'y a ni malignité ni mort à craindre. Le corps a trop de défenſeurs pour ſuccomber aux premiers efforts d'un ſeul ennemi. Le poiſon même le plus ſubtil ne ſeroit jamais mortel, ſi ſa malignité pouvoit être limitée dans la maſſe ſeule du ſang, ſans endommager les organes qui le contiennent, & ſans ſe communiquer aux fluides qui en dérivent. Cette théorie eſt celle de la nature.

SECTION TROISIEME.

Des Tumeurs ſanguines ſimples, quoique compliquées avec d'autres humeurs.

Nous venons de parler des tumeurs ſanguines, c'eſt-à-dire, de celles que le ſang ſeul occaſionne, lorſqu'il s'arrête dans ſes propres vaiſſeaux, ſoit que la cauſe ſoit interne ou externe. De ce nombre ſont l'Ecchymoſe ſanguine occaſionnée par quelque coup, la Phlogoſe lorſque le ſang ne fait que dilater quelques arteres capillaires, les hémorrhoïdes ſimples & quelques autres tumeurs de cette eſpece.

Il arrive que les arteres capillaires tuméfiées à un certain point, ne pouvant plus ſe prêter à la réplétion du ſang qui ſurvient toujours, l'obli-

gent de pénétrer dans les vaiſſeaux lymphatiques qui naiſſent de leur extrémité, enſorte que malgré la diſproportion de ſes globules, il force violemment l'orifice de ces vaiſſeaux ſubalternes, les élargit & y forme des ſtagnations ſanguineo-lymphatiques qu'on appelle phlegmon.

Enfin ſi le ſang à force de gonfler ſes propres couloirs ou ceux de la lymphe & de diſtendre leurs fibres, occaſionne quelques lacérations ou ruptures, il s'enſuivra ſon épanchement dans les parties voiſines, & cet effet eſt déſigné ſous le nom de phlegmon ſyſtrophique.

Ces tumeurs inflammatoires diſtinguées en phlogoſe, en phlegmon ſimple, & en phlegmon ſyſtrophique, attaquent toutes les parties molles du corps; mais elles changent ſouvent de nom, ſelon la nature des parties qu'elles occupent.

Si l'humeur de la ſueur rendue âcre ou épaiſſe par les vices de la lymphe d'où elle ſort, engorge les glandes milliaires, la phlogoſe ou inflammation qui en réſulte, eſt déſignée ſous le nom d'éréſipelle. Si cet engorgement comprime les vaiſſeaux ſanguins & lymphatiques de la peau, c'eſt une éréſipelle phegmoneuſe ou œdémateuſe, ſelon que le ſang ou la lymphe ſont plus intéreſſés l'un que l'autre à la compreſſion ou à l'extravaſion qui eſt quelquefois le produit de cette compreſſion.

L'éréſipelle s'aſſocie quelquefois à la gale & même à l'anthrax ou charbon ſimple ; elle eſt unie ou boutonnée ; fixe ou errante. Mais la diverſité de ces ſymptômes eſt toujours à peu-près la ſuite de la diverſe combinaiſon des mêmes cauſes.

Les mêmes vices de la ſueur & de ſa ſource ſont ſuſceptibles de pluſieurs autres modifications, puiſqu'ils produiſent pluſieurs autres tumeurs. De ce nombre ſont les ébullitions de ſang, les échaubouillures, la porcelaine, la gale & le charbon ou l'anthrax ſimple ; n'étant pas queſtion ici de l'anthrax malin & encore moins du peſtilentiel qui eſt toujours très dangereux & le plus ſouvent mortel, parce qu'il s'y joint d'autres cauſes.

Lorſque des tumeurs inflammatoires ont leur ſiége dans les glandes inguinales, axillaires & parotides, on les ſpécifie en croiſſants, oreillons, parotides, & bubons ſimples, ſelon leur dégré diſtinctif. L'épaiſſiſſement de la lymphe, joint à la mauvaiſe diſpoſition de ces glandes, eſt la cauſe & la matiere qui y forment l'engorgement. S'il eſt leger, il ne ſera qu'œdémateux & facile à réſoudre ; s'il augmente, il comprimera plus ou moins les vaiſſeaux ſanguins, & par conſéquent il deviendra plus ou moins phlegmoneux de la maniere déjà expliquée. J'avertis que je n'entends

pas parler actuellement des complications malignes qui accompagnent ſouvent tous ces ſymptômes, ou en ſont l'origine.

C'eſt encore à la viſcoſité de la lymphe jointe à l'action du froid qui aggrave ſa diſpoſition naturelle, que l'on doit attribuer les engelures qui ſurviennent aux extrémités du corps & à pluſieurs parties du viſage. L'engorgement des vaiſſeaux lymphatiques de la peau ſuit à cette occaſion les mêmes dégrés que les précédents, c'eſt-à-dire, qu'œdémateux d'abord, il peut devenir éréſipellateux, phlegmoneux & ulcéré par une ſuite des mêmes cauſes.

Les Ecchimoſes purement lymphatiques & même légeres, ſont également ſujettes à toutes les eſpeces de dégénérations, lorſque les vices de la lymphe & de ſes organes ſe joignent aux effets de la meurtriſſure.

Le panaris vrai ou bâtard reconnoît auſſi pour cauſe un épanchement de lymphe rouſsâtre ou mêlée de ſang que quelque contuſion ou piqûure détermine ſous la racine des ongles ou dans la pulpe du bout des doigts de la main. C'eſt la plus douloureuſe de toutes les tumeurs inflammatoires, parce que les parties qu'elle occupe, étant preſque toutes nerveuſes, non-ſeulement elles réſiſtent davantage au dégorgement de l'humeur

épanchée, mais elles ſont en même-tems douées d'un ſentiment très-exquis.

Je ſuis très-étonné de ce que le ſavant M. Aſtruc penſe que les cauſes internes ne méritent guère de conſidération dans le panaris qui déterminé toujours par des cauſes externes, eſt accompagné, dit-il, des mêmes accidents chez les perſonnes bien ou mal conſtituées. Je conviens avec lui que les cauſes externes peuvent ſuffire quant aux ſymptômes de douleur relativement à la nature des parties affectées dans un ſujet d'ailleurs bien conſtitué; mais il n'eſt pas poſſible de convenir de même quant aux dangers, parce qu'il eſt certain qu'une lymphe groſſiere, âcre & viſqueuſe de ſa nature ajoute toujours plus ou moins aux cauſes étrangeres, qui déterminent ſon épanchement dans une partie plutôt que dans une autre.

Si un panaris attaque une perſonne dont les humeurs ſont bien conditionnées, il occaſionnera toujours à la vérité des douleurs très vives; mais ſa guériſon ſera toujours plus ou moins prompte, ſelon le dégré de la ſeule cauſe accidentelle qui agit. Si dans un cas contraire la mauvaiſe diſpoſition des humeurs & celle des parties ſe joignent à cette cauſe accidentelle, il n'y a pas de doute que la douleur même ſera plus violente, le pro-

gnoſtic plus fâcheux, & la curation plus difficile ou peut-être impoſſible, ſi l'on ne parvient à corriger en même-tems le vice interne.

C'eſt ainſi qu'un panaris eſt quelquefois ſuivi de carie, de gangrene & même de la mort; il y en a nombre d'exemples & deux entr'autres à ma connoiſſance. Les voici.

Un Magiſtrat de Montpellier que je ne nomme pas par ménagement pour ceux qui dirigerent ſon traitement, fut attaqué d'un petit panaris au bout du doigt auriculaire de la main gauche, & après avoir ſouffert ſucceſſivement l'amputation du doigt, du poignet, de l'avant-bras, & du bras juſqu'à l'épaule, il mourut quelque tems après, martyr de ſon mal autant que de toutes ces opérations. Croit-on que ces effets funeſtes réſultent d'un vice purement local, ſans le concours de la cauſe interne, ſur-tout lorſque le mal n'a point été négligé, & qu'on y a apporté les plus grands ſoins?

Un jeune Marquis de Lyon, dont on verra la cure dans mes obſervations pratiques, eut de même un petit panaris au bout de l'index de la main droite, & après avoir ſouffert deux amputations, d'abord des deux premieres phalanges de ce doigt, & enſuite de la derniere, il y a toute apparence qu'il auroit éprouvé le ſort du

Magiſtrat, ſi appellé dans ce moment je n'euſſe réuſſi à corriger un vice carcinomateux interne qui étendoit ſon mal de proche en proche, & qu'il avoit hérité de ſes pere & mere. Il en fut heureuſement quitte pour ſon doigt.

De-là on eſt forcé de conclure, malgré l'autorité & la longue expérience de M. Aſtruc, que les cauſes internes ſont ſouvent plus à conſidérer dans cette maladie, que les locales. Je fais cette remarque, afin que la confiance due à un Maître ſi reſpectable, n'expoſe plus les jeunes Praticiens à de pareilles erreurs. Revenons à nos tumeurs ſimples.

Pluſieurs humeurs excrémenticielles ſortent ou s'exhalent par la peau; lorſqu'elles ne rempliſſent pas cette vue de la nature, elles ſervent de matiere à un grand nombre de tumeurs inflammatoires, toutes ſuſceptibles de dégénérations malignes, comme nous le verrons dans la ſuite.

L'Anatomie fait voir que la peau ſe diviſe en trois parties, qui ſont la vraie peau, la membrane réticulaire de Malpighi, & l'épiderme. Ces deux dernieres bien conſidérées, ne paroiſſent qu'un ſeul corps dont la ſurface extérieure nommée épiderme, eſt une cuticule inſenſible percée d'une infinité de pores, & la ſurface interne a été appellée membrane réticulaire, parce qu'elle

eſt formée par un réſeau de petites cellules. Celle-ci tient à la vraie peau, & la vraie peau eſt attachée à la membrane cellulaire ou graiſſeuſe qui eſt au-deſſous. L'on diſtingue dans la vraie peau un nombre infini de différentes glandes, de capſules tendineuſes, de filets nerveux, de vaiſſeaux ſanguins & lymphatiques.

La Phyſiologie apprend que les pores de l'épiderme ſont exhalants & inhalants, les uns pour donner iſſue aux ſubſtances internes, & les autres pour pomper les externes. Dans les cellules de la membrane réticulaire, il ſe filtre un mucus ou humeur muqueuſe qui paroît ſervir à entretenir la ſoupleſſe de la peau & de l'épiderme. Les glandes de la vraie peau ſont de deux eſpeces; on appelle milliaires ou cutanées celles qui ſéparent la ſueur, & peut-être même l'inſenſible tranſpiration qui ne paroît qu'un diminutif de la premiere, malgré la différence qu'on y ſuppoſe communément. On appelle glandes ſébacées celles qui ſéparent une humeur onctueuſe, épaiſſe, viſqueuſe & jaunâtre que l'on croit ſervir, de même que le mucus, mais plus abondamment, à lubréfier, à ramollir la peau, & à la rendre plus douce, ſur-tout aux endroits où naiſſent les cheveux & les poils, où ces glandes ſont en plus grand nombre qu'ailleurs,

comme ſous les aiſſelles & à la tête. La mauvaiſe odeur que ces parties exhalent, la craſſe qui s'y amaſſe, & la teinture jaunâtre que cette craſſe imprime, proviennent de ces deux humeurs, mais beaucoup plus de la ſébacée que de la muqueuſe. Les capſules tendineuſes renferment les racines des cheveux & des poils. Les filets nerveux, les vaiſſeaux ſanguins & lymphatiques y exercent les fonctions que j'ai déja expliquées.

Nous avons parlé des principales tumeurs phlegmoneuſes qui ſont produites, tant par le vice particulier du ſang que par celui de la lymphe & de la ſueur. Il faut dire quelque choſe de celles qui naiſſent des autres humeurs cutanées.

L'humeur ſébacée épaiſſie ou devenue âcre, par un vice qui vient toujours de la lymphe & du ſang, engorge quelquefois les glandes deſtinées à la filtrer. Cet engorgement comprimant les vaiſſeaux ſanguins & lymphatiques, occaſionne des inflammations connues ſous les noms de clou ou furoncle; leur ſiege eſt dans les glandes ſébacées où réſide l'humeur croupiſſante. Ces tumeurs peuvent quelquefois ſe former ſans aucun vice de l'humeur, ni de ſes ſources, ni de ſes organes: la mal propreté de la peau, ou les applications indiſcretes ſont capables de la

produire, en bouchant les conduits émiſſaires de cette humeur, de façon que retenue dans ſes reſervoirs, elle eſt obligée de s'y accumuler; mais dans ce cas le mal eſt toujours fort léger.

C'eſt auſſi de cette même humeur ſébacée diverſement altérée & combinée que naiſſent certains boutons ſur le viſage, les différentes eſpeces de couperoſe, les croûtes de lait qui ſurviennent aux enfants, ſurtout à la tête, parceque les glandes ſébacées y ſont en beaucoup plus grand nombre que partout ailleurs; & enfin d'autres croûtes épaiſſes, raboteuſes, rembrunies & indolentes, qu'on appelle mal-mort, & qui ſurviennent à tout âge. Ces croûtes ne peuvent être guère réputées phlegmoneuſes, puiſqu'elles ſont preſqu'inſenſibles, quoique très-difficiles à guérir. Elles ſont plutôt la ſuite de quelques autres tumeurs inflammatoires de longue durée & de la diſpoſition ſquirrheuſe contractée par les organes.

L'humeur muqueuſe a auſſi ſes tumeurs particulieres. Dépravée de la même maniere que les autres ſucs, elle affectera de même plus ou moins les cellules qui lui appartiennent, ſelon le degré de ſa propre dépravation & de la mauvaiſe diſpoſition de ſes organes. C'eſt de-là que dérivent les différentes eſpeces de dartres dont la plûpart m'ont toujours paru d'une qualité maligne, au-

tant difficiles à guérir que dangereuſes à traiter par les remedes externes. On ne doit pas négliger cet avertiſſement, parce que le vice dartreux eſt preſque toujours combiné avec celui de pluſieurs autres humeurs.

Le feu volage auquel les enfants ſont plus ſujets que les adultes, n'eſt qu'un diminutif de l'affection dartreuſe : il n'a pas à beaucoup près les mêmes dangers ; mais il dénote toujours une tendance naturelle à cette maladie, qu'il eſt autant néceſſaire que facile de détruire dans ſon principe, pour en prévenir le développement fâcheux dans un âge plus avancé.

Les rouſſeurs du viſage & diverſes taches de la peau, tant anciennes que récentes, indiquent un vice léger de l'humeur muqueuſe. Leur couleur ſera plus ou moins rouge, jaunâtre, brune ou livide, ſelon le mêlange plus ou moins copieux du ſang, de la lymphe, de la bile, ou de quelqu'autre humeur refluée dont le mucus ſera ſurchargé. Quoique ces effets ſoient plus difformes que dangereux, il eſt toujours prudent d'en corriger la cauſe, quand même on ne réuſſiroit pas à détruire les effets déja produits. Je n'entends pas parler ici des taches ſcorbutiques, véroliques & autres, dont la cure dépend de celle des maladies qui en ſont la ſource.

Il paroît que les capsules tendineuses d'où les cheveux tirent leur origine & leur substance, sont le siege des différentes especes de teigne. Il y a des croutes, improprement appellées teigneuses, dont le vice est léger ou local, & par conséquent aisé à guérir ; mais la vraie teigne est toujours d'une nature maligne, & dépend souvent, soit du vice vérolique ou scorbutique, soit de l'affection scrophuleuse ou cancéreuse. Ainsi il est indispensable de découvrir l'affection primitive, parcequ'il seroit très-dangereux d'entreprendre la cure secondaire, sans avoir auparavant guéri la cause efficiente.

Il y a encore deux autres tumeurs, qui, quoiqu'ordinairement exemptes d'inflammation, doivent pourtant être réputées phlegmoneuses, puisque le sang est leur matiere, & ses vaisseaux leur siege. Ce sont les varices & l'anévrisme. Les premieres dépendent de la dilatation d'une veine, occasionnée par le séjour du sang, & le second est l'effet de la même cause dans une artère.

Il arrive quelquefois que des coups, des chûtes, des mouvements violents, des incisions ou des piqûures occasionnent ces accidents, sans le concours de la mauvaise constitution naturelle du sang & de ses couloirs. Dans ce cas les remedes chirurgicaux sont les seuls qui conviennent.

Mais il arrive plus ſouvent encore, que le ſang naturellement épais, ſec & atrabilaire, en formant des obſtructions & des concrétions polypeuſes, détermine ſeul la dilatation d'un organe mal diſpoſé, ou qu'il ſe joint aux autres cauſes coopérantes, & pour lors il faut néceſſairement rectifier la dépravation humorale, quoique l'on réuſſiſſe rarement à reſtituer l'action organique des parties diſtendues, lorſque la diſtenſion a été trop forte, ou de trop longue durée.

Toutes les autres humeurs, ſoit récrémenticielles, ſoit excrémenticielles, ſont ſujettes aux mêmes altérations, aux mêmes inconvénients, & ſuivent toutes, ſans exception, la même théorie dans les parties internes du corps, de la même maniere que dans les externes.

La pleuréſie, vraie ou fauſſe, & la péripneumonie, ne ſont autre choſe qu'un engorgement phlegmoneux, ſoit de la pleure ou du médiaſtin, ou des muſcles intercoſtaux, ſoit de la totalité du poumon, ou de ſes lobes. La même cauſe affectant les amygdales, le pharynx & les parties voiſines, produit l'eſquinancie. La bile rendue ardente & épaiſſe par les vices de la ſource commune, en tuméfiant par ſon ſéjour les grains glanduleux du foie, donne lieu à l'inflammation de ce viſcère, comme l'humeur inteſtinable à

celle

celle des inteſtins. Un chyle vicié agira de même dans les vaiſſeaux lactés & dans les glandes du méſentere, ainſi que le ſuc laiteux dans l'utérus, comme dans les mamelles.

Enfin tous les ſolides & les fluides ſont généralement ſoumis aux mêmes loix, ont les mêmes progrès, & ſouffrent les mêmes changements dans quelque partie que l'on voudra ſuppoſer, comme dans celles que nous avons citées; ſoit que le ſang ſeul les détermine, ſoit qu'il y ſoit déterminé lui-même par quelqu'autre humeur productrice.

Toutes les tumeurs inflammatoires commencent par la phlogoſe, augmentent par le phlegmon, & l'extravaſion eſt leur dernier période. Elles ſe terminent toutes, ſoit par la réſolution, ou la ſuppuration; ſoit par l'induration ou la gangrene. On peut aiſément appliquer ces principes à tous les cas.

Il n'y a aucune maladie naturelle ſans tumeurs ſenſibles ou inſenſibles, puiſque toute maladie naturelle n'eſt autre choſe qu'un obſtacle ſurvenu à la circulation. Or, cet obſtacle ne peut ſurvenir que des trois manieres ſuivantes. 1°. Par la quantité des humeurs; 2°. Par leur qualité; 3°. par le vice des ſolides.

1°. Ou la réplétion pléthorique des humeurs

excédera le calibre & la force des organes; alors il faudra neceſſairement qu'il ſe forme des embarras, des déviations, des irruptions qui engorgeront en partie pluſieurs cavités, tandis que d'autres en ſeront totalement fermées; & tous ces ravages ne ſont autre choſe que des obſtructions ou des tumeurs, comme on voudra les appeller. Donc les obſtructions ou tumeurs ſeront produites, avant que la circulation ſoit interrompue.

2°. Ou l'appauvriſſemenr des humeurs les deſſéchera, affoiblira leur mouvement, & par conſéquent celui des vaiſſeaux. Donc il ſurviendra quelque ſtagnation, & par conſéquent quelque tumeur avant que la maladie ſe déclare.

3°. Ou les humeurs, ſans être ni ſurabondantes, ni appauvries, ſeront alcaleſcentes, acrimonieuſes ou putrides. Donc elles s'épaiſſiront, ſe coaguleront, formeront des arrêts, des corroſions dans les organes, & par conſéquent des tumeurs qui dérangeront leur cours.

4°. Ou elles ſeront trop refroidies & trop aqueuſes; par conſéquent elles ſeront languiſſantes; toutes les ſécrétions & les excrétions ſe feront plus ou moins mal. Donc leur accumulation, leur épanchement, & par conſéquent les enflûres & les tumeurs, apparentes ou non, ſe-

ront toujours le prélude de la maladie.

5°. Ou elles feront d'une bonne qualité & en quantité convenable; mais un corps étranger introduit dans leurs voies, pourra s'oppofer à leur paffage, les arrêter, ou les faire refluer. Donc il y aura tumeur, furtout fi la fanté en fouffre, parceque tous les reflux ne caufent pas toujours des tumeurs, non plus que toutes les tumeurs ne dérangent pas toujours fenfiblement la fanté.

6°. Ou enfin quelqu'une ou plufieurs de ces caufes forceront ou déchireront quelques vaiffeaux, & par conféquent il s'enfuivra extravafion, &c.

Voilà certainement la fource générale de toutes les maladies naturelles. Les caufes même étrangeres, comme les bleffures fuivies d'hémorragies confidérables, les poifons, les morfures venimeufes & autres de cette efpece, lorfqu'elles ne tuent pas, agiffent à peu-près fur l'économie animale fuivant les mêmes régles. Ainfi je me crois fondé à affurer, qu'il n'y a aucune maladie naturelle fans tumeur, fenfible ou infenfible. Je crois même, fi je ne me trompe, qu'Hippocrate autorife cette propofition; quoi qu'il en foit, cette vérité paroît inconteftable.

Les tumeurs chaudes & promptement formées par fluxion, produiſent les maladies inflammatoires & aiguës; les tumeurs froides & lentement formées par congeſtion, produiſent les maladies chroniques : la partie rouge du ſang jointe aux unes, & ſéparée des autres, établit ſeule leur différence.

De quelque humeur qu'une tumeur ſoit formée, lorſqu'elle n'eſt que récente & peu endurcie, elle peut facilement ſe réſoudre; mais cette voie eſt preſque toujours équivoque, & il faut une attention particuliere pour ne pas s'y méprendre; parceque ce qui paroît une réſolution heureuſe, n'eſt ſouvent qu'une déliteſcence funeſte, c'eſt-à-dire que la matiere, ſans avoir changé de nature, a ſeulement été rendue aſſez fluide pour changer de place, & pour lors ou elle infectera la maſſe générale de la circulation, ou elle ſe fixera de nouveau ſur quelque partie peut-être plus intéreſſante que la premiere.

Les tumeurs phlegmoneuſes ſont ſeules ſuſceptibles d'une ſuppuration prompte & louable, parce que la vertu échauffante & fermentative de la partie rouge & ſulphureuſe du ſang, eſt ſeule capable de procurer cet effet ſalutaire avec le concours des battements de ſes arteres puiſſantes, auxquelles ſe joignent les oſcillations des fibres intéreſſées à

cette opération commune. Ces oſcillations ou contractions vibratiles des fibres, ſont l'ouvrage des eſprits animaux qui coulent dans leurs filieres, & dont l'énergie répond à celle du ſang qui en eſt la ſource, comme nous l'avons vu dans l'article 2.

Toutes ces forces réunies agitent, briſent & atténuent par leur action & réaction réciproque la conſiſtance de la matiere arrêtée, juſqu'à ce qu'elles l'aient convertie en pus & procuré ſon iſſue.

Lorſque la réſiſtance de la matiere ſurmonte la force des agents au point de la détruire, la mortification de la partie en eſt la ſuite inévitable, puiſqu'il n'y exiſte plus de mouvement. Mais ſi la réſiſtance paſſive ne fait que repouſſer la force active, ſans éteindre les principes du mouvement & de la vitalité; pour lors la tumeur ayant éludé la voie de la réſolution & de la ſuppuration, ſe convertira ſimplement en induration; de chaude & douloureuſe qu'elle étoit, elle deviendra froide & indolente, parce que la partie rouge du ſang eſt enfin obligée d'abandonner un ennemi qu'elle n'a pu vaincre.

Il eſt même probable, que toutes les fiévres ne ſont autre choſe qu'une fermentation de la partie rouge du ſang, exactement pareille à celle qui s'exécute dans la plus petite tumeur phlegmoneuſe

Q iij

externe. Cette fermentation eſt générale & plus ou moins violente dans la fiévre, parceque la nature réunit plus ou moins toutes ſes forces, ſelon la puiſſance de l'ennemi qu'elle doit combattre, & ſelon l'importance plus ou moins grande des parties attaquées qu'elle doit défendre.

Si la partie rouge du ſang eſt vigoureuſe & abondante ſans trop d'excès, les autres forces coactives lui ſeront proportionnées; par conſéquent le choc ſera vif & impétueux, & l'ennemi combattu pourra difficilement leur réſiſter. Si au contraire cette partie rouge eſt appauvrie & foible, les autres forces relatives le ſeront également; par conſéquent le conflit ſera languiſſant & mal ſoutenu; l'ennemi pourra aiſément triompher.

C'eſt ainſi que les fiévres véhémentes ſont le partage ordinaire des tempéraments robuſtes: leurs tumeurs ſont preſque toujours phlegmoneuſes, & leurs maladies de courte durée.

C'eſt ainſi que les ſujets cacochymes n'éprouvent que de petites fiévres; leurs tumeurs ſont ordinairement chroniques, & leurs maladies très-longues, ou pour mieux dire, ils ne ſe portent jamais bien, parce que chez eux la force active eſt inférieure à la réſiſtance paſſive.

C'eſt encore ainſi qu'un clou ordinaire ſurvenu

à une partie charnue externe, ne causera que peu ou point de fiévre, parce que la nature n'a pas besoin de faire de plus grands frais pour défendre cette partie peu intéressante ; tandis que la même tumeur & plus médiocre, si l'on veut, attaquant quelque viscere, quelque partie noble, sera accompagnée d'une fiévre brûlante, parce que toutes les forces sont employées au secours de cette partie essentielle, dont le dérangement influe sur toutes les fonctions.

Enfin c'est ainsi que les tumeurs phlegmoneuses, après plusieurs progrès & différentes vicissitudes, dégénérent quelquefois en tumeurs froides & lentes. Ce sont celles dont nous allons parler.

SECTION QUATRIEME.

Des Tumeurs chroniques, quoique simples.

De même que le sang s'arrête dans ses vaisseaux, ou s'épanche, soit par son propre vice, soit par quelqu'autre cause ; la lymphe croupit aussi dans les siens, ou s'extravase précisément par les mêmes raisons, & ces deux fluides préparants, uniformes dans leur conduite, produisent à peu-près les mêmes effets, chacun selon la différence de leur caractere respectif. Cette diffé-

rence diagnoſtique conſiſte en ce que la rougeur, la chaleur, la douleur & l'accélération accompagnent les effets du ſang, tandis que ceux de la lymphe quoique ſemblables dans le principe, ſont caractériſés par des ſymptômes directement oppoſés.

On ſait que la qualité du ſang conſtitue eſſentiellement celle de la lymphe & de tous les autres ſucs. Ainſi, ou la lymphe eſt trop épaiſſe & ſurchargée d'humeurs hétérogênes, âcres, putreſcibles & cauſtiques; ou elle eſt trop abondante, trop ſéreuſe & trop fluide; ou elle eſt trop peu accélérée, ſoit par ſa viſcoſité inerte, ſoit par l'affoibliſſement de ſes forces motrices; ou elle rencontrera dans ſes paſſages quelqu'obſtacle, ſoit naturel, ſoit étranger; ou ſes couloirs ſeront trop comprimés & reſſerrés, ou trop dilatés, & même crévés, déchirés ou coupés : enfin elle eſt expoſée aux mêmes accidents que le ſang, & ſuſceptible, comme lui, de déviations, d'irruptions, d'épanchements, de congeſtions, d'où réſultent une infinité de tumeurs de pluſieurs eſpeces.

De ces cauſes plus ou moins graves, plus ou moins réunies, dérive l'œdeme univerſel ou particulier, & dans ſa claſſe ſont compris tous les genres d'hydropiſie, ainſi que toutes les tumeurs molles & aqueuſes, comme les hydatides ou vé-

ſicules hydatidiques remplies d'une lymphe fluide, & rarement purulente.

On doit ranger dans une ſeconde claſſe les tumeurs molles & lymphatiques, mais plus conſiſtantes que les précédentes : telles ſont toutes les eſpeces de loupes, les gouêtres, les ſarcômes & polypes. On pourroit y joindre les tumeurs gommeuſes, mais comme elles ſont toujours l'effet d'un virus vérolique, leur cure dépend de celle de cette maladie.

Ce que j'ai dit des tumeurs phlegmoneuſes, eſt applicable aux lymphatiques qui proviennent toujours des mêmes cauſes.

J'obſerverai que toutes ces tumeurs ſont ſuſceptibles de modifications infinies, ſelon le dégré des cauſes prochaines & conjointes. Une lymphe plus abondante & ſéreuſe, que viſqueuſe & épaiſſe, procure ordinairement les tumeurs de la premiere claſſe, *& vice versâ*, celles de la ſeconde.

Cependant dans l'œdeme, comme dans tous les cas relatifs, ſi la lymphe extravaſée dans quelque cavité, ou infiltrée dans les téguments, y croupit trop long-tems, ſes parties les plus fluides s'évaporent ; deſorte qu'elle forme un empâtement plus ou moins conſiſtant, qui peut occaſionner des ſquirrhes. Le phlegmon & l'éré-

sipele concourent aussi avec l'œdeme, lorsque quelques vaisseaux sanguins s'y trouvent intéressés, soit par la compression, soit par l'irritation des parties affectées par l'acrimonie de l'humeur stagnante.

Quant aux hydatides, elles se rapportent à peu-près aux varices des veines sanguines.

Les loupes se rapportent également à l'anévrisme & aux varices : elles portent différents noms, selon la diversité de leurs complications. On appelle athérome celles qu'une lymphe épaissie forme seule, & sa matiere ressemble à de la bouillie. C'est un méliceris lorsqu'elle est produite par une lymphe assez liquide, mais chargée de bile, & de ce mêlange, il résulte une matiere semblable au miel. Le suc graisseux paroît se joindre à l'épaississement de la lymphe dans la loupe nommée stéatome, dont la matiere a la consistance & la couleur du suif. L'humeur sébacée semble contribuer à la plûpart des loupes à la tête, dont la matiere est presque toujours jaune, comme cette humeur, & leur rapport les fait confondre avec le méliceris, quoique le plus souvent elles soient différentes en substance.

Les loupes du col sont connues sous le nom de bronchoceles ou gouêtres. Leur matiere est une lymphe plus ou moins grossiere & coagulée;

elle obſtrue ordinairement les glandes thyroïdes, & ſi on néglige de les diſſoudre promptement, ce qui n'eſt pas difficile, elles deviennent quelquefois d'un volume conſidérable par l'expanſion de l'enveloppe de ces glandes.

On peut regarder auſſi comme des loupes, certaines excroiſſances qui ſurviennent dans toutes les parties du corps, ſoit externes, ſoit internes, & que l'on diſtingue par les termes de ſarcômes, autrement polypes, ou tumeurs graiſſeuſes, par la raiſon que leur matiere eſt une eſpece de graiſſe ſolide, & que la membrane cellulaire leur ſert d'enveloppe.

Quant aux tumeurs œdemateuſes, elles ne peuvent guere ſe terminer que par la voie de la réſolution ou de la gangrene, & cette derniere eſt inévitable, lorſqu'elles dépendent d'un ſang trop fondu & décompoſé, parce qu'il eſt impoſſible de rétablir cette fonte parvenue à un certain point. Il n'en eſt pas de même, lorſqu'elles ſont formées par l'empâtement des humeurs, ou qu'elles ſont la ſuite d'une compreſſion occaſionnée par quelqu'obſtruction particuliere. C'eſt ce qu'il eſt eſſentiel de bien diſtinguer, parce que dans le dernier cas, le mal eſt ſouvent curable: en détruiſant la cauſe, on détruit l'effet.

La bouffissure œdemateuse peut quelquefois être confondue avec l'emphysême qui est formé par l'air insinué dans le tissu cellulaire. Mais cette distinction est d'autant plus facile à faire par les personnes de l'art, que cet accident ne peut être que la suite de quelque blessure à la poitrine. Ainsi sa cause comme sa cure, regarde uniquement la Chirurgie.

Quant aux tumeurs enkistées & variqueuses de la seconde classe, elles peuvent toutes se résoudre, s'enflammer, suppurer, s'endurcir, devenir carcinomateuses ou gangréneuses, selon le dégré où elles sont parvenues, & selon les causes qui les accompagnent.

Pour l'ordinaire, ces tumeurs sont plus incommodes que dangereuses, & lorsqu'elles n'offrent aucun soupçon de malignité, le meilleur parti est d'en supporter l'incommodité, & d'empêcher seulement leurs progrès, par l'usage répété de tems en tems du remede le plus propre à donner à la lymphe sa fluidité naturelle. Si le mal est d'un petit volume, on pourra réussir à le guérir par le même moyen qui détruit le principe. Mais si le mal a acquis de l'expansion, la destruction de la cause arrêtera bien l'accroissement de l'effet produit, mais elle ne le détruira pas. Pour y parvenir, il faut nécessairement asso-

cier aux moyens internes, ceux de la Chirurgie, lorſque la ſituation le permet; parce qu'il eſt impoſſible de faire rentrer dans l'état naturel toute dilatation variqueuſe d'une certaine étendue, ſans l'extirper; la poche excroiſſante & quelquefois même calleuſe, ne pouvant ſe replier ſur la membrane dilatée & productrice, à laquelle ordinairement elle n'eſt adhérente que par un léger pédicule. Mais que cette opération ſoit néceſſaire ou non, on ne doit jamais l'exécuter ſans les précautions internes, relativement aux cauſes connues ou ſoupçonnées.

On peut comprendre dans une troiſieme claſſe les tumeurs chroniques plus dures & plus rénitentes que celles dont nous venons de parler. Tels ſont les ganglions & les nodus qui n'affectent que les parties tendineuſes, ligamenteuſes, membraneuſes, & le périoſte. La viſcoſité de la lymphe plus ou moins endurcie, & la mauvaiſe diſpoſition des parties affectées, ſont la cauſe & la matiere de ces tumeurs. Elles ſont très-difficiles à réſoudre, & preſqu'impoſſibles à extirper, à cauſe de leur ſituation. Elles ſont auſſi peu douloureuſes qu'incommodes, & encore moins dangereuſes, pourvu qu'elles ſoient ſimples & ſans aucune complication virulente; ce qu'il faut abſolument connoître pour corriger le vice primitif.

Il y a auſſi des glandes ſquirrheuſes ou des ſquirrhes imparfaits, qui ſont moins durs, & ſe forment plus promptement que ceux de toute autre eſpece, & par cette raiſon ils deviennent quelquefois phlegmoneux ou œdemateux, parce que toute tumeur rapidement formée, comprime facilement les vaiſſeaux ſanguins & lymphatiques qui l'environnent; tandis que ces mêmes vaiſſeaux évitent l'effet de la compreſſion, en s'écartant peu-à-peu, lorſque le volume d'une tumeur augmente inſenſiblement. Ces prétendus ſquirrhes peuvent quelquefois ſe réſoudre ou ſuppurer, & être guéris par les remedes ordinaires. Il en eſt de même de quelques écrouelles accidentelles: on peut les regarder, ſi l'on veut, comme des tumeurs ſimples, quoique je n'aie guere vu de ſquirrhes ni d'écrouelles de cette eſpece. Ces deux tumeurs, ſoit eſſentielles, c'eſt-à-dire, dérivées de leur propre vice, ſoit ſymptomatiques, c'eſt-à-dire, dérivées de quelque vice étranger, m'ont toujours paru d'une nature maligne; & ſi les remedes connus en ont fait diſparoître quelquefois, j'oſe aſſurer que le mauvais levain conſtituant n'a été que déplacé ſans être détruit, & l'on doit s'attendre qu'il reparoîtra tôt ou tard, ſoit ſous ſa forme, ſoit ſous quelqu'autre plus dangereuſe. J'en ai vu nombre d'exemples.

On peut mettre encore au nombre de ces tumeurs lymphatiques plus ou moins dures, certaines exeroiſſances, comme les verrues ou poireaux, les condylomes, le fic, le thymus, & autres de ce genre, qui ne ſont ni dangereuſes ni douloureuſes, ni incommodes par elles-mêmes; mais qui peuvent le devenir, ſoit relativement à la place qu'elles occupent, comme l'anus, &c., ſoit relativement à la ſource qui les produit. La plûpart ſont ordinairement des ſymptomes véroliques; elles dégénérent auſſi quelquefois en fiſtules, ou tiennent de la nature du ſquirrhe & du cancer. C'eſt de la connoiſſance de ces différentes cauſes que dépend pour lors le traitement approprié. Mais ces excroiſſances, fuſſent-elles ſans danger, ſans incommodité, ſans douleur, annoncent toujours une lymphe viſqueuſe, ou pour le moins diſpoſée à l'épaiſſiſſement: il eſt important d'en prévenir les ſuites.

Voilà à-peu-près les principales tumeurs formées, ſoit par les humeurs préparantes, ſoit par les humeurs préparées, que je crois pouvoir être réputées ſimples, comme ſouvent elles le ſont en effet; mais auſſi peuvent-elles être toutes, comme elles le ſont quelquefois réellement, compliquées & ſymptomatiques. J'en ai omis un

grand nombre d'autres peu importantes, pour ne pas m'étendre inutilement, d'autant plus que quelque place qu'elles occupent, quelque figure qu'elles représentent, & sous quelque dénomination qu'on les distingue, le méchanisme producteur est toujours le même. Voyons maintenant quelles sont les tumeurs malignes : je tâcherai ensuite d'expliquer les raisons de cette malignité, soit essentielle, soit survenue.

§. III.

Des Tumeurs malignes.

SECTION PREMIERE.

Des Tumeurs malignes en général.

J'APPELLE tumeurs malignes celles qui proviennent ou sont accompagnées d'un virus coagulant & rebelle qui leur est particulier. Il en est plusieurs d'étrangeres à mon objet; je me dispenserai d'en faire le détail. Telles sont les tumeurs véroliques, les pestilentielles, celles qui sont la suite de quelques poison, morsure, ou piqûure venimeuse, & autres de cette nature. Quelques-unes n'ont pas encore de spécifique certain; les autres ont trouvé successivement le leur.

Les

Les tumeurs malignes, dont je me propofe de parler, font celles qui tirent leur origine du virus fcrophuleux, du cancéreux, du mélancolique ou atrabilaire, foit de chacun d'eux féparément, foit de leur complication, & quelquefois même avec l'adjonction du levain vérolique.

Les tumeurs dont nous avons déja parlé, peuvent naître de ces différentes fources, ou concourir avec elles, ou dégénérer par elles. Mais il eft des tumeurs plus particuliérement affectées à ces virus primogênes, & pour ainfi dire identiques avec eux.

Tel eft le carcinome ou cancer dont la nature eft toujours effentiellement maligne. Tel eft le fquirrhe vrai ou légitime, & j'ofe même le dire, de toutes fes efpeces, parce que les uns ne font que des diminutifs des autres, de même que le carcinome eft leur dernier degré. Telles font les fcrophules ou écrouelles dont le levain, quoiqu'inférieur au précédent, a beaucoup d'affinité avec lui, & en contracte fouvent le caractere.

A ces tumeurs capitales on peut en ajouter de fubalternes, qui annoncent ordinairement ou accompagnent les premieres. Telle eft l'affection dartreufe, opiniâtre, invétérée ou renaiffante.

Telle eſt la vraie teigne qui, quoiqu'un mal d'enfant, eſt toujours une indication certaine de l'âcreté corroſive des humeurs, dont les ſuites ſont autant dangereuſes qu'inévitables, ſi l'on ne ſait les prévenir de bonne heure. Enfin pour régle générale, toutes les fois que l'on verra un tempérament vaporeux ou atrabilaire, cacochyme, étique ou cachétique, être attaqué, ſoit d'hémorrhoïdes, ſoit de dépôts laiteux ou éruptions laiteuſes, ſoit de quelque tumeur que ce puiſſe être ; qu'on ſoit aſſuré que c'eſt toujours le produit d'un germe contagieux qu'il faut néceſſairement déraciner ; alors les effets ceſſeront d'eux-mêmes par l'extinction de leur cauſe ; au lieu que les plus terribles ravages ne manqueront pas de ſuccéder à un traitement oppoſé.

Qu'on obſerve auſſi que dans les tempéraments dont j'ai parlé, la ſuppreſſion ou la ceſſation menſtruelle, les pertes ou les fleurs blanches, ne ſont preſque jamais exemptes d'engorgements & d'obſtructions d'une mauvaiſe qualité, ſuites néceſſaires de la dépravation conſtitutive.

J'ai déja fait remarquer que tous ces accidents ſubalternes ne ſont pas toujours d'une malignité eſſentielle par eux-mêmes ; mais ſelon les circonſtances rapportées, on doit les regarder

comme des ſymptomes indubitables d'un principe eſſentiellement malin. Avant de faire l'analyſe étiologique de ce principe, je ne puis me diſpenſer de donner une notion ſommaire des trois tumeurs capitales, quoiqu'elles ſoient aſſez généralement connues.

SECTION SECONDE.

Des Écrouelles.

On attribue les ſcrophules ou écrouelles à un virus, déſigné ſous le nom de levain ou ferment ſcrophuleux, qui eſt plus ou moins actif & corroſif, mais toujours contagieux, & le degré de la cauſe établit celui de l'effet. Une lymphe plus ou moins épaiſſie & coagulée par ce virus, eſt leur matiere, & toutes les glandes lymphatiques ou conglobées, ſont leur ſiege. Or comme ces glandes lymphatiques ſont diſtribuées dans preſque toutes les parties du corps, tant internes qu'externes, il s'enſuit que les écrouelles peuvent y naître. Elles ſe manifeſtent plus communément au cou, aux aiſſelles & aux aînes, non-ſeulement parce que ces glandes s'y réuniſſent en aſſez grand nombre, mais auſſi parcequ'elles y ſont expoſées à des cauſes ſecondaires. Des efforts, des froiſſements, le froid, &c. &c. y

déterminent plus facilement la diſpoſition de la lymphe. Elles attaquent auſſi quelquefois les articulations.

Quant à l'intérieur, elles affectent ſouvent le poumon, la fagoue ou le thymus, le cerveau & ſurtout le méſentere, qui eſt parſemé d'une grande quantité de ces glandes. Il paroît même que cette maladie intéreſſe plus particuliérement ce dernier viſcere que toute autre partie, & il en eſt même ſouvent attaqué ſans aucune apparence externe. Je crois que cette préférence eſt fondée ſur la remarque ſuivante.

On ſait que les veines lactées & les vaiſſeaux lymphatiques du méſentere, ſervent au même uſage, c'eſt-à-dire, à charier la lymphe comme le chyle dans ſon réſervoir; par conſéquent ces deux fluides préparants ont des vaiſſeaux communs dans le méſentere. On ſait auſſi que la lymphe dégénérée par le virus ſcrophuleux, doit influer ſur les ſucs digeſtifs qui en dérivent, d'où il réſultera un chyle plus ou moins groſſier & mal élaboré: par conſéquent le vice du chyle ſe joignant à celui de la lymphe dans leurs vaiſſeaux communs du méſentere, doit y déterminer plus facilement qu'ailleurs des dépôts & des congeſtions.

On doit donc préſumer des écrouelles dans le

méſentere, lorſqu'on en apperçoit le moindre indice à l'extérieur. Il faut même former cette conjecture ſans indice apparent, toutes les fois qu'on voit des maladies de langueur opiniâtres dont on ne connoît point de cauſe, ſurtout ſi les perſonnes ont la peau douce & blanche, parceque la lymphe eſt plus ſulphureuſe & coagulable dans ces ſujets que dans les autres.

Il n'y a preſque pas de maladie qui ne puiſſe naître de cette ſource, ſoit en raiſon de la dépravation des humeurs qui y participent, ſoit relativement aux ſolides & aux viſceres qui en ſont l'objet. Preſque tous les tempéraments délicats, mal conçus & cacochymes, ou ſortis de parents mal conſtitués, doivent attribuer à cette ſource la plûpart des accidents ſouvent mal interprêtés, qu'ils éprouvent dans leur jeuneſſe, & qui acquierent plus d'intenſité non-ſeulement avec l'âge, mais ſurtout par l'uſage inconſidéré des remedes mal appropriés à la cauſe méconnue.

Quant aux écrouelles ou humeurs froides viſibles, pour l'ordinaire elles conſervent longtemps leur caractere; mais auſſi dégénérent elles ſouvent en inflammation, abſcès, ulcères, ou deviennent ſquirrheuſes & carcinomateuſes, comme je l'ai déja dit.

Le virus vérolique ſe combine ſouvent avec

le ſcrophuleux, le développe & l'accroît. C'eſt par cette raiſon que des parents mal guéris de maux vénériens engendrent ſouvent des enfants ſcrophuleux.

Un célebre Profeſſeur dont je reſpecte les leçons, a même prétendu que le virus ſcrophuleux ne peut être qu'un virus vérolique invétéré, amorti & dégénéré de ſa premiere qualité.

J'obſerverai ſur cela que les anciens Médecins Grecs & Latins ayant parlé de cette maladie, & le mal vénérien n'étant connu en Europe que depuis la découverte du nouveau monde, ces deux virus ne ſauroient être identiques, quoiqu'ils ſe trouvent ſouvent alliés dans un même ſujet.

D'ailleurs le Mercure, ſpécifique du virus vénérien, ne guérit point les écrouelles : elles ne cédent à aucun remède connu. Il eſt pourtant aſſez facile de les faire diſparoître. Mais tout bon Médecin conviendra avec M. Aſtruc, que les remédes les mieux adminiſtrés n'ont jamais fait que pallier ce mal qui ſe manifeſte de nouveau à la premiere occaſion.

J'ai obſervé que le virus ſcrophuleux eſt beaucoup moins analogue au vérolique qu'au cancéreux, dont il ne paroît être qu'un diminutif. J'ai ſouvent éprouvé que la même méthode appropriée au dernier, guérit plus facilement encore

le premier, ainſi que tous les accidents curables qui en proviennent, & ces cures ſont radicales & ſans retour.

Sans inſiſter ſur cette preuve qui m'eſt perſonnelle, je vais appuyer mon opinion par l'examen des rapports directs qu'offrent ces deux affections.

1°. Les tumeurs ſcrophuleuſes ſont dures & indolentes; leur réſiſtance approche de celle des ſquirrhes, leur naiſſance, leurs progrès, & leur fin ſont à peu-près les mêmes.

2°. Si l'on fait bien attention aux ſquirrhes lymphatiques, on verra comme moi, que ce ſont preſque toujours des écrouelles dégénérées, c'eſt-à-dire, qui ont acquis avec le tems la conſiſtance ſquirrheuſe.

3°. Elles ſont moins dures & plus faciles à réſoudre dans les jeunes gens que dans les adultes, la lymphe des premiers étant plus douce que celle des derniers. Auſſi les jeunes gens ſont-ils plus ſujets aux écrouelles, & les adultes aux ſquirrhes.

4°. Il eſt rare que ceux qui ont eu des écrouelles dans leur jeuneſſe, n'aient pas des ſquirrhes dans un âge plus avancé.

5°. Ces deux affections ſont également héréditaires par le vice de la naiſſance & contagieuſes

par celui de l'habitation, de la nourrice, &c.

Enfin elles ont plus ou moins éludé jusqu'ici la puissance de tous les remédes connus, & cédent enfin plus ou moins facilement au mien. Les héréditaires étant plus intimément inhérentes à la constitution originaire, sont toujours beaucoup plus rebelles que les accidentelles.

On peut conclure de ces observations que le levain scrophuleux a une affinité intime avec le virus cancéreux, & que la différence de leur caractere spécifique dépend du dégré de leur intensité respective & de la disposition des parties passives, plutôt que de la différence de leur nature.

On doit également conclure que l'affection vérolique concourt souvent avec la scrophuleuse, la détermine plus facilement & l'aggrave, mais qu'elle ne la constitue pas. Cela est si vrai, que toutes les fois que j'ai rencontré ces deux vices compliqués, j'ai été obligé de guérir l'écrouelleux, avant d'entreprendre la cure du vénérien; parce que j'ai reconuu avec certitude, que le remede de celui-ci est absolument contraire à l'autre, au lieu que le remede du premier adoucit le dernier, plutôt que de lui nuire. Je n'attends pas même que l'ennemi le plus redoutable soit totalement détruit; lorsqu'il est suffisamment

affoibli, j'aſſocie plus ou moins, ſelon le beſoin, les deux ſpécifiques, & par ce moyen je rends la cure parfaite.

Je penſe donc que l'on doit diſtinguer les tumeurs cancéreuſes en trois claſſes, & comprendre dans la premiere les écrouelles de toute eſpece, de même que tous les ſquirrhes dans la ſeconde, & les carcinomes dans la troiſieme. Je ne m'arrêterai pas davantage à la premiere. Je paſſe à la ſeconde qui en eſt la ſuite.

SECTION TROISIEME.

Du Squirrhe.

Nous venons de voir que le germe ſcrophuleux n'eſt qu'un diminutif du ſquirrheux & du cancéreux, quoiqu'il n'en ſoit pas toujours la cauſe ni l'origine eſſentielle. Tant qu'il conſerve ſon caractere, il ne peut exercer ſon action que ſur la lymphe qui eſt le plus coagulable de nos ſucs. C'eſt par cette raiſon que les écrouelles ſont toujours lymphatiques & quelquefois chyleuſes dans les glandes du méſentere.

Ce germe contagieux ne peut pas reſter longtems dans ſes bornes primitives, ſur-tout s'il eſt fomenté par un régime & des médicaments mal appropriés. Au contraire il acquiert chaque jour

de nouvelles forces ; non-ſeulement il augmente de plus en plus le vice particulier de la lymphe, mais par elle il le communique ſucceſſivement à toutes les humeurs qui dérivent de cette ſource préparante, enſorte qu'avec le tems la dépravation peut devenir générale.

C'eſt de cette maniere que naît ſouvent le ſquirrhe, quoiqu'il naiſſe auſſi différemment, comme nous l'allons voir. Son ſiege peut s'établir dans toutes les parties molles du corps, tant internes qu'externes, & généralement toutes les humeurs préparantes ou préparées peuvent lui ſervir de matiere.

Cependant M. Aſtruc qui a écrit plus ſavamment que perſonne ſur les tumeurs, prétend que le ſang, c'eſt à dire ſa partie rouge, doit être exclu de la matiere du ſquirrhe : 1°. parce qu'il eſt ſans rougeur : 2°. parce qu'il attaque rarement les parties muſculeuſes où le ſang abonde le plus : 3°. parce qu'il ne penſe pas que l'endurciſſement convienne au ſang : 4°. parce que dans les ſquirrhes des cadavres ouverts, on ne trouve rien qui annonce un amas de ſang.

Sur cela, je demande comment ſe fait-il que le pus qui certainement n'eſt preſque formé que de ſang dans un phlegmon ſuppuré, n'a pas plus de rougeur qu'un ſquirrhe.

M. Aſtruc répondroit que la fermentation du ſang opere ainſi ſa transformation ; que la couleur rouge qui eſt ſubtile, ſe diſſipe & diſparoît avec la partie ſéreuſe qui s'évapore par la chaleur, ou eſt pompée par les vaiſſeaux lymphatiques ; que les parties gélatineuſes reſtent ſeules, & que c'eſt enfin ainſi que le ſang rouge ſe convertit en un pus blanc, tant par ſa fermentation que par les autres ſecours organiques dont nous avons parlé ailleurs.

Or comment ſe fait-il qu'un phlegmon formé par le ſang devienne un ſquirrhe ? C'eſt que le ſang transformé en pus, n'a pu être ſuffiſamment atténué par la force des agents, & qu'au lieu de ſortir des parties engorgées, il s'y eſt arrêté & endurci.

Donc le ſang peut changer de couleur, s'endurcir & ſervir quelquefois, comme il ſert effectivement, de matiere premiere au ſquirrhe dans les phlegmons dégénérés.

Si dans les ſquirrhes ouverts rien n'annonce un amas de ſang, il ne s'enſuit pas qu'il ne puiſſe y en avoir de transformé, & il eſt certain qu'il y en a toujours, lorſque le ſquirrhe eſt provenu d'un phelgmon.

Si les muſcles où le ſang abonde le plus, ſont rarement occupés par des tumeurs ſquirrheuſes,

la raiſon en eſt ſimple : c'eſt que les parties douées d'une action plus forte ſouffrent moins les matieres croupiſſantes, & les chaſſent facilement dans les parties moins actives. Ainſi le courant des eaux jette les amas bourbeux vers les rives dormantes. C'eſt auſſi par cette raiſon que les ſquirrhes ſont peu communs dans les muſcles; mais il eſt certain qu'il s'y en forme quelquefois : il peut donc s'y en former.

En conſéquence je crois devoir préférer mon opinion à celle de cet Auteur reſpectable. Je regarde toutes les humeurs quelconques comme admiſſibles à la formation du ſquirrhe. J'obſerve en même temps que les parties ſéreuſes, ainſi que les plus ſubtiles ſe ſéparent de l'humeur formatrice, & ſe diſſipent ; cette diſſipation même eſt la cauſe principale de la dureté preſque pierreuſe qu'acquiert avec le temps cette matiere continuellement battue & preſſée par l'action des parties voiſines & des contenantes.

De-là il s'enſuit qu'il doit y avoir autant d'eſpeces de ſquirrhes qu'il y a d'humeurs différentes dans le corps, & les variétés de chaque eſpece ſont encore plus nombreuſes que les eſpeces même.

L'humeur conſtituante eſt quelquefois eſſentielle, c'eſt-à-dire, ſeule & ſans mêlange ; quelquefois auſſi elle eſt combinée avec d'autres humeurs concurrentes.

Chaque humeur eſt également ſuſceptible d'une infinité de degrés de dépravation, relativement aux diſpoſitions innées & aux circonſtances ſurvenues.

La qualité des parties contenantes diverſifie encore les modifications des cauſes contenues, & détermine toujours leur choix dans un lieu préférablement à un autre. Par exemple, plus une partie ſera foible naturellement ou affoiblie par accident, plus la tumeur s'y fixera aiſément. Plus cette partie ſera étroite & peu extenſible, plus la tumeur ſera preſſée & deviendra compacte. Plus une partie ſera délicate & intéreſſante directement ou relativement à ſes liaiſons prochaines, plus le danger ſera grand. Les tumeurs internes, proportion gardée dans les cauſes, ſont toujours plus dangereuſes que les externes, non-ſeulement par leur nature, mais auſſi parce que n'étant pas ſoumiſes à la vue, ni même ſouvent palpables, elles offrent moins de reſſource, & cauſent plus d'incertitude.

Enfin il y a mille obſervations à faire; il ſeroit impoſſible de les détailler toutes; mais il y en a une abſolument indiſpenſable. C'eſt qu'il faut faire enſorte de bien diſtinguer quelle eſt l'humeur eſſentielle, ou principale qui forme le ſquirrhe; ce n'eſt que par cette connoiſſance

qu'on peut juger de la dépravation plus ou moins étendue dans les différentes classes successives des humeurs, & décider du dégré plus ou moins actif du remede. Je vais tâcher de rendre cette explication sensible, & je prie de la bien saisir, parce qu'elle est de la derniere importance.

Tout vrai squirrhe provient d'une cause interne, jamais aucune cause externe ne le produiroit, si elle ne se joignoit à la cause interne, soit que celle ci existe déja, soit qu'elle succede à la premiere par une suite de communication vicieuse, comme nous le verrons dans la section suivante. Ainsi l'on ne peut détruire radicalement le principe du squirrhe que par des remedes internes.

On sait que tout remede interne ne peut exercer son action sur une humeur arrêtée qu'en l'exerçant en même-tems sur toutes les autres qui circulent : il faut bien prendre garde qu'en voulant dissoudre violemment par un remede trop actif, une tumeur formée, non-seulement on ne lui cause trop d'irritation, mais encore qu'on ne décompose les humeurs nécessaires. En parlant de l'œdeme, nous avons fait connoître que les suites de cet accident seroient irréparables.

Les humeurs ne sont pas toujours généralement dépravées : elles s'alterent & se pervertissent suc-

cessivement les unes les autres. Par exemple, des aliments indigestes & mal sains produiront un chyle crud & grossier. Ce vice se bornera d'abord au chyle, & ce ne sera que par une suite continuée qu'il parviendra à infecter le sang. Du sang, il passera avec le tems à la lymphe, & de celle-ci à tous les autres sucs, aux uns plutôt, aux autres plus tard, selon le dégré de la ténuité particuliere à chacun d'eux.

Ainsi il sera aisé de distinguer les progrès de la corruption humorale, si l'on distingue bien l'humeur formatrice du squirrhe. Par exemple on doit penser qu'un squirrhe est chyleux, lorsqu'il réside dans les voies destinées au chyle, si en même-tems l'habitude du corps du malade & les informations particulieres donnent lieu de présumer que les autres humeurs ne participent encore que foiblement à la dépravation de ce suc primitif; pour lors ce squirrhe ne sera ni dangereux ni difficile à résoudre, & dans ce cas il faut rendre le reméde peu actif, non-seulement parce que son trop d'action pourroit nuire aux autres humeurs qui n'en ont pas beaucoup besoin, mais aussi parce que les voies du chyle étant les premieres qu'il parcourt, il y conserve plus d'efficacité & de vertu.

Si le squirrhe est un phlegmon dégénéré, on

doit croire que le ſang en eſt la principale humeur conſtituante. Dans ce cas on rendra le reméde un peu plus actif, ſoit en raiſon du dégré de vice que l'on a lieu de préſumer dans le ſang, ſoit auſſi parce que les voies du ſang étant fort étendues, & étant auſſi les ſecondes que le reméde parcourt, il y conſerve moins de puiſſance que dans les premieres.

Si le Squirrhe a ſon ſiége dans les vaiſſeaux lymphatiques, on doit reconnoître la dépravation de la lymphe, & augmenter l'action du reméde relativement au prognoſtic conçu & aux autres raiſons ſpécifiées dans les deux cas précédents.

Si le ſquirrhe occupe l'utérus ou les mammelles, il pourra tirer ſon origine, ſoit du ſang s'il a ſuccédé à un phlegmon, ſoit de la lymphe, ſoit du ſuc laiteux, ou de la diverſe combinaiſon de ces humeurs. On tâchera de diſcerner la cauſe principale, & ſi elle concerne le ſuc laiteux, l'action doit être plus forte, parce que ſon vice ſuppoſe néceſſairement celui des humeurs précédentes qu'il faut combattre à la fois.

Les endurciſſements du foie exigent à peu-près les mêmes intentions & le même traitement, parce que la denſité de la bile ne différe pas beaucoup de celle du ſuc laiteux, & la jauniſſe qui preſque toujours s'y joint plus ou moins, démaſ-

que

que aiſément cette humeur productrice ; ce qui n'arrive pas ordinairement, lorſque c'eſt la lymphe qui s'endurcit dans ce viſcere.

Les ſucs pancréatiques, gaſtriques & ſalivaires étant analogues entr'eux & plus ſubtils que les précédents, requierent une action plus forte, parce que leurs tuyaux ſécrétoires étant plus déliés que ceux des premiers, le reméde y pénétre plus difficilement, & perd beaucoup de ſa vertu avant d'y arriver.

Sans m'arrêter à une plus longue énumération des autres ſucs, on conçoit qu'il faut ſe conformer exactement à la même régle toujours proportionnée aux obſtacles à ſurmonter. Plus l'humeur formatrice eſt ténue & éloignée des premieres voies, plus l'action du remede doit être puiſſante ; & malgré la ſupériorité de ſa puiſſance, le ſquirrhe formé par cette humeur ſubtile ſera plus long-tems & plus difficile à guérir que celui qui eſt composé par les premiers ſucs plus groſſiers, toutes choſes égales de part & d'autre.

Cependant il ne faut pas ſe perſuader que tous les ſquirrhes puiſſent ſe fondre. Pour peu qu'il y ait de reſſource dans un ſujet, je ſuis bien aſſuré de détruire la ſource du mal ; mais je ne le ſuis pas également à l'égard de l'accident produit. Il y a de certains ſquirrhes invétérés, dont la matiere in-

térieure eſt tellement ſolidifiée, qu'il eſt au-deſſus du pouvoir humain de la réſoudre en entier. Dans ce cas je réuſſis au moins à diminuer le volume, ſoit de moitié, ſoit des trois quarts, & quelquefois même plus, par la fonte des couches extérieures de la circonférence, moins anciennes & moins conſiſtantes que le noyau central.

Ce noyau ordinairement de la groſſeur d'une noiſette, reſte toute la vie dans le même état, ſans danger, ſans douleur, ſans incommodité, & lorſqu'il eſt externe & favorablement ſitué, il eſt aiſé de le faire extirper par les moyens chirurgicaux, ſans craindre la moindre déliteſcence, parce que le vice interne, ſeul capable de la produire, n'exiſte plus. Mais à moins d'être bien aſſuré que le vice interne eſt parfaitement expulſé, il ne faut jamais dans aucun ſquirrhe faire uſage des topiques, ni avoir recours à l'extirpation: ces moyens inconſidérés ne peuvent abſolument qu'aggraver le mal, ſoit par l'irritation de la partie même, ſoit par la répercuſſion du dehors en-dedans.

Qu'on ne ſe faſſe pas illuſion ſur les guériſons apparentes de cette eſpece; qu'on ne les perde pas de vue, & on ſe convaincra de leurs ſuites funeſtes. J'en citerois des exemples même aſſez récents, ſi je ne craignois de mortifier des per-

ſonnes bien intentionnées qui ont eu le malheur de contribuer à ces accidents.

Il n'y a que le ſquirrhe accompagné de phlegmon qui puiſſe ſe traiter par l'uſage des topiques, à cauſe de l'inflammation ; encore faut-il être très-circonſpect à ne choiſir que les réſolutifs les plus doux, & jamais les cauſtiques. Dans ce cas, comme dans celui de l'extirpation, l'attention principale doit toujours être dirigée vers la cauſe interne à laquelle il faut néceſſairement remédier.

De toutes les tumeurs, il n'y en a pas d'auſſi lente à ſe former que le ſquirrhe ; l'on eſt quelquefois bien des années avant de s'en appercevoir ; il n'y en a pas non plus d'auſſi dure, & la lenteur de ſa congeſtion eſt encore une des cauſes de ſa dureté.

Cette dureté jointe au défaut de ſentiment, a induit en erreur des Praticiens même habiles ; ils ont regardé cette partie comme morte, & privée de toute communication intérieure ; cependant il eſt impoſſible qu'elle ne jouiſſe de quelque circulation. Si elle étoit réellement morte, par quel privilege ne tomberoit-elle pas en mortification ? Par quel privilege cette partie prétendue morte ſe reſſuſciteroit-elle avec des douleurs ſi vives, lorſqu'elle dégénere de ſon premier caractere ? Par quel privilege enfin aurois-je

pu moi-même réussir à résoudre totalement ou en partie, tant de tumeurs de cette nature, si elles avoient été privées de circulation? Ainsi quelles que soient les opinions & les autorités, il est certain que ces tumeurs, même les plus compactes, ne sont pas sans vie.

Tant que le squirrhe reste squirrhe, quoique doué de vie, il est indolent & même insensible aux impressions. Dès qu'il devient douloureux ou sensible, qu'on soit assuré qu'il va changer de caractere. C'est ce que nous allons voir.

SECTION QUATRIEME.

Du Cancer.

Les squirrhes ne dégénerent pas toujours; il en est quelquefois qui, après avoir acquis un certain volume, restent dans le même état, & n'empêchent pas de vieillir: ils ne causent d'autre incommodité que celle de leur fardeau plus ou moins gênant.

Ces cas toujours très-rares n'arrivent que lorsque le squirrhe est chyleux, ou qu'il provient d'un phlegmon, ou de la lymphe, ou du suc laiteux. Il n'en est pas de même du squirrhe récrémenticiel & de l'excrémenticiel; leur génération est nécessairement plus dépravée.

Ces cas qu'il ne faut jamais eſpérer, ne ſe rencontrent guere que dans des perſonnes d'une complexion forte & robuſte, chez leſquelles le vice conſtituant, ou trop foible par lui-même, ou affoibli par un régime & des préſervatifs convenables, ou combattu par la force du tempérament, n'a pas pu s'étendre dans toutes les claſſes humorales ; de maniere que les humeurs préſervées limitent & contre-balancent par une ſorte d'équilibre, l'action des humeurs viciées.

Je n'ai connu que deux perſonnes dans ce cas, l'une de 50 & l'autre de 70 ans. Elles vivent encore aſſez tranquillement, quoiqu'affectées depuis leur jeuneſſe de tumeurs conſidérables, ſurtout la premiere dont le ventre eſt preſqu'auſſi dur & rénitent que de la corne. M. Van Swieten rapporte l'exemple encore plus étonnant d'une femme parvenue à un âge avancé. Après ſa mort, il a trouvé ſquirrheuſes la plûpart des glandes, tant internes qu'externes. La rate, le foie, le pancréas & les poumons étoient preſque totalement deſſéchés & pétrifiés. Cette femme devoit être très fortement conſtituée, puiſqu'elle avoit encore des ſucs réparants d'aſſez bonne qualité, pour ſuppléer aux défauts réunis de tant de parties intéreſſantes attaquées à la fois.

On ne peut guere regarder comme un bon-

heur de paſſer ſa vie dans des allarmes continuelles en préſence d'un ennemi redoutable. C'eſt cependant le mieux qu'on puiſſe attendre d'un ſquirrhe, lorſqu'on ne ſait ni le détruire, ni le déſarmer. Sur cent ſquirrhes, on auroit bien de la peine à en citer deux de cette eſpece. Leur marche ordinaire eſt trop généralement connue, pour qu'on en puiſſe douter.

Nous avons dit qu'imperceptible dans ſa naiſſance, très-lent dans ſes progrès, le ſquirrhe eſt plus ou moins conſtant dans ſon état, ſelon le dégré des circonſtances déterminantes. Indolent, inſenſible, il n'apporte aucun changement, ni à la couleur, ni à la chaleur de ſes enveloppes : ſa figure eſt communément obronde, aſſez unie, & relative au moule qui le renferme. Voilà ſes bornes.

Enſuite ſans aucune cauſe apparente, ſon volume s'étend aſſez rapidement ; il devient pointu, inégal, anguleux, & on eſt étonné de ſa ſenſibilité. Alors ce n'eſt plus un ſquirrhe ; on a les indications certaines du cancer occulte.

De jour en jour il continue de groſſir ; il multiplie ſes protubérances ; entouré en même-tems de veines noires & variqueuſes, il ſe montre ſous un aſpect bleuâtre, livide & de plus en plus difforme ; la chaleur, les ſouffrances & les élan-

cements augmentent de même. L'un des angles s'élevant au-deſſus des autres, forme un point rouge & brûlant, qui ſemble ſervir de centre de réunion à toutes les douleurs correſpondantes. Tels ſont les ſymptômes qui caractériſent le cancer confirmé.

Enfin la peau ſe creve; il en exude une ſanie âcre, ſéreuſe & fétide; l'ouverture ſe dilate continuellement; ſes bords ſe renverſent; il y pullule des excroiſſances informes, qui retombent en bave, & renaiſſent auſſi promptement: l'odeur en eſt auſſi inſupportable que la vue en eſt horrible. Des hémorragies fréquentes accompagnent ces progrès, & elles ſont l'effet de la diſſolution intérieure qui ouvre & déchire les vaiſſeaux engorgés. C'eſt à ces traits affreux que l'on reconnoît le cancer manifeſte & ulcéré.

Tous les vices de l'organiſation ſe réuniſſent dans cette funeſte maladie: on y voit le mêlange confus de tant de différents ſucs viciés, qu'il eſt impoſſible de ne pas reconnoître leur perverſion univerſelle, qui porte par-tout la deſtruction & la mort.

Il eſt inconcevable que tant d'hommes célebres par leur ſavoir & par leur zele, aient pu avoir recours à des topiques, à des cauſtiques, à l'extirpation même, pour guérir des maladies de

cette nature. Qu'a-t-on jamais pu eſpérer de tous ces moyens à l'égard du carcinome qui manifeſte toujours viſiblement la corruption intérieure dont il n'eſt qu'un égoût plutôt utile que nuiſible, quoique toujours inſuffiſant ? C'eſt par cette raiſon ſans doute qu'Hippocrate défend de toucher au cancer : il s'eſt apperçu, dit-il, que les remedes ne ſervent qu'à aggraver les ſouffrances des malades, & à les faire périr plus promptement.

On me répondra ſans doute, ſelon le ſentiment de preſque tous les Auteurs, qu'il y a des cancers uniquement occaſionnés par des cauſes externes. J'ai étudié ces Auteurs, & je reſpecte leur érudition ; mais les obſervations les plus exactes m'ont prouvé que dans ce cas particulier, leur opinion n'eſt qu'un abus accrédité, & que ce mal monſtrueux n'eſt pas plus local qu'un bubon peſtilentiel. Croiroit-on guérir de la peſte en arrachant ce bubon, ou en le brûlant avec des cauſtiques ? Non ſans doute. On n'aura pas meilleur marché du carcinome : ſes effets ne ſeront pourtant pas ſi prompts que ceux de la peſte.

Je conviens qu'une cauſe externe, ſoit contuſion, ſoit morſure, ou plaie quelconque, peut donner lieu à un ſquirrhe & à un carcinome. Je

veux encore convenir qu'une cauſe externe peut faire naître un carcinome, en agiſſant même ſur un corps ſain & robuſte; & je ne me crois pas moins fondé à ſoutenir qu'il n'y a pas de carcinome provenant purement de cauſe externe. Je vais m'expliquer.

De deux choſes l'une : ou la cauſe externe a rencontré dans un ſujet le vice cancéreux, & l'a déterminé dans le lieu frappé; ou elle l'a fait naître. L'alternative eſt inconteſtable; d'une maniere comme de l'autre, la cauſe interne ſubſiſtera toujours avant la confirmation du cancer.

On ſait qu'un vice local peut produire la corruption univerſelle des humeurs, comme celle-ci produit un vice local. Par exemple une tumeur vérolique donne la vérole générale, comme celle-ci engendre des tumeurs ſymptomatiques. Je ſuppoſe qu'un coup reçu occaſionne une plaie; cette plaie pourra être négligée, mal-panſée, ou expoſée à quelque nouvel accident. L'ulcere irrité & envenimé pourra devenir calleux & former avec le tems une tumeur ſquirrheuſe, faute d'avoir été mondifié par une ſuppuration parfaite. Le pus retenu ſera néceſſairement d'une mauvaiſe qualité. Une partie de ce pus pompée & entraînée dans le torrent de la circulation, ira corrompre la maſſe des liqueurs juſques dans leur ſource,

& ce ne fera qu'après leur dégénération plus ou moins tardive, felon le dégré des caufes & les difpofitions des fujets, que la tumeur formée contractera la vraie nature cancéreufe. Auffi, ne verra-t-on jamais un cancer occafionné par une caufe extérieure telle qu'elle puiffe être, fi ce n'eft après un laps de tems affez confidérable, à moins que le vice cancéreux n'exifte déjà intérieurement. Si l'on fe donne la peine de vérifier avec foin cette obfervation, l'on en fera convaincu, comme moi.

La caufe interne, foit antécédente, foit conféquente, fubfifte donc toujours dans le carcinome. Donc les remédes externes ne peuvent être que nuifibles, ou pour le moins infuffifants. Donc les remédes internes font indifpenfables & les feuls capables de guérir ou de foulager cette maladie.

Si l'on confulte l'expérience, elle fournit autánt de preuves que de cas pour confirmer mon opinion fur le vrai cancer. Si l'on confulte les plus habiles Médecins de tous les pays, ils avoueront qu'après avoir bien fait fouffrir le malade par une extirpation douloureufe, la guérifon apparente qu'on lui procure, dure à peine quelques mois, après lefquels on a le chagrin ou de voir reparoître un nouveau cancer pire que le premier,

& qui intéreſſe ſouvent quelque partie encore plus importante; ou de voir périr le malade plus plus promptement. Ils conviendront de même qu'ils ont connu l'abus de tous ces eſcarotiques, ces abſorbants, ces conſomptifs injuſtement vantés; qui n'ont jamais guéri ce mal, & qui ne peuvent tout au plus que le déplacer & le répercuter.

Ce n'eſt pas que je veuille abſolument bannir du traitement du ſquirrhe & du cancer, l'extirpation non plus que toutes les eſpeces de topiques. J'ai déja fait remarquer qu'il eſt des cas où la premiere, comme les derniers, peuvent être utiles, & l'on verra dans mes obſervations pratiques, que j'ai quelquefois preſcrit quelques-uns de ces moyens auxiliaires; mais ce n'eſt qu'après avoir dompté la diſpoſition intérieure. Sans cette précaution, de tels ſecours ſont toujours dangereux.

Au lieu de faire attention à cette diſpoſition intérieure, qui ne cédera jamais à l'extirpation, l'on s'attache aſſez communément à examiner, ſi un ſquirrhe ou un carcinome eſt adhérent & enraciné, dans la fauſſe perſuaſion que ces tumeurs ſont un vice local, & qu'à l'exemple des végétaux, elles ont la faculté de pouſſer des racines plus ou moins pénétrantes.

Ces adhérences & ces racines prétendues sont encore une chimere. Malgré toute mon attention, & le préjugé où j'étois moi-même, je n'ai pu découvrir la moindre racine sortie de la substance de la tumeur. J'ai bien vu des glandules & de petits vaisseaux comprimés, engorgés, & plus ou moins prolongés, selon le dégré de la compression & de l'engorgement; mais ces vaisseaux, quoiqu'adjacents & engagés de toutes parts, ne font point corps avec la tumeur même.

Il est bien vrai qu'il y a des tumeurs mobiles, & d'autres qui ne le sont pas; mais ce n'est pas que celles-ci aient des racines. Les premieres sont vacillantes, parce qu'elles sont superficielles & peu considérables, ou parce que leur situation aisée ne les gêne point assez pour les empêcher d'être remuées. Les tumeurs immobiles sont plus profondes ou plus fortement resserrées, soit en raison de leur volume, soit à cause de l'étroitesse & de la fermeté des organes peu extensibles qu'elles occupent; ensorte que la tumeur comprimée de tous côtés, comprime également ces mêmes organes qui la pressent; & de leur mutuel effort résulte nécessairement l'immobilité de la matiere renfermée, & l'engorgement de la plûpart des vaisseaux distribués dans les parties résistantes qui la renferment. Les os même parti-

cipent ſouvent à cet effort commun, & les ſucs qu'ils arrêtent, cauſent quelquefois leur éroſion.

Une tumeur immobile eſt ſans doute plus dangereuſe & plus difficile à traiter, que celle qui vacille; mais ce n'eſt que parce qu'elle eſt un effet plus grave & plus invétéré de la même cauſe.

Faut-il donc s'étonner, ſi l'on n'a preſque jamais réuſſi à guérir ces maux, puiſqu'on les a preſque toujours cherchés & attaqués hors de leur ſource? C'eſt le vice interne, je le répete, qui eſt cette ſource réelle; ce ſont là les vraies racines qu'il faut arracher; voilà l'hydre qu'il faut abattre; les tumeurs que l'on extirpe ne ſont que des têtes toujours renaiſſantes.

Je n'ignore pas qu'on m'oppoſera des cures heureuſement opérées par des remedes purement externes. Je ſuis fort éloigné de ne pas rendre juſtice à la bonne foi & aux lumieres des grands Hommes qui rapportent ces exemples; mais on me permettra de dire, que ces hommes, tout grands qu'ils étoient, ſe ſont certainement trompés; parceque de deux choſes l'une, & il n'y a point de milieu.

1°. Ou les tumeurs radicalement guéries par des remedes externes, n'étoient point des ſquirrhes & encore moins des carcinomes: quelques

glandes ſimplement engorgées, ou quelques ulceres calleux ont pu donner lieu à la mépriſe.

2°. Ou bien ſi ces tumeurs avoient véritablement acquis la nature cancéreuſe, les Auteurs reſpectables qui en citent les cures, n'ont pas été à portée d'en voir les ſuites; parcequ'ils ſe ſeroient fait un devoir indiſpenſable d'ajouter à leur récit, que dans le nombre des malades guéris, la plûpart ont vu ſuccéder de nouvelles tumeurs aux premieres; que pluſieurs ſont morts ſix mois ou peut-être un an après d'une fievre maligne ou putride; que les uns ont traîné une vie languiſſante qu'une totale conſomption a terminée; & que les autres enfin ont ſuccombé à d'autres accidents auſſi funeſtes.

Ces effets ſont abſolument inévitables & plus ou moins prompts, ſelon le dégré du vice qui les produit, & l'intérêt des parties où il eſt tranſporté.

Mais quand ces prétendus ſecours ſeroient ſalutaires & efficaces, ne ſont-ils pas impraticables dans les tumeurs internes, qui ſont en bien plus grand nombre & beaucoup plus dangereuſes ? Les remedes intérieurs ſont donc plus eſſentiels pour combattre ce vice génératif au dedans comme au dehors, aucune partie n'étant à l'abri de ſes atteintes mortelles.

Par tout ce que nous venons de dire, il eſt aiſé de concevoir que le virus cancéreux, ſous quelque forme qu'il ſe montre, & quelque partie qu'il attaque, eſt toujours interne; que le carcimone eſt le dégré ſuprême de ce virus, & qu'à proprement parler, il n'eſt autre choſe qu'une diſpoſition gangréneuſe qui ſurvient au ſquirrhe, comme celui-ci ſurvient aux écrouelles & aux engorgements de toute eſpece; de même que la plûpart de ces tumeurs ſont très-ſouvent la ſuite de l'affection vaporeuſe & mélancolique, comme nous l'avons déja dit dans l'article qui concerne cette derniere maladie.

Donc on doit conclure que les affections vaporeuſes, ſcrophuleuſes, ſquirrheuſes & carcinomateuſes, ne ſont que des modifications différentes du même principe. Auſſi voit-on ces affections compliquées, ou ſe ſuccéder les unes aux autres. Ce que l'on appelle vulgairement vapeurs, n'eſt autre choſe que le même virus errant, & à-peu-près également diſperſé dans toute la maſſe des liqueurs, ſans avoir encore formé de dépôt conſidérable. Auſſi preſque toutes les perſonnes attaquées de tumeurs cancéreuſes, ont-elles été plus ou moins tourmentées par ces vapeurs qu'elles voient toujours ceſſer, ou pour le moins diminuer beaucoup à l'appa-

rition de ces tumeurs, qui en ſont ordinairement la ſuite, à moins que la conſomption ne les prévienne.

Toutes ces maladies étant homogenes & ſymptomatiques, je ne répétérai point les réflexions déja faites ſur les premieres : elles ſont également applicables au carcinome, terme commun des claſſes ſubalternes, & par conſéquent le plus incurable de ſon eſpece. Cependant ce chef indompté ne m'a pas toujours paru indomptable; je l'ai ſouvent détruit radicalement; je n'ai pu que l'enchaîner quelquefois, & quelquefois auſſi toute la puiſſance réunie de mes ſecours a été obligée de céder à la ſienne, par l'inſuffiſance de la nature dont le concours eſt abſolument néceſſaire aux reſſources de l'art.

D'après tous ces détails, on doit avoir une connoiſſance ſuffiſante de ces affections malignes, produites par un même vice; mais je crois n'avoir encore donné qu'une idée imparfaite de ce vice même, & il eſt infiniment plus important de bien connoître la ſource productrice, que ſes productions. Voyons donc quelle eſt cette ſource, quels ſont les dégrés de ſa malignité, & ſi l'opinion de ſon incurabilité eſt raiſonnable. C'eſt ce que nous allons diſcuter dans le paragraphe ſuivant.

§. IV.

§. IV.

De la malignité & de l'incurabilité du Cancer, & des autres maladies de sa classe.

SECTION PREMIERE.

La malignité de toutes ces maladies réside uniquement dans le Fluide nerveux.

NOUS avons vu dans la premiere section du premier paragraphe de l'article 2, comment toutes les liqueurs animales se transforment les unes dans les autres, pour acquérir insensiblement la finesse proportionnée aux calibres des différents genres de vaisseaux destinés à leur passage. Les humeurs les plus épaisses ont des conduits excrétoires plus larges ou plus extensibles & relatifs au volume de leurs globules respectifs : par conséquent les substances viciées s'y insinuent & s'y déposent plus facilement que dans les autres conduits d'une finesse supérieure.

C'est par cette raison que les visceres & les organes qui charrient & filtrent des sucs naturellement épais, sont plus susceptibles d'obstructions ; c'est ainsi que les engorgements & les squirrhes sont plus fréquents dans le foie, la rate, l'utérus, les mamelles, les gros intestins, les vaisseaux

ſpermatiques ; dans les glandes pituitaires & ſébacées ; dans celles du méſentere, & généralement dans toutes les conglobées dont le nombre eſt infini.

C'eſt par la même raiſon que ces accidents ſont plus rares dans les inteſtins grêles, le péricarde, les ventricules du cerveau ; dans les ſécrétoires, ou glandes gaſtriques, dans les ſalivaires, lacrymales & autres qui ſéparent des ſucs plus ſubtils & plus lympides que les premiers. L'étroiteſſe de leurs vaiſſeaux ſécrétoires s'oppoſe plus fortement & plus longtems à l'introduction des ſubſtances hétérogênes ; & plus ces ſubſtances impures ont été difficilement admiſes, plus auſſi elles ſont difficiles à expulſer, tant en raiſon de la place peu acceſſible qu'elles occupent, qu'à cauſe que le vice introduit dérive d'une ſource plus corrompue, c'eſt-à-dire, d'une perverſion plus étendue dans la maſſe générale des humeurs ; perverſion qui ne ſe communique que par des circulations multipliées à l'infini, par dégré & peu-à-peu, des humeurs du premier genre, comme le chyle & le ſang, à celles du ſecond, comme la lymphe, & de la lymphe à toutes les humeurs préparées, en paſſant ſucceſſivement des plus conſiſtantes juſqu'à la plus ténue ; deſorte que la lymphe étant viciée, l'on doit être aſſuré que le ſang l'eſt éga-

lement; de même lorſque c'eſt une humeur préparée du premier genre, comme la bile qui péche, toutes les humeurs préparantes péchent comme elle. Enfin ſi la dépravation ſe manifeſte dans un ſuc plus affiné, il eſt certain que cette dépravation exiſte dans tous ceux des claſſes précédentes; à moins que la cauſe ne ſoit purement organique, c'eſt-à-dire, provenue de quelque dérangement local des ſolides; ce qui peut pour lors être indépendant de la dépravation humorale. Cette cauſe purement organique ne concerne que les tumeurs bénignes, & n'a jamais lieu dans les tumeurs vraiment ſquirrheuſes, & encore moins dans les cancéreuſes. Il eſt aiſé de la diſtinguer par l'examen, & par les informations qu'on peut prendre du malade.

Nous avons vu dans l'article 2, que la fineſſe extrême du ſécrétoire du cerveau n'admet que les parties les plus pures & les plus ſubtiles du ſang. Par conſéquent le ſuc nerveux qui s'y fabrique, doit dégénérer plus difficilement que les autres fluides dont les filtres moins déliés admettent plus aiſément les parties impures & groſſieres que les arteres y charrient; par conſéquent ce ſuc ſera auſſi le dernier à contracter la dépravation commune. Tant qu'il réſiſte à cette dépravation, ou qu'il ne la contracte que légerement, il con-

tinue à exercer ſes fonctions, il nourrit, il répare, il régénere, il vivifie; mais enfin devenu lui-même totalement dépravé, il perd toutes ſes qualités bienfaiſantes, il ronge, il dégrade, il détruit tout; plus d'appui, plus de réparation, plus de ſubſtance; tout ſuccombe ſans ſecours; & de-là la langueur, la conſomption, la mort, puiſque l'eſſence de la vie ne ſubſiſte plus.

C'eſt dans la diſpoſition plus ou moins pervertie de ce ſuc ſpiritueux, vital & animal, que conſiſtent les différents dégrés de malignité qu'on apperçoit dans les affections ſcrophuleuſes, ſquirrheuſes, cancéreuſes, nerveuſes & mélancoliques, qui ſont toutes particulieres à cette lymphe nervale & nourriciere; elles dégénerent toutes les unes dans les autres, & ſont également ſoumiſes au même traitement plus ou moins actif, plus ou moins continué.

Toutes ces maladies ſont très-lentes à ſe former, ainſi qu'à guérir par le remede le plus approprié; parce que le labyrinthe preſqu'impénétrable du cerveau où cette lymphe ſe fabrique, réſiſte fort long-tems à l'admiſſion, tant des ſubſtances viciées qui la corrompent, que de celles qui peuvent rectifier la corruption admiſe, lorſqu'elle n'eſt pas parvenue au dernier période.

Cette théorie mieux approfondie pourroit

peut-être influer sur toutes les maladies malignes. Par les connoissances particulieres que j'ai acquises de celles que je traite, il me paroît probable que toute malignité quelconque ne peut résider que dans le suc nerveux, & doit toujours l'intéresser essentiellement; puisqu'il n'est guere possible de douter que ce suc précieux ne soit la substance primogène & universelle du corps. Il semble même que tous les vaisseaux ne travaillent continuellement, & que les autres sucs ne se perfectionnent peu-à-peu, en passant par différents dégrés d'élaboration, que pour parvenir à administrer des matériaux convenables à ce fluide spiritueux, & le mettre en état de servir d'organe immédiat, non-seulement au mouvement & au sentiment, comme tout le monde en convient; mais aussi à la nutrition, à l'accroissement de toutes les parties, & généralement à toutes les fonctions, soit vitales, soit animales.

Cette théorie si simple paroît s'accorder avec les loix générales de la nature, dont les opérations sont toujours dirigées par des gradations insensibles, jusqu'au terme qu'elle se propose.

SECTION SECONDE.

De l'incurabilité prétendue du Cancer.

Si le cancer, ce fléau auſſi redoutable à l'humanité que la rage & la peſte, a été regardé dans tous les tems & dans tous les pays, comme une maladie incurable, c'eſt que juſqu'à préſent on n'a connu aucun remede interne qui lui fût approprié. Ceux qu'on a tenté d'employer, loin d'adoucir ce mal féroce, l'ont toujours aggravé : auſſi tous les bons Médecins ſe conformant à un célebre Aphoriſme d'Hippocrate, ont-ils conſeillé de ne jamais entreprendre le traitement du cancer, lors même qu'il n'eſt encore qu'occulte.

Je ne crois pas cependant que perſonne ait encore prétendu que ces maladies fuſſent incurables en elles-mêmes. Ayant ſans doute comme les autres, leur commencement, leurs progrès, & un dernier période, elles ne ſeront pas plus incurables, ſi dans l'origine on leur applique un remede bien aſſorti ; car la nature agit toujours ſuivant des loix uniformes.

Lorſque les humeurs ſont généralement dépravées, l'organiſation des parties eſſentielles détruite, les forces épuiſées, que pourroit-on attendre des reſſources de l'art ? Les meilleurs ſpécifiques deviennent alors impuiſſants. La fiévre

ne cede plus au quinquina, le virus vénérien résiste opiniâtrément au mercure, &c. &c. C'est seulement dans cette défaillance de la nature, que le cancer peut devenir vraiment incurable. Il ne l'est jamais dans les premiers périodes : mes observations pratiques en fourniront des preuves multipliées.

Si on m'objecte que les squirrhes inégaux, douloureux, lancinants, dont j'ai opéré si souvent la guérison parfaite, n'étoient pas d'un caractere cancéreux, je demande qu'on assigne donc des indices plus certains des premiers périodes de cette formidable maladie. Ces tumeurs avoient été traitées avant moi par d'habiles maîtres, elles avoient résisté aux remedes connus, leur volume augmentoit tous les jours, & suivant la marche ordinaire elles auroient enfin dégénéré en cancers manifestes.

Faudra-t-il donc toujouts attendre que l'ouverture de la tumeur, que la sanie & le renversement des bords de l'ulcere annoncent avec la perversion générale des liqueurs, le terme extrême de la maladie, & ne reconnoîtra-t-on plus son existence, que quand on appercevra les derniers symptômes d'incurabilité ?

Mon remede qui guérit le mal dans son principe, en corrigeant les humeurs viciées, pré-

vient ces effets funeftes : il a même réuffi plus d'une fois contre mon efpérance. Il eft donc une preuve de la curabilité du cancer.

Parce qu'on n'a trouvé jufqu'à préfent aucun remede approprié à cette maladie, eft-ce une raifon pour affurer qu'il n'en exifte réellement aucun ? Connoît-on toutes les fubftances des trois regnes ? Les a-t-on analyfées ? Les a-t-on appliquées au vice cancéreux ? Sait-on même précifément quelle eft la nature de ce vice dont les effets terribles ne font que trop connus ? S'il étoit caufé, comme quelques-uns le prétendent, par la préfence d'un acide vitriolique, feroit-il impoffible qu'on eût découvert quelqu'alkali capable d'envelopper, d'émouffer, de détruire cette acidité corrofive ?

Nous voyons que l'alliage des contraires conftitue l'harmonie de l'univers. Par-tout on remarque une oppofition fixe & conftante entre tous les êtres, dans les productions phyfiques comme dans les affections morales. Qui doute que chaque poifon naturel n'ait fon antidote ? Et peut-on croire que la nature prévoyante, & fi attentive aux befoins de fes enfants, les auroit affujettis à quelque genre de maladie, fans en avoir préparé le remede fpécifique ? Non, elle ne nous a pas encore révélé tous fes fecrets : ceux qu'on a

ſucceſſivement connus, ſont autant de garants de l'exiſtence de ceux qui reſtent à découvrir, & qu'on découvrira dans la ſuite. Mon Electuaire ſera cité quelque jour comme une nouvelle preuve de cette vérité.

Sic unum quidquid paulatim protrahit ætas
In medium, ratioque in luminis eruit oras. Lucr. L. V.

Corollaires généraux.

On peut inférer de la théorie nouvelle que je viens d'expliquer,

1°. Que toutes les liqueurs animales s'épurent & s'affinent, en ſe transformant les unes dans les autres.

2°. Que le ſuc nerveux eſt l'extrait le plus pur, le dernier terme de ces liqueurs, & qu'il n'eſt uniquement composé que de leurs mêmes principes, ſans la moindre addition d'aucune eſſence étrangere ou inconnue.

3°. Que l'exiſtence de ce ſuc ou fluide nerveux, vital & animal, ſi difficile à être apperçu par les ſens, eſt ſuffiſamment démontrée par le concours de ſes effets.

4°. Que ce ſuc poſſede toutes les qualités néceſſaires à la ſubſtance formatrice de tout le corps, & qu'il eſt ſeul capable de ſervir d'agent

immédiat à la nature, pour remplir les fonctions actives, les sensitives, & même les alimentaires.

5°. Que ces fonctions alimentaires ne peuvent s'exercer que dans les plus petits vaisseaux, c'est-à-dire dans les fibres primitives ou nerveuses, & par le suc qui peut seul pénétrer dans leur intérieur.

6°. Que ce suc ne peut être préparé que dans le cerveau, qui étant la source des nerfs, le transmet par eux dans tous les vaisseaux primitifs ou nerveux, lesquels forment la trame originelle de toutes les parties, & sont en même-tems le siege de la nutrition, du mouvement & des sens.

7°. Qu'il se fait continuellement une déperdition de substance dans les vaisseaux de tous les genres secondaires, auxquels les primitifs servent de tissu; mais qu'il ne peut s'en faire aucune dans l'intérieur de ceux-ci, à moins que le suc nerveux ne soit perverti par un vice quelconque.

8°. Que ce suc animal ne peut être composé & opérer que de la maniere que j'ai exposée; puisqu'elle explique les effets de la nature, suivant la simplicité toujours uniforme de ses regles.

9°. Que la volatilité & la ténuité élémentaire du fluide nerveux, bien loin de l'exclure du

miniſtere de la nutrition, ſont des qualités eſſentiellement néceſſaires à cette opération, & que dans l'état de ſanté la quantité de ce ſuc eſt toujours relative & ſuffiſante pour remplir cet objet.

10°. Qu'il eſt probable que la roſée lymphatique, ou la vapeur glutineuſe, qui s'exhale & s'amaſſe dans le tiſſu cellulaire, provient des extrêmités nerveuſes qui s'y réſolvent, & que la graiſſe n'eſt autre choſe que la ſurabondance du ſuc nourricier ainſi dépoſé, pour être repompé & ſervir au beſoin.

11°. Que la lymphe ex-ſanguine, malgré l'opinion preſque générale, n'a & ne peut avoir la vertu directement nutritive, & qu'elle eſt dépourvue des qualités eſſentielles à cette opération.

12°. Que les vices dont les humeurs corporelles ſont ſuſceptibles, s'ils ne ſont pas d'abord expulſés des premieres voies par des ſecours naturels ou étrangers, deviennent plus nuiſibles à l'économie animale, en raiſon des différents dégrés d'élaboration, par leſquels les humeurs viciées paſſent pour ſe transformer les unes dans les autres.

13°. Que ces vices ſe communiquent inſenſiblement d'une claſſe à l'autre, ſuivant la gradation des humeurs, paſſant des plus groſſieres aux plus fines juſqu'au fluide nerveux, qui eſt leur dernier terme.

14°. Que ces progrès ſont lents ou rapides ; tant en raiſon de l'activité du vice producteur que des diſpoſitions plus ou moins réſiſtantes des ſujets.

15°. Que la diſpoſition naturelle ou accidentelle des organes détermine toujours les effets des humeurs dans les lieux particuliers qui leur ſervent de dépôt, & que lorſqu'on apperçoit une humeur dépravée, on doit préſumer que la même dépravation exiſte dans toutes celles d'une fineſſe inférieure.

16°. Que tant que la dépravation ne ſubſiſte que dans les humeurs & dans les vaiſſeaux des genres ſubalternes, elle ne doit pas être cenſée d'une nature abſolument maligne ; parce que la nutrition & la réparation des parties organiques s'exécutent encore, quoique d'une maniere moins parfaite.

17°. Que cette malignité ne doit être réputée eſſentielle & abſolue, que lorſque le vice après avoir parcouru toutes les voies ſubalternes & les avoir infectées, eſt enfin parvenu dans les vaiſſeaux primitifs, & commence à y pervertir l'eſſence primogêne qu'ils contiennent.

18°. Qu'alors la nutrition communiquant aux ſolides le vice du ſuc réparateur, tout commence à ſe deſſécher, à s'affaiſſer, à ſe détruire ſelon la

nature & l'intenſité de la cauſe deſtructrice.

19°. Que plus une humeur dépravée eſt ſubtile, plus le remede capable de la rectifier doit être doué d'action & de pénétration, ſans être nuiſible aux organes.

20°. Enfin que lorſque la dépravation eſt parvenue au ſuc nerveux, qu'elle eſt totale ou preſque totale, le mal devient incurable, la nature n'ayant plus d'agent capable de faire uſage des remedes les mieux appropriés.

En commençant cet ouvrage, je ne me propoſois pas de lui donner autant d'étendue; mais cette matiere épineuſe m'a entraîné malgré moi, & j'ai cru devoir éviter un laconiſme ſouvent inintelligible. Puiſſent mes obſervations devenir ſalutaires au genre humain! C'eſt le but principal que je me propoſe.

Fin de la premiere Partie.

TABLE
DES TITRES
CONTENUS DANS LA PREMIERE PARTIE.

AVANT-PROPOS. page j

ART. I. *Le sang est la source de tous les fluides du corps humain ; ces fluides composent tous les solides, & c'est dans leur mouvement régulier que consiste la santé.* 1

ART. II. *Des nerfs & du fluide nerveux.*

§. I. *Qu'est-ce que le fluide nerveux, & quels sont les principes qui le composent?*
SECT. I. *Méchanisme des Humeurs.* 10
SECT. II. *Erreurs générales concernant l'origine & la nature du fluide nerveux.* 14
SECT. III. *Véritable origine du fluide nerveux.* 18

§. II. *Quelles sont les propriétés du fluide nerveux.*
SECT. I. *La formation & l'accroissement du corps sont l'ouvrage du fluide nerveux.* 23
SECT. II. *Le Fluide nerveux est l'organe de la nutrition, comme il est celui de la sensibilité & du mouvement.* 35
SECT. III. *Le Fluide nerveux est l'organe des sensations.* 73

ART. III. *Des causes générales de la dépravation du fluide nerveux.*

§. I. *Des causes accidentelles.*
Sect. I. *Distribution trop inégale des Biens.* 92
Sect. II. *Abus & dangers des Richesses.* 99

§. II. *Des causes plus prochaines de la dépravation du Fluide nerveux.*
Sect. I. *Des Maladies relatives au genre de vie.* 103
Sect. II. *Influence des Passions sur la santé.* 109
Sect. III. *Abus des Médicaments.* 119

ART. IV. *Des accidents particuliers provenant de la dépravation du Fluide nerveux.*

§. I. *De l'affection vaporeuse & mélancolique des deux sexes.*
Sect. I. *Opinions générales.* 122
Sect. II. *Discussion de quelques opinions particulieres sur l'affection mélancoliqae.* 130
Sect. III. *Essence & siege de la Maladie.* 138
Sect. IV. *Des symptômes les plus ordinaires de l'affection mélancolique.* 146
Sect. V. *Réfutation de ceux qui attribuent l'affection mélancolique à l'imagination, ou à quelqu'autre cause ridicule.* 151

§. II. *Des causes de l'affection mélancolique.*
Sect. I. *Des causes qui la déterminent.* 164
Sect. II. *De la Mélancolie Angloise.* 168

§. III *Examen de quelques traitements usités dans l'affection mélancolique.* 184

ART. V. *Des Tumeurs de toute espece, & particulieremenı de celles qui résultent de la dépravation du Fluide nerveux.*

§. I. *Des Humeurs qui circulent dans le corps*

humain, & de leur caractere. 203

§. II. *Des Tumeurs ſimples.*
SECT. I. *Des Tumeurs en général.* 219
SECT. II. *Des Tumeurs ſanguines ſimples.* 225
SECT. III. *Des Tumeurs ſanguines ſimples, quoique compliquées avec d'autres humeurs.* 228
SECT. IV. *Des Tumeurs chroniques, quoique ſimples.* 247

§. III. *Des Tumeurs malignes.*
SECT. I. *Des Tumeurs malignes en général.* 256
SECT. II. *Des Ecrouelles.* 259
SECT. III. *Du Squirrhe.* 265
SECT. IV. *Du Cancer.* 276

§. IV. *De la malignité & de l'incurabilité du Cancer, & des autres maladies de ſa claſſe.*
SECT. I. *La malignité de toutes ces maladies réſide uniquement dans le fluide nerveux.* 289
SECT. II. *De l'incurabilité prétendue du Cancer.* 294
COROLLAIRES GÉNÉRAUX. 297

Fin de la Table des Titres.

2 volumes